

CLASSIQUES LAROUSSE

LAMARTINE

HARMONIES

L

LAROUSSE - PARIS (VI<sup>e</sup>)

# CLASSIQUES LAROUSSE

*Cette collection, dont le succès ne cesse de grandir dans les universités, lycées, collèges, etc., comprend actuellement plus de 160 volumes. Demander la liste détaillée.*

## Moyen Age et XVI<sup>e</sup> siècle

La Chanson de Roland.  
Chansons de geste.  
CHRÉTIEN DE TROYES.  
Chroniqueurs : Extraits, 2 vol.  
La Poésie lyrique.  
La Littérature morale.  
Le Roman de Renart.  
Romans courtois.  
Théâtre du moyen âge, 2 vol.

DU BELLAY : Œuvres choisies.  
Historiens du XVI<sup>e</sup> siècle.  
Humanistes du XVI<sup>e</sup> siècle.  
MONTAIGNE : Extraits, 2 vol.  
RABELAIS : Extraits, 2 vol.  
RONSARD : Poésies, 2 vol.  
La Satyre Ménippée.  
A. D'AUBIGNÉ : Les Tragiques.  
VILLON, MAROT : Poésies.

## XVII<sup>e</sup> siècle

BALZAC, VOITURE : Œuvres.  
BOILEAU : Satires et Épîtres.  
Le Lutrin et l'Art poétique.  
BOSSUET : Oraisons funèbres  
et Sermons, 2 vol.  
CORNEILLE : Le Cid. Horace.  
Cinna. Polyucte. Le Men-  
teur. Nicomède. Rodogune.  
La Mort de Pompée. Ser-  
torius. L'Illusion comique.  
10 vol.  
DESCARTES : La Méthode.  
FÉNÉLON : Lettre à l'Acadé-  
mie. Télémaque (Extraits).  
FURETIÈRE : Le Roman bour-  
geois.  
LABRUYÈRE : Caractères, 2 v.  
M<sup>me</sup> DE LA FAYETTE : La Prin-  
cesse de Clèves.  
LA FONTAINE : Fables choi-  
sies, 2 vol.  
LA ROCHEFOUCAULD : Maximes.  
MALHERBE : Œuvres choisies.

MOLIÈRE : L'Avare. Le Bour-  
geois gentilhomme. Les Fem-  
mes savantes. Le Malade  
imaginaire. Le Misanthrope.  
Les Précieuses ridicules. Le  
Tartuffe. Dom Juan. L'École  
des Femmes. La Critique  
de l'École des Femmes.  
Fourberies de Scapin. 11 v.  
PASCAL : Pensées, etc., 2 vol.  
PERRAULT : Contes.  
RACINE : Andromaque.  
Athalie. Bajazet. Bérénice.  
Britannicus. Esther. Iphi-  
génie. Les Plaideurs. Mithri-  
date. Phèdre. 10 vol.  
RÉGNIER, TH. DE VIAU, SAINT-  
AMANT : Poésies choisies.  
SAINT-SIMON : Mémoires (Ext.).  
SCARRON : Le Roman comique.  
M<sup>me</sup> DE SÉVIGNÉ : Lettres.  
SPINOZA : L'Ethique.  
URFÉ (Honoré d') : L'Astrée.

(Voir, à la page 3 de la couverture, la suite de la Collection.)

# HARMONIES

14<sup>e</sup> ÉDITION.





Frontispice de Tony Johannot pour le tome II des *Œuvres* de Lamartine,  
chez Gosselin, Furne et Pagnière, Paris, 1850.

Puis, regardant sa mère assise auprès de nous,  
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

*HARMONIES*, LE PREMIER REGRET, v. 42-43.

CLASSIQUES LAROUSSE

Publiés sous la direction de

FÉLIX GUIRAND

Agrégé des Lettres

Professeur de Première au Lycée Condorcet

---

LAMARTINE  
HARMONIES

avec une Notice biographique,  
une Notice historique et littéraire,  
des Notes explicatives, des Jugements,  
un Questionnaire et des Sujets de devoirs,

par

HENRI MAUGIS

Agrégé des Lettres

Professeur au Lycée Janson-de-Sailly



LIBRAIRIE LAROUSSE — PARIS-VI<sup>a</sup>

13 à 21, rue Montparnasse, et boulevard Raspail, 114

Succursale : 58, rue des Écoles (Sorbonne)

# RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LAMARTINE (1790-1869)

- 21 octobre 1790. — Naissance, à Mâcon, d'Alphonse de Lamartine, fils du chevalier Pierre de Lamartine (né en 1752), et d'Alix des Roys.
- Mars 1801. — Après dix ans de vie toute « paysannesque » à Milly (14 kilomètres de Mâcon), le jeune Alphonse est mis en pension à Lyon.
- Octobre 1803. — Il va au collège des Jésuites de Bellay.
- Septembre 1811 à mai 1812. — Après un séjour de trois ans à Milly (1808-1811), il part pour l'Italie, et rencontre à Naples la première Elvire : Graziella.
- 1814-1815. — Au retour des Bourbons, il va tenir garnison à Beauvais; réfugié en Suisse pendant les Cent-Jours, il revient à Paris après Waterloo.
- Octobre 1816. — A Aix-les-Bains, il rencontre et aime M<sup>me</sup> Julie Charles, retrouvé à Paris en 1817 (morte en décembre 1817).
1818. — Il achève la tragédie de *Saül* et annonce *Clovis*, un poème épique.
- Printemps 1819. — Il rencontre à Chambéry une riche Anglaise, Maria-Anna-Eliza Birch, qui s'éprend de lui.
- Mars 1820. — Les premières *Méditations* paraissent : succès « inouï et universel ». Lamartine est nommé secrétaire d'ambassade à Naples.
- 6 juin 1820. — Mariage de Lamartine et de M<sup>lle</sup> Birch à Chambéry.
- Février 1821. — Naissance d'un fils à Rome. Lamartine rentre en France.
1822. — Naissance de sa fille Julia. Voyage en Angleterre. Mort de son fils en décembre 1822-1825. — Activité partagée entre Paris et sa résidence de Saint-Point.
- Septembre 1823. — Les *Nouvelles Méditations*; la *Mort de Socrate*.
- Avril 1824. — Mort de Byron; le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* (1825).
- Été 1825-1828. — Lamartine repart pour Florence où il sera promu « chargé d'affaires »; en 1826. Il y compose les *Harmonies*.
- 1<sup>er</sup> avril 1830. — Il est reçu à l'Académie française; juin, publication des *Harmonies poétiques et religieuses*. Après les journées de Juillet, il quitte la diplomatie.
- Juillet 1831. — Il échoue à la députation; *Réponse à Némésis*; *Sur la politique rationnelle*.
- 25 juin 1832. — Il s'embarque à Marseille pour l'Orient avec sa femme et sa fille.
- 6 décembre 1832. — Mort de sa fille Julia à Beyrouth. Il est de retour en septembre 1833.
- Janvier 1834 à septembre 1851. — Élu député de Bergues en son absence, il siège à la Chambre et participe aux débats et travaux parlementaires.
- 1835-1838. — *Voyage en Orient* (1835), *Jocelyn* (février 1836), *La Chute d'un ange* (1838).
- 1839-1841. — *Recueils poétiques* (1839). *Marseillaise de la paix* (1841).
- 1843-1847. — *Graziella* (1843); *Histoire des Girondins* (1847).
1848. — Immense popularité. Le 25 février, il arrache aux émeutiers socialistes le drapeau rouge. Il organise avec Ledru-Rollin le gouvernement provisoire d'Avril-mai : il est élu dans dix départements.
- 10 décembre 1848. — Après l'apothéose, le rapide effondrement : il ne recueille qu'18 000 voix au scrutin pour la présidence de la République.
- 2 décembre 1851. — Après le coup d'État, il quitte la vie politique. Vieillesse triste et laborieuse, où, pendant vingt ans, il sera un « galérien de la plume ».
- 1849 à 1869. — Il publie ses œuvres autobiographiques (*Confidences*, *Raphaël*, etc.), le *Tailleur de Saint-Point* (1851), il fonde le *Civilisateur* (1852-1854). *Histoire de la Restauration* (1851-1852), *Histoire des Constituants* (1854), *de la Turquie et de la Russie* (1855). *Cours familial de littérature* (à partir de 1856).
1857. — Il écrit son dernier poème *la Vigne et la maison*, « psalmodies de son âme ».
1860. — La ville de Paris lui concède un petit chalet à Passy.
1863. — Le poète perd sa femme. Il garde près de lui sa nièce et fille adoptive Valentine de Cessiat.
- 15 avril 1867. — Une loi dote le poète de la rente viagère d'un capital de 500 000 francs.
- 28 février 1869. — Mort de Lamartine; il est enterré dans le cimetière de Saint-Point.

*Lamartine avait vingt-deux ans de moins que Chateaubriand, sept ans de plus que Vigny, huit ans de plus que Michelet, douze ans de plus que Victor Hugo, vingt ans de plus qu'Alfred de Musset et vingt-huit ans de plus que Leconte de Lisle.*



# HARMONIES

1830

## NOTICE

**Ce qui se passait en 1830.** — En politique : *Le règne de Charles X touche à sa fin. La prise d'Alger ne réussit pas à rendre populaire le ministère Polignac. Les ordonnances publiées le 26 juillet allaient provoquer les journées de juillet (les Trois glorieuses : 26, 27, 28 juillet) : cette révolution allait donner le pouvoir au duc d'Orléans, devenu le roi Louis-Philippe. En Angleterre, Mort du roi George IV (juin 1830), remplacé par Guillaume IV.*

En littérature : En France, *V. Hugo, qui a publié les Orientales en 1829, fait jouer Hernani. A. de Musset publie les Contes d'Espagne et d'Italie. Stendhal écrit le Rouge et le Noir, qui paraîtra en 1831. Barbier célébrera dans des Iambes la Révolution de juillet. Lamennais publie l'Avenir et Sainte-Beuve les Consolations. Balzac continue sa Comédie humaine. La Revue des Deux Mondes a été créée en 1829, et Armand Carrel fonde le National (1830). Naissance de Fustel de Coulanges et J. de Goncourt. Auguste Comte commence son Cours de philosophie positive.* — A l'étranger, *Gœthe vieillit mourra en 1832. Henri Heine va devenir, après 1830, le plus célèbre poète lyrique allemand. En Angleterre, ce sera Carlyle.*

Dans les arts : *Floraison très riche de talents. Le chef des jeunes peintres en France est Delacroix, qui se disait « coloriste ». Au contraire, Ingres défend le goût classique. Le sculpteur le plus habile est alors Pradier, surnommé « le Canova français », et le plus puissant, Rude. Sauf Berlioz qui est Français, les plus grands musiciens sont, après l'Allemand Beethoven et l'Autrichien Schubert, ceux qui, à l'étranger, vont représenter la génération nouvelle après 1830 : Mendelssohn, Schumann, Meyerbeer. L'Italien Rossini s'est arrêté de produire après Guillaume Tell (1829).*

**La composition et la publication des « Harmonies ».** — Le 15 juillet 1825, Lamartine avait reçu l'avis officiel de sa nomination de secrétaire d'ambassade à Florence. Il rejoignit son poste le 2 octobre, et apprécia bientôt « Firenze » « comme un vrai paradis » qu'il ne quitte, en 1826, que pour faire pendant la saison la plus chaude un séjour à Livourne. A partir du 11 septembre 1826, il est nommé « chargé d'affaires » à titre provisoire, remplaçant son chef, M. de La Maisonfort, malade (et qui mourut en octobre 1827).

Lamartine exerce ses fonctions sans enthousiasme; il est las de son métier, qui, écrit-il, ne lui laisse « plus possibilité de faire un vers ». Sauf un court séjour aux bains de Casciano (en juin) et à Livourne, il reste à Florence pendant toute l'année 1828, et attend l'arrivée du successeur de M. de La Maisonfort, M. de Vitrolles, pour prendre un congé de disponibilité.

En quittant l'Italie, le 20 août 1828, il emporte avec lui un certain nombre de poèmes, écrits durant les années précédentes, et qui, enrichis de pièces nouvelles, vont bientôt former le volume des *Harmonies*.

Il en avait conçu l'idée au printemps de 1826. Dans la ferveur de son âme heureuse et comblée, il rêvait d'élever vers Dieu un hymne de reconnaissance, en écrivant des *Psaumes modernes*. (Tel est le titre que Lamartine voulut d'abord donner aux *Harmonies*). En mars 1826, il compose trois fragments (*Invocation*, *Hymne du matin*, *Hymne du soir dans les temples*) et, à la fin de septembre, il vient d'achever *Aux chrétiens dans les temps d'épreuves*, l'*Hymne de la nuit* et la *Pensée des morts*. En janvier 1827, il écrit à Florence *Milly* et, à Livourne, pendant l'été, *Désir* et *le Retour*; après un long intervalle, pendant l'été 1828, il compose huit pièces (dont l'*Infini dans les cieux*, l'*Eternité de la nature*) et il commence le *Chêne*. Ce sont là les « Harmonies toscanes », où se retrouve l'âme de ces paysages de lumière et de sérénité.

Rentré en France, il écrit à Montculot, en novembre 1828, la *Source dans les bois*, et à Saint-Point, en novembre et décembre, la *Retraite*, la *Tristesse*, le *Génie dans l'obscurité*, puis, au printemps suivant (1829), à Saint-Point, les quatre grandes Harmonies. Il lit à Paris quelques poèmes chez Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, et, dès octobre 1828, l'*Hymne du matin* avait été applaudi dans le salon de Delphine Gay. Villemain, en Sorbonne, commentait la *Perte de l'Anio*. L'*Hymne de la mort* et l'*Hymne au Christ* datent également de 1829, comme aussi l'*Hymne de l'enfant à son réveil*. En octobre 1829, il traverse, à l'approche de sa quarantième année, une crise morale : c'est d'elle que sortit le « dithyrambe » qu'il voulut appeler *Job* et qui s'intitula *Novissima Verba*. Enfin, en 1830, il écrit à Saint-Point (janvier ou mars) l'*Hymne à la douleur* et le *Tombeau d'une mère*, et à Paris (avril ou mai) le *Premier regret*.

Après avoir révisé et mis au net ses vers durant l'automne 1829, il les porta à l'éditeur en venant à Paris, en mars 1830, et conclut avec lui une entente définitive (les premiers pourparlers avaient échoué en juin 1829). Dès son retour à Saint-Point il écrit à son ami de Virieu le 27 juin : « J'ai publié le jour de mon départ les *Harmonies religieuses*. Je les ai livrées à leurs chances. Elles seront ce que j'avais prévu : médiocres d'abord et, j'espère, bonnes dans quelques années. Gosselin me mande que dans deux mois il garantit cinq éditions. » La publication était faite sous le titre suivant :



*Harmonies poétiques et religieuses* par Alphonse de Lamartine, Paris. Charles Gosselin, libraire de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9, MDCCCXXX.

Le recueil comprenait quatre livres en deux tomes (342 et 356 pages) : quarante-huit pièces (augmentées par la suite d'une vingtaine) dans l'ordre suivant : Livre I<sup>er</sup> : *Invocation* ; *Hymne de la nuit* ; *Hymne du matin* ; *la Lampe du temple* ; *Bénédiction de Dieu dans la solitude* ; *Aux chrétiens dans les temps d'épreuve* ; *Hymne de l'enfant à son réveil* ; *Hymne du soir dans les temples* ; *Une larme* ; *Poésie* ; *l'Abbaye de Vallombreuse*. — Livre II : *Pensée des morts* ; *l'Occident* ; *la Perte de l'Anio* ; *l'Infini dans les cieux* ; *la Source dans les bois de \*\*\** ; *Impressions du matin et du soir* ; *Hymne à la douleur* ; *Jéhova* ; *le Chêne* ; *l'Humanité* ; *l'Idée de Dieu* ; *Souvenir de l'enfance ou la Vie cachée* ; *Désir*. — Livre III : *Encore un hymne* ; *Milly ou la Terre natale* ; *le Cri de l'âme* ; *le Retour* ; *Hymne au Christ* ; *Épître à M. de Sainte-Beuve* ; *le Tombeau d'une mère* ; *le Génie dans l'obscurité* ; *Pourquoi mon âme est-elle triste ?* ; *la Retraite* ; *Cantate pour les enfants d'une maison de charité*. — Livre IV : *Hymne de la mort* ; *Invocation pour les Grecs* ; *la Voix humaine* ; *Pour le premier jour de l'année* ; *la Tristesse* ; *Au Rossignol* ; *Hymne de l'ange de la terre après la destruction du globe* ; *le Solitaire* ; *Cantique* : *Eternité de la nature*, *Brièveté de l'homme* ; *le Premier Regret*, *élégie* ; *Novissima Verba ou Mon âme est triste jusqu'à la mort* ; *Fragment d'une tragédie biblique* : *la Mort de Jonathas* ; *A l'Esprit saint*, *cantique*.

Si l'on néglige quelques notes discordantes et articles venimeux, l'œuvre fut accueillie avec un très grand succès. Malgré les événements politiques qui occupaient alors tous les esprits, le recueil connut bien, conformément aux pronostics de l'éditeur, cinq éditions en moins de trois mois. En vain Lamartine avait mis en garde son ami de Virieu contre son propre chef-d'œuvre : « Sur les cinquante *Harmonies*, n'en lis pas quinze. » De Virieu, comme le public, fut enthousiasmé.

Lamartine était content, comme il l'écrivait à son ami (Aix-les-Bains, 29 juillet 1830) : « C'est un beau jour que celui où je reçois ton avis motivé sur les *Harmonies*, et quel avis ! » Ainsi l'attente du poète était dépassée, et c'est avec une modestie trop grande qu'il avait écrit ces lignes à la fin de l'avertissement (resté incompris pour quelques-uns) : « Ces vers ne s'adressent qu'à un petit nombre. Il y a des âmes méditatives que la solitude et la contemplation élèvent invinciblement vers les idées infinies, c'est-à-dire vers la religion ; toutes leurs pensées se convertissent en enthousiasme et en prière, toute leur existence est un hymne muet à la Divinité et à l'espérance. Elles cherchent en elles-mêmes et dans la création qui les environne des degrés pour monter à Dieu, des expressions et des images pour se le révéler à elles-mêmes, pour se révéler à lui : puissé-je leur en prêter quelques-unes ! — Il y a des cœurs brisés

par la douleur, refoulés par le monde, qui se réfugient dans le monde de leurs pensées, dans la solitude de leur âme, pour pleurer, pour attendre ou pour adorer; puissent-ils se laisser visiter par une muse solitaire comme eux, trouver une sympathie dans ses accords et dire quelquefois en l'écoutant : « Nous prions avec tes paroles, nous pleurons avec tes larmes, nous invoquons avec tes chants ! » — C'est à eux seuls que ces vers s'adressent. Le monde n'en a pas besoin; il a ses désirs et ses pensées. Mais si quelques-uns de ces esprits qui ne sont plus au monde répondent en secret à nos trop faibles accents, si quelques-uns de ces cœurs arides s'ouvrent et retrouvent une larme, si quelques âmes sensibles et pieuses me comprennent et me devinent, et achèvent en elles-mêmes les hymnes que je n'ai fait qu'ébaucher : c'est assez, c'est tout ce que j'aurais voulu obtenir, c'est plus que je n'ose espérer ! »

**Les sources et l'intérêt littéraire.** — Après le dernier chant du *Pèlerinage d'Harold* (1825), qui fut une œuvre de circonstance, hommage posthume au poète Byron, mort en 1824 sous les murs de Missolonghi, et à tous les héros de l'Indépendance grecque, héritiers des plus nobles traditions de la vieille Hellade, Lamartine tentait avec les *Harmonies* une nouvelle voie.

Le spiritualisme ardent et pur des *Méditations*, traversé déjà de quelques frissons d'inquiétude religieuse, devait le mener, par un élargissement instinctif et naturel, à cette poésie d'adoration fervente. Après avoir divinisé l'amour, Lamartine divinise la nature, toutes les choses et tous les êtres. Sans doute, il s'inspire de Fénelon, de J.-J. Rousseau, surtout des *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre, ou de certains passages d'Ossian et de Chateaubriand<sup>1</sup> (en particulier *René* et le *Génie du christianisme*) et il développe éperdument le cri du Psalmiste : « *Cæli enarrant Dei gloriam* » (les cieux racontent la gloire de Dieu); mais le poète trouve surtout son inspiration en lui-même, dans son âme toute pleine de l'illusion éternelle de la beauté, spontanément ouverte à tous les saints enthousiasmes et aux extatiques ferveurs, et qui semble faite uniquement pour la prière.

Heureux, connaissant à la fois toutes les formes du bonheur, le cœur inondé de joie et de lumière dans un tendre foyer et sous le ciel enchanté de l'Italie, il laisse couler la source la plus intime, la plus ancienne qui était au fond de lui. Sa mère lui avait enseigné

1. A ces sources générales il faut ajouter quelques réminiscences plus localisées : ainsi les *Pensées* de Pascal, surtout dans l'*Infini dans les cieux* et *Novissima Verba*, la brochure de Lamennais : *Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise* dans l'*Hymne au Christ*, l'*Athalie* de Racine dans l'*Hymne de l'enfant à son réveil* et, çà et là, au cours des *Harmonies*, bien des versets de l'Evangile et des chants liturgiques de l'Eglise : dans les premières *Harmonies* notamment, Lamartine développe « le délicieux psaume énumérateur de saint François d'Assise, avec peut-être des réminiscences de ces charmantes hymnes du *Bréviaire* romain pour matines, pour laudes, pour vêpres, où le rapport de chaque prière avec l'heure du jour est si gracieusement indiqué. »

la foi « par la reconnaissance », et cette foi, toute d'émotion et d'amour, va s'épancher librement, maintenant surtout que ses passions profanes sont apaisées et que son âme a retrouvé son équilibre et sa sérénité.

« Les *Harmonies*, dit Lamartine lui-même, étaient destinées dans la pensée de l'auteur à reproduire un grand nombre des impressions de la nature et de la vie sur l'âme humaine, impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles auraient toutes été se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu. » Ainsi ces poèmes, développant et parachevant en un magnifique essor la tendance si spontanée déjà et si manifeste des premiers recueils de Lamartine, ne sont plus des méditations, mais des élévations qui nous font monter par une ascension naturelle de la beauté de la nature à la beauté suprême et infinie de Dieu. L'univers tout entier n'est qu'un temple où vit et parle le Créateur : on le retrouve également dans le torrent qui roule, le nuage qui passe, dans les sons et les parfums, dans les charmes mystérieux de la nuit, les ivresses du matin ou la mélancolie des soirs, dans les silences et dans les ombres :

Dans l'hymne de la nature,  
Seigneur, chaque créature  
Forme à son heure en mesure  
Un son du concert divin.

Le poète jouit avec exaltation de la beauté symbolique des choses, et il découvre dans un perpétuel enchantement des correspondances cachées entre les aspects les plus connus de la nature et les aspirations les plus secrètes des âmes. Tout ici-bas chante un hymne au Tout-Puissant, l'harmonie du monde comme aussi la loi du développement des êtres : le gland qui germe et grandit pour devenir le chêne vigoureux et superbe n'est-il pas une preuve de l'intelligence et de la volonté divines ? Les événements de l'existence et les souvenirs individuels, comme les spectacles de l'univers, éveillent dans l'âme du poète une émotion religieuse, et il retrouve Dieu dans l'humble solitude de Milly comme dans le lever éclatant du soleil ou le rythme grandiose de la mer. Il l'aperçoit, clairement et gravement reflété, dans le visage de la femme aimée, réconciliant ainsi le Dieu des Idées de Platon et le Dieu de l'Evangile. Les *Harmonies* sont donc un immense et enthousiaste cantique où s'exhalent, dans un jaillissement irrésistible, tous les sentiments de confiance, d'optimisme et d'espoir, où le poète magnifie la beauté et la bonté d'une Providence tellement idéale et spiritualisée que chaque croyant peut y reconnaître son Dieu :

Quand ta corde n'aurait qu'un son,  
Harpe fidèle, chante encore  
Le Dieu que ma jeunesse adore,  
Car c'est un hymne que son nom !



Jamais le poète ne s'éleva plus haut ni d'un plus libre élan vers l'Infini : cette poésie est bien comme le chant du rossignol que célèbre une des *Harmonies* : « la voix touchante ou sublime » qui monte de la terre vers le ciel, « l'hymne flottant des nuits d'été. » Rien n'arrête cette ascension du poète vers les sommets :

Et vous, soleils aux yeux de flamme,  
Le regard brûlant de mon âme  
S'est élevé plus haut que vous !

Cet optimisme, cette instinctive et invincible sérénité s'expriment tout naturellement dans une langue aussi fluide que le sentiment, indécise et vaporeuse, toute allégée et comme dépouillée de toute réalité matérielle par tant de « comparaisons ascendantes », peuplée d'images translucides d'une magnificence émouvante et simple, dont la splendeur lumineuse baigne et prolonge tout ce qu'il y a d'impalpable dans cette poésie. Les *Harmonies*, d'un rythme plus varié que les *Méditations*, qui mettent en œuvre tout un orchestre, sont bien de magnifiques symphonies, où l'inspiration souveraine suit son vol, inventant et créant des formes et des cadences à son image, dans la divine spontanéité du vrai lyrisme ; et la souplesse de ce vers si riche de musique et d'harmonie convient merveilleusement à ces rêveries éthérées, aux frémissantes et larges palpitations de cette âme assoiffée d'infini et de béatitude :

Mon âme a l'œil de l'aigle et mes fortes pensées  
Au but de leurs désirs volant comme des traits  
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées  
Que les colombes des forêts,  
Montent, montent toujours, par d'autres remplacées  
Et ne redescendent jamais.

On a raillé, il est vrai, ces « *Gloria Patri* délayés en deux tomes » (Barthélemy). Nisard s'inquiétait de ce Dieu « moitié biblique, moitié panthéistique ». Il est certain que le catholicisme de Lamartine, qui néglige le dogme et toute liturgie confessionnelle, ne saurait être strictement orthodoxe : il n'est qu'une effusion un peu abondante parfois, aux formes presque évanouies, un cri du cœur, et cette foi sentimentale est une religion toute féminine, un acte d'adoration qui se noie et qui s'abîme en Dieu. Mais un poète a-t-il à se soucier du respect étroit d'une théologie qui ne pourrait que paralyser son inspiration en l'arrachant à son seul et vrai domaine, celui du sentiment ? Dans l'*Hymne au Christ*, le poète ne s'attache-t-il pas du reste à demeurer le fils soumis et respectueux de Jésus, source de toute vertu et de toute vérité ?

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine  
Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne !...  
... Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,  
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !

Il ne faut pas exagérer non plus l'optimisme impénitent de la religiosité lamartinienne. C'est en plein bonheur, devant le paysage

enivrant et voluptueux de Lucques, que sa pensée fraternelle, par un touchant et pieux contraste, se penche sur les morts aimés qui dorment sous le gazon. Et qui donc a jeté sur la tombe d'une mère un cri de tendresse et de douleur plus émouvant que celui de cette strophe simple et poignante ?

Là dort, dans son espoir, celle dont le sourire  
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,  
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,  
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,  
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,  
Ces lèvres dont j'ai tout reçu!...

La terre (comme il le dit dans cette Harmonie que l'on ne cite jamais : *Pourquoi mon âme est-elle triste?*) n'est pour lui qu'« une prison flottante » et la vie « le réveil d'un moment ». Il ne croit ni au bonheur ni à la gloire. Il ne croit qu'à l'amour qui « serait tout s'il ne devait finir » :

Hélas! dans une longue vie  
Que reste-t-il après l'amour?

Le Dieu qu'il appelle et cherche partout ne lui a pas toujours répondu, et son ivresse a connu bien des heures de découragement et d'angoisse car :

Toujours quelque lettre effacée  
Manquait hélas! au nom divin,  
Et maintenant dans ma misère  
Je n'en sais pas plus que l'enfant  
Qui balbutie après sa mère  
Ce nom sublime et triomphant.

Le tourment intérieur d'une âme toujours déchirée n'est donc point absent de ces hosannas où l'on sent « trembler des larmes » : « Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes! » Dans *Novissima Verba* — son poème préféré — où il semble dire adieu à l'amour et confesse sa déception de la science et de la philosophie, Lamartine a bien mis quelque chose du doute et des révoltes — au moins passagères — d'une âme « triste jusqu'à la mort ». On a comparé justement les *Harmonies* à un puits dont la double chaîne tient un seau plein et un seau vide, un seau plein de bonheur et un seau vide comme un cœur abandonné. Ainsi dans cette Harmonie inachevée le poète, en face du néant universel, côtoie l'abîme du désespoir, mais il se redresse encore et se réfugie « dans la seule certitude de la conscience morale » et dans la divine consolation du souvenir.

Qu'il est facile également de réfuter le reproche d'imprécision et de vague si souvent adressé à ce recueil! Le chantre des Harmonies, s'il plane dans les hauteurs, ne perd jamais de vue la terre ni les hommes. Il peut transposer, idéaliser les spectacles de l'univers comme les sentiments de l'être humain, mais c'est toujours d'ici-bas qu'il prend son vol avant de s'élancer jusqu'aux étoiles. Ce poète est un rustique qui connaît, pour les avoir vues

et vécues, les choses de la campagne. Que de vers d'un pittoresque savoureux en leur fraîche ingénuité!

On voit passer des chars d'herbe verte et traînante...  
... Comme un filet trempé ruisselant sur les prés...

Si le symbolisme lamartinien a souvent quelque chose de flou et d'éthéré, que de descriptions précises surgissent pourtant dans les contours voilés de ces beaux poèmes, que de visions nous apparaissent comme des tableaux nettement caractérisés aux formes et aux couleurs inoubliables! (ainsi *Milly* évoque en un mirage conforme à la réalité même les îles féeriques du golfe de Naples : Ischia, Procida, Capri, baignées dans la lumière du soleil couchant). Multiples sont, dans les *Harmonies*, les descriptions de la mer, et celles-ci pourtant ne se ressemblent jamais. Nul mieux que Lamartine n'a ressenti et rendu le charme éblouissant des paysages italiens où les êtres et les choses clament à l'envi la volupté de vivre. A ses sonates ensoleillées, parfois un peu nonchalantes, il a joint des *Commentaires* qui sont souvent des modèles de prose rythmique et imagée que certains ont pu même juger supérieurs à ses vers par la mélodie douce et suggestive de leurs syllabes chantantes. Quelquefois le vers de Lamartine ne va-t-il pas jusqu'à prendre une ampleur et une sonorité toutes parnassiennes? Qu'il suffise de citer ces vers de *Novissima Verba* :

... Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles...  
... La colombe au col noir roucoule sur les toits.

Aucune des *Harmonies* n'est, en ce sens, plus délicieusement réaliste que *Milly ou la Terre natale* : toute pleine de l'espoir divin en la résurrection des êtres chers séparés par la mort et en la vie future qui les réunira pour l'éternité, elle reste pourtant attachée aux terrestres et familiers souvenirs, à la colline de Milly, à la maison rustique où survit l'image bien-aimée d'un père vertueux, d'une pieuse mère, des gracieuses sœurs aux cheveux blonds, à tout ce décor champêtre où se déroula la plus heureuse des enfances au milieu des jeunes pâtres et des vieux vigneronns du Mâconnais.

Bien mieux, Lamartine se révèle parfois comme un penseur profond. Il a su, comme dans son poème *l'Infini dans les cieux*, donner un magnifique exemplaire — si rarement réalisé par d'autres poètes — de la poésie scientifique et pour ainsi dire cosmique, où son vers s'élargit en des évocations aussi grandioses que la pensée elle-même; cependant les *Harmonies* qui sont « l'apparition chantante de l'univers dans une âme » ne sauraient perdre et comme dissoudre l'homme au sein de la nature, ni lui faire oublier son éminente dignité. Notre Chateaubriand en vers, notre Virgile est aussi un Descartes, un Pascal dont il développe dans une poésie du plus haut spiritualisme, le mot sublime : « Toute notre dignité consiste en la pensée ». Le poème *Eternité de la nature, Brièveté de l'homme* (« un des poèmes de ma jeunesse, disait Lamartine, qui me rappre-



lait le plus à moi-même le modèle idéal de lyrisme dont j'aurais voulu approcher ») et certains passages de *l'Infini dans les cieux*, magnifient l'homme, être de pensée, de volonté et de conscience, dont il oppose l'intelligence à la superbe insensibilité de l'Univers :

Vivez donc vos jours sans mesure,  
Terre et ciel, céleste flambeau,  
Montagne, mer, et toi, Nature,  
Souris longtemps sur mon tombeau !  
Effacé du livre de vie,  
Que le Néant même m'oublie !  
J'admire et ne suis point jaloux.  
Ma pensée a vécu d'avance,  
Et meurt avec une espérance  
Plus impérissable que vous !

Et il célèbre ailleurs l'esprit humain en un long cri d'orgueil :

Noble instinct, conscience, ô vérité du cœur !

Ni dans les élans de sa foi, ni dans les aspirations idéales de « l'esprit pur », Lamartine ne pouvait monter plus haut que dans les *Harmonies*. Mais sa vie et son œuvre — de plus en plus inséparables — vont connaître une évolution, un changement d'horizon qui montrent étonnamment ce qu'il y avait de générosité toujours inassouvie dans cette grande âme. Descendant du ciel sur la terre, il s'efforcera de regagner en largeur, en compréhension sociales et en étendue proprement humaine ce qu'il perd pour ainsi dire en hauteur éthérée et en célestes essors. Le poète sentimental et mystique des *Harmonies* va devenir le poète politique des *Recueils*, et il le sera avec la même fougue, le même désintéressement, le même succès. En cette heure mélancolique de son automne, quand tant d'autres renoncent ou se découragent, lui, le croisé de toutes les nobles causes, va se jeter dans la mêlée, non pour conquérir mais pour pacifier, non pour prendre mais pour donner, non pour la haine et le lucre mais pour la charité et le pardon. L'homme qu'on a traité si souvent de faible et de langoureux va partir le front haut, la conscience droite, la volonté forte, pour cette nouvelle croisade. « On me niera, disait-il à son ami Dargaud, on me contestera. Je serai moqué, bafoué, traîné dans le ruisseau. Je persisterai et je vaincrai. »





# HARMONIES

---

## LIVRE PREMIER.

---

### HYMNE DU MATIN.

C'est l'une des premières Harmonies ébauchée en mars-avril 1826, et terminée à Livourne, dans la villa de Montenero, au début du mois d'août.

Le manuscrit porte la date du 3 avril 1826.

Lamartine écrit à de Virieu, le 6 avril 1826 : « ... Je continue mes hymnes. J'ai fait... celle du Matin dont tu as vu le commencement. Je crois que j'ai fait comme le garçon charpentier le chef-d'œuvre qu'il doit prendre pour son enseigné. »

Pourquoi<sup>1</sup> bondissez-vous sur la plage écumante,  
Vagues dont aucun vent n'a creusé les sillons ?  
Pourquoi secouez-vous votre écume fumante  
En légers tourbillons ?

5 Pourquoi balancez-vous vos fronts que l'aube essuie<sup>2</sup>,  
Forêts qui tressaillez avant l'heure du bruit ?  
Pourquoi de vos rameaux répandez-vous en pluie  
Ces pleurs<sup>3</sup> silencieux dont vous baigna la nuit ?

Pourquoi relevez-vous, ô fleurs, vos pleins calices,  
10 Comme un front incliné<sup>4</sup> que relève l'amour ?  
Pourquoi dans l'ombre humide exhaler ces prémices  
Des parfums qu'aspire le jour ?

Ah ! renfermez-les encore,  
Gardez-les, fleurs que j'adore,  
15 Pour l'haleine de l'aurore,  
Pour l'ornement du saint lieu !

1. *Pourquoi*. C'est le poème tout entier qui sera la réponse à ces questions; 2. *Que l'aube essuie* : l'aube n'a pas encore paru au début de cet hymne. Il faut donc prendre ces mots dans un sens général (il s'agit de la rosée de la nuit); 3. *Ces pleurs*. Cf. *Pèlerinage d'Harold* (v. 1540); 4. *Comme un front incliné* : voici un exemple de « comparaison ascendante ». Un objet matériel est comparé à un sentiment ou à une impression morale. Cf. *les Etoiles* (v. 118).



Le ciel de pleurs vous inonde,  
 L'œil du matin<sup>1</sup> vous féconde,  
 Vous êtes, l'encens du monde  
 20 Qu'il fait remonter à Dieu<sup>2</sup>.

Vous qui des ouragans laissiez flotter l'empire<sup>3</sup>  
 Et dont l'ombre des nuits endormait le courroux,  
 Sur l'onde qui gémit<sup>4</sup>, sous l'herbe qui soupire,  
 25 Aquilons, autans<sup>5</sup>, zéphyre,  
 Pourquoi vous éveillez-vous ?

Et vous qui reposez sous la feuillée obscure,  
 Qui vous a réveillés dans vos nids de verdure ?  
 Oiseaux des ondes ou des bois,  
 30 Hôtes des sillons ou des toits,  
 Pourquoi confondez-vous vos voix,  
 Dans ce vague et confus murmure  
 Qui meurt et renaît à la fois  
 Comme un soupir de la nature ?

Voix qui nagez dans le bleu firmament,  
 35 Voix qui roulez sur le flot écumant,  
 Voix qui volez sur les ailes du vent<sup>6</sup>,  
 Chantres des airs que l'instinct seul<sup>7</sup> éveille,  
 Joyeux concerts, léger gazouillement,  
 Plaintes, accords, tendre roucoulement,  
 40 Qui chantez-vous pendant que tout sommeille ?  
 La nuit a-t-elle une oreille  
 Digne de ce chœur charmant ?

Attendez que l'ombre meure,  
 Oiseaux, ne chantez qu'à l'heure  
 45 Où l'aube naissante effleure  
 Les neiges du mont lointain.

1. *L'œil du matin*. Image fréquente chez Lamartine : le jour est la lumière émanant d'un œil divin. Cf. *Méditations* : « la Prière » (v. 68-72), « Dieu » (v. 50) et dans l'*Hymne du matin* (v. 58); 2. *Qu'il fait remonter à Dieu* : que le monde fait remonter à Dieu. La nature pendant la nuit est engourdie : au matin, tout se ranime; 3. *L'empire des ouragans* : semble désigner la mer (plutôt que l'air). Le mot « flotter » est souvent employé par Lamartine dans le sens de « se balancer paisiblement comme un flot »; 4. *Sur l'onde qui gémit...* A rapprocher du vers du *Lac* : « Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire »; 5. *Aquilons, autans* : l'aquilon est un vent du nord, l'autan, un vent du sud-ouest; 6. *Les ailes du vent*. Image à la fois classique et biblique, familière à Lamartine. Cf. *les Préludes* (v. 245), *le Chêne* (v. 12). Il dit également « les ailes de la nuit »; « l'aile de l'aurore »; « les ailes des heures »; 7. *L'instinct seul* : c'est l'instinct seul qui fait pressentir aux oiseaux le lever du jour : ainsi se manifeste l'universelle attraction de Dieu.

50

Dans l'hymne de la nature,  
 Seigneur, chaque créature<sup>1</sup>  
 Forme à son heure en mesure  
 Un son du concert divin;  
 Oiseaux, voix céleste et pure,  
 Soyez le premier murmure  
 Que Dieu reçoit du matin!

Et moi sur qui la nuit verse un divin dictame<sup>2</sup>,  
 55 Qui sous le poids des jours courbe un front abattu,  
 Quel instinct de bonheur me réveille? O mon âme,  
 Pourquoi me réjouis-tu?

C'est que le ciel s'entr'ouvre<sup>3</sup>, ainsi qu'une paupière<sup>4</sup>,  
 Quand des vapeurs des nuits les regards sont couverts;  
 60 Dans les sentiers de pourpre<sup>5</sup> aux pas du jour ouverts,  
 Les monts, les flots, les déserts  
 Ont pressenti la lumière :  
 Et son axe<sup>6</sup> de flamme, aux bords<sup>7</sup> de sa carrière,  
 Tourne, et creuse déjà son éclatante ornière  
 65 Sur l'horizon roulant des mers<sup>8</sup>.

70

Chaque être s'écrit :  
 C'est lui<sup>9</sup>, c'est le jour!  
 C'est lui, c'est la vie!  
 C'est lui, c'est l'amour!  
 Dans l'ombre assouplie<sup>10</sup>  
 Le ciel se replie  
 Comme un pavillon<sup>11</sup>;

1. *Seigneur, chaque créature* : ces vers résument à eux seuls toutes les *Harmonies* ; 2. *Dictame*, au sens propre : plante aromatique dont on usait comme d'un baume pour les blessures. Lamartine l'emploie au figuré dans le sens d'adoucissement aux peines de l'âme; 3. *C'est que le ciel s'entr'ouvre...* Cette strophe comprend trois mouvements successifs : 1<sup>o</sup> l'ombre qui précède l'aube; 2<sup>o</sup> les premières lueurs de l'aube; 3<sup>o</sup> l'apparition du soleil; 4. *Ainsi qu'une paupière* : le ciel ressemble à un œil qui s'ouvre et peu à peu va distinguer les objets éclairés par les premiers rayons. 5. *Sentiers de pourpre* : c'est-à-dire illuminés par les premiers reflets rougeoyants du soleil. Cf. « sentiers de flamme » (*Éternité de la nature*, v. 1); 6. *Axe* : essieu (pour char par métonymie); 7. *Aux bords* : pluriel souvent employé pour le singulier (de même *flancs*, *sommets*, etc.); 8. *Sur l'horizon roulant des mers* : cf. *Nouvelles Méditations*, « Adieux à la poésie » : « Sur l'abîme roulant des mers »; 9. *C'est lui* : c'est le soleil (qui n'est pas nommé mais que tout proclame); 10. *Assouplie* : souple; 11. *Comme un pavillon* : comme une tente. Le ciel semble se replier comme les toiles d'une tente, pour laisser passer le soleil. Cf. *Psaumes* CIV, 2 : « L'Éternel étend les cieux comme un pavillon. » Le poète Gilbert avait repris cette comparaison dans ses *Adieux à la vie* :

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,  
 Salut pour la dernière fois!

Roulant son image<sup>1</sup>,  
 Le léger nuage  
 75 Monte, flotte et nage  
 Dans son tourbillon;  
 La nue orageuse  
 Se fend, et lui creuse  
 Sa pourpre écumeuse<sup>2</sup>  
 80 En brillant sillon<sup>3</sup>;  
 Il avance, il foule  
 Ce chaos<sup>4</sup> qui roule  
 Ses flots égarés;  
 L'espace étincelle,  
 85 La flamme ruisselle  
 Sous ses pieds sacrés;  
 La terre encor sombre  
 Lui tourne dans l'ombre  
 Ses flancs altérés<sup>5</sup>;  
 90 L'ombre est adoucie<sup>6</sup>,  
 Les flots éclairés;  
 Des monts colorés  
 La cime est jaunie;  
 Des rayons dorés  
 95 Tout reçoit la pluie;  
 Tout vit, tout s'écrie :  
 C'est lui, c'est le jour!  
 C'est lui, c'est la vie!  
 C'est lui, c'est l'amour!

100 O Dieu, vois dans les airs! l'aigle éperdu<sup>7</sup> s'élance  
 Dans l'abîme éclatant des cieux;  
 Sous les vagues de feu que bat son aile immense,  
 Il lutte avec les vents, il plane, il se balance<sup>8</sup>;  
 L'écume du soleil<sup>9</sup> l'enveloppe à nos yeux :  
 105 Est-il allé porter jusques en ta présence  
 Des airs dont il est roi le sublime silence  
 Ou l'hommage mystérieux<sup>10</sup>?

1. *Roulant son image* : l'image du soleil, reflétée dans le nuage. Ce nuage est entraîné dans le tourbillon du char; 2. *Pourpre écumeuse* : écume empourprée par l'aurore; 3. *En brillant sillon* : continue l'image des v. 63-64 (*carrière et ornière*); 4. *Ce chaos* : ce chaos de nuages désordonnés; 5. *Altérés* : assoiffés de lumière (cf. plus bas : « Tout reçoit la pluie »); 6. *Adoucie* : c'est-à-dire moins noire, moins profonde; 7. *Eperdu* : éperdu de joie; 8. *Il plane, il se balance*. Cf. Leconte de Lisle : « Le sommeil du Condor »; 9. *L'écume du soleil*... : l'aigle semble plonger dans le soleil comme dans un océan de lumière; 10. *Ou l'hommage mystérieux* : l'aigle est un symbole; son vol traduit notre aspiration vers le ciel.



- O Dieu, vois sur les mers ! le regard de l'aurore  
 Enfle le sein dormant<sup>1</sup> de l'Océan sonore,  
 110 Qui, comme un cœur<sup>2</sup> d'amour ou de joie oppressé,  
 Presse le mouvement de son flot cadencé,  
 Et dans ses lames garde encore  
 Le sombre azur du ciel que la nuit a laissé<sup>3</sup>.  
 Comme un léger sillon<sup>4</sup> qui se creuse et frissonne  
 115 Dans un champ où la brise a balancé l'épi,  
 Un flot naît d'une ride ; il murmure, il sillonne  
 L'azur muet encor de l'abîme assoupi ;  
 Il roule sur lui-même, il s'allonge, il s'abîme ;  
 Le regard le perd un moment :  
 120 Où va-t-il ? Il revient, revomi par l'abîme<sup>5</sup>,  
 Il dresse en mugissant sa bouillonnante cime ;  
 Le jour semble rouler sur son dos écumant<sup>6</sup> ;  
 Il entraîne en passant les vagues qu'il écrase,  
 S'enfle de leurs débris et bondit sur sa base ;  
 125 Puis enfin, chancelant comme une vaste tour,  
 Ou comme un char fumant brisé dans la carrière,  
 Il croule, et sa poussière  
 En flocons de lumière  
 Roule et disperse au loin tous ces fragments du jour<sup>7</sup>.
- 130 La barque du pêcheur tend son aile sonore<sup>8</sup>  
 Où le vent du matin vient déjà palpiter,  
 Et bondit sur les flots que l'ancre va quitter,  
 Pareille au coursier qui dévore  
 Le frein qui semble l'irriter.
- 135 Le navire, enfant des étoiles<sup>9</sup>,  
 Luit comme une colline aux bords de l'horizon,  
 Et réfléchit déjà dans ses plus hautes voiles  
 La blancheur de l'aurore et son premier rayon.

1. *Le sein dormant*. Lamartine personnifie toutes les choses de la nature ; 2. *Comme un cœur* : encore un exemple de « comparaison ascendante » ; 3. *Que la nuit a laissé* : l'eau garde plus longtemps que le ciel une teinte sombre ; 4. *Comme un léger sillon*. Reprise d'une image déjà employée. A dessein, Lamartine rapproche par ces comparaisons la terre, la mer et le ciel. L'univers, œuvre de Dieu, est un dans sa diversité ; 5. *Abîme*, qui rime avec « s'abîme », est une rime faible ; 6. *Son dos écumant* : encore une personification d'un objet. Rien de plus naturel chez Lamartine que cet anthropomorphisme (l'image est très juste : ce flot plus éclairé que la mer sombre, et qui se dresse au-dessus d'elle, ressemble à un char illuminé par le jour) ; 7. *Tous ces fragments du jour*. Ce vers est expliqué par le vers 122 (« Le jour semble rouler... ») ; 8. *Son aile sonore* : parce que cette voile claque au vent ; 9. *Enfant des étoiles* : le navire, à la différence de la barque du pêcheur, peut voguer la nuit en se dirigeant sur les étoiles.

Léviathan<sup>1</sup> bondit sur ses traces profondes,  
 140 Et, des flots par ses jeux saluant le réveil,  
 De ses naseaux fumants<sup>2</sup> il lance au ciel les ondes  
 Pour les voir retomber en rayons du soleil<sup>3</sup>.

L'eau berce, le mât secoue  
 La tente des matelots;  
 145 L'air siffle, le ciel se joue  
 Dans la crinière des flots;  
 Partout l'écume brillante  
 D'une frange étincelante  
 Ceint le bord des flots amers :  
 150 Tout est bruit, lumière et joie<sup>4</sup>;  
 C'est l'astre que Dieu renvoie,  
 C'est l'aurore sur les mers.

O Dieu, vois sur la terre<sup>5</sup> ! un pâle crépuscule  
 Teint son voile<sup>6</sup> flottant par la brise essuyé<sup>7</sup>;  
 155 Sur les pas de la nuit l'aube pose son pied<sup>8</sup>;  
 L'ombre des monts lointains se déroule et recule,  
 Comme un vêtement replié<sup>9</sup>.  
 Ses lambeaux, déchirés par l'aile de l'aurore,  
 Flottent livrés aux vents dans l'orient vermeil;  
 160 La pourpre les enflamme et l'iris les colore;  
 Ils pendent en désordre aux tentes du soleil,  
 Comme des pavillons<sup>10</sup> quand une flotte arbore  
 Les couleurs de son roi dans les jours d'appareil.

Sous des nuages de fumée<sup>11</sup>  
 165 Le rayon va pâlir sur les tours des cités,

1. *Léviathan* : animal fabuleux (en hébreu : serpent ou dragon) décrit par le livre de Job (XL-XLI), et qui représente le crocodile d'Égypte ou la baleine. Ces vers sont une paraphrase du Psaume CIV, verset 26 : « C'est là (sur la mer) que les navires se promènent, et ce léviathan que tu as formé pour s'y jouer »; 2. *De ses naseaux fumants* : en réalité c'est par la bouche que les baleines lancent de l'eau; 3. *En rayons du soleil*. Cf. le v. 129; 4. *Lumière et joie* : à rapprocher de V. Hugo : « Tout est lumière, tout est joie »; 5. *O Dieu, vois sur la terre !* Cf. v. 100 et 108; troisième reprise de la même invocation qui montre bien l'enthousiasme du poète; 6. *Son voile* : il s'agit des brumes et des vapeurs qui flottent sur la terre le matin; 7. *Essuyé* : enlevé, dissipé; 8. *Pose son pied*. M. Canat rapproche de la *Fontaine aux lianes* de Leconte de Lisle : « L'aube aux flancs noirs des monts marchait d'un pied vermeil »; 9. *Comme un vêtement replié* : cf. v. 72. Cf. également *Jocelyn* (v. 6367-6368) :

... pendant que l'ombre obscure  
 Sous le soleil montant se replie à mesure.

10. *Pavillons* : pris ici dans le sens d'oriflammes, étendards; 11. *De fumée* : il s'agit de la fumée qui s'élève des villes et que traversent les rayons (Lamartine emploie le singulier « le rayon » au lieu du pluriel).

Et sous l'ombre des bois les hameaux abrités,  
 Ces toits par l'innocence et la paix habités,  
     Sur la colline embaumée,  
     De jour et d'ombre semée,  
 170 Font rejaillir au loin leurs flottantes clartés<sup>1</sup>.

Le laboureur<sup>2</sup> répond au taureau qui l'appelle,  
 L'aurore les ramène au sillon commencé,  
 Il conduit en chantant le couple qu'il attelle,  
 Le vallon retentit sous le soc renversé;  
 175       Au gémissement de la roue  
 Il mesure ses pas et son chant cadencé;  
 Sur sa trace en glanant le passereau se joue,  
     Et le chêne à sa voix secoue  
 Le baume des sillons<sup>3</sup> que la nuit a versé.

180       L'oiseau chante, l'agneau bêle,  
     L'enfant gazouille au berceau<sup>4</sup>,  
     La voix de l'homme se mêle  
     Au bruit des vents et de l'eau;  
     L'air frémit, l'épi frissonne,  
 185       L'insecte au soleil bourdonne,  
     L'airain pieux<sup>5</sup> qui résonne  
     Rappelle au Dieu<sup>6</sup> qui le donne  
     Ce premier soupir du jour :  
     Tout vit, tout luit, tout remue,  
 190       C'est l'aurore dans la nue,  
     C'est la terre qui salue  
     L'astre de vie<sup>7</sup> et d'amour !

Mais tandis, ô mon Dieu, qu'aux yeux<sup>8</sup> de ton aurore  
 Un nouvel univers chaque jour semble éclore,  
 195 Et qu'un soleil flottant dans l'abîme lointain  
 Fait remonter vers toi les parfums du matin,  
 D'autres soleils<sup>9</sup>, cachés par la nuit des distances,  
 Qu'à chaque instant là-haut tu produis et tu lances,

1. *Leurs flottantes clartés* : le reflet de la lumière qui « flotte » et ondoie de maison en maison (Lamartine parle des hameaux paisibles par opposition aux cités); 2. *Le laboureur*. Cf. Épisode des Laboureurs dans *Jocelyn*; 3. *Le baume des sillons* : la rosée; 4. *Au berceau* : dans le berceau; 5. *L'airain pieux* : la cloche (périphrase classique. Cf. *Milly*, v. 189 : « L'airain sonore »); 6. *Rappelle au Dieu* : fait remonter jusqu'au Dieu; 7. *Astre de vie* : astre qui donne la vie; 8. *Aux yeux* : sous les yeux; 9. *D'autres soleils*. Cf. *l'Infini dans les cieux* : c'est l'idée de la pluralité et de l'infinité des mondes.

Vont porter dans l'espace à leurs planètes d'or<sup>1</sup>  
 200 Des matins plus brillants et plus sereins encor.  
 Oui, l'heure où l'on t'adore est ton heure éternelle;  
 Oui, chaque point des cieux pour toi la renouvelle,  
 Et ces astres sans nombre épars au sein des nuits  
 N'ont été par ton souffle allumés et conduits  
 205 Qu'afin d'aller, Seigneur, autour de tes demeures,  
 L'un l'autre se porter la plus belle des heures<sup>2</sup>,  
 Et te faire bénir par l'aurore des jours,  
 Ici, là-haut, sans cesse, à jamais et toujours<sup>3</sup>!

Oui, sans cesse un monde se noie  
 210 Dans les feux d'un nouveau soleil,  
 Les cieux sont toujours dans la joie,  
 Toujours un astre a son réveil;  
 Partout où s'abaisse ta vue  
 Un soleil levant te salue,  
 215 Les cieux sont un hymne sans fin<sup>4</sup>!  
 Et des temps que tu fais éclore,  
 Chaque heure, ô Dieu, n'est qu'une aurore<sup>5</sup>,  
 Et l'éternité qu'un matin!

Montez donc<sup>6</sup>, floutez donc, roulez, volez, vents, flamme,  
 220 Oiseaux, vagues, rayons, vapeurs, parfums et voix!  
 Terre, exhale ton souffle! homme, élève ton âme!  
 Montez, floutez, roulez, accomplissez vos lois!

Montez, volez à Dieu! plus haut, plus haut encore!  
 Dans les feux du soleil sa splendeur vous a lui;  
 225 Reportez dans les cieux l'hommage de l'aurore,  
 Montez, il est là-haut; descendez, tout est lui<sup>7</sup>!

1. *Planètes d'or*. Cf. *l'Homme* (v. 171) : « globes d'or »; 2. *La plus belle des heures* : c'est l'heure de l'aurore qui est ainsi, par suite de la multiplicité des planètes, indéfiniment renouvelée; 3. *Toujours* et « jours » : rime faible. *Sans cesse*, à *jamais* et *toujours* développe l'idée d'éternité. A propos de cette strophe, M. Canat souligne le perpétuel symbolisme de Lamartine : « Les astres sont des âmes, mais inversement les âmes s'élancent dans l'Infini comme des astres » (cf. *les Etoiles* dans les *Nouvelles Méditations*); 4. *Un hymne sans fin*. Cf. le mot du Psalmiste : « *Cæli enarrant Dei gloriam* »; 5. Aurore et matin sont les heures de la prière : donc l'hymne que le ciel chante au Créateur est un hymne sans fin; 6. *Montez donc...* Dans cette très belle invocation, qui est en même temps une élévation, Lamartine s'adresse une dernière fois à la nature pour qu'elle monte vers Dieu (cf. *l'Infini dans les cieux*, *l'Occident* et aussi *les Etoiles* dans les *Nouvelles Méditations*); 7. *Tout est lui* ! Il ne faut pas donner à ce cri un sens panthéiste. Saint Paul disait de Dieu : « *In illo vivimus, movemur et sumus* » (En lui nous avons la vie, le mouvement, l'existence).



Et toi, jour, dont son nom<sup>1</sup> a commencé la course,  
 Jour qui dois rendre compte au Dieu qui t'a compté<sup>2</sup>,  
 La nuit qui t'enfanta te rappelle à ta source<sup>3</sup> :

230 Tu finis dans l'éternité<sup>4</sup>!

Tu n'es qu'un pas du temps, mais ton Dieu te mesure<sup>5</sup>,  
 Tu dois de son auteur rapprocher la nature;  
 Il ne t'a point créé comme un vain ornement  
 Pour semer<sup>6</sup> de tes feux la nuit du firmament,  
 235 Mais pour lui rapporter, aux célestes demeures,  
 La gloire et la vertu sur les ailes des heures,  
 Et la louange à tout moment<sup>7</sup>!

(Harmonie troisième.)

## HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL.

D'après le manuscrit des *Harmonies* conservé à la bibliothèque d'Angers, cette poésie a été composée au mois de juillet 1829. Elle fut inspirée au poète par « le doux gazouillement » de sa fille Julia, alors dans sa septième année. Cette année 1829 avait été assez agitée pour Lamartine (sa femme est souffrante et regrette l'Italie. Il a des soucis d'argent. Il ne sait rien de son « avenir diplomatique » : on lui fait reprendre sa démission jetée dans un mouvement d'humeur, mais on ne lui donne rien en échange. Il fait, en juin 1829, un voyage à Paris qui fut triomphal au point de vue littéraire, mais sans profit immédiat pour sa situation); cependant, au milieu de ses soucis, les mois passés à Saint-Point, dans l'intimité familiale, comptent parmi les plus heureux de sa vie, et cet hymne se ressent de ce complet bonheur domestique.

On lit dans une note de Lamartine qui suit une Harmonie précédente : *Bénédiction de Dieu dans la solitude* : « Je revins pendant l'été (1829) à Saint-Point. Ma mère vivait (il devait la perdre l'hiver suivant) et venait souvent habiter avec moi. Son âme, comme une journée d'été, s'embellissait des teintes du soir; sa piété sereine et toute composée de bénédiction, de reconnaissance et d'espérance, était involontairement communicative; sa présence éclairait, vivifiait, sanctifiait la maison. — Un jour, elle était assise sous un grand cerisier dans le verger en pente... C'était un dimanche après vêpres. Mon enfant jouait à ses pieds avec des fleurs et des oiseaux que les petites filles du village lui avaient apportés; ma femme lisait à côté; sa mère, excellente femme, plus âgée que la mienne, tenait à la main sa Bible reliée en maroquin noir, que les Anglaises pieuses lisent pour toute distraction les jours saints; à quelque distance, un groupe de deux ou trois petites filles du village regardait avec timidité les dames étrangères; les chiens couraient après les paons, la cloche de

1. *Dont son nom* : parce que le jour commence par une prière à Dieu; 2. *Compte... compté* : rapprochement peu heureux de « compte » et « compté », dans des sens différents; 3. *Te rappelle à ta source* : te ramène à ta source, c'est-à-dire à la fin de la nuit d'où le jour est sorti. Ce sens tout matériel est doublé d'un sens symbolique : sorti de l'éternité et du sein de Dieu, le matin, c'est-à-dire le jour, y rentre le soir; 4. *Tu finis dans l'éternité* ! Même double sens (le jour s'abîme dans l'éternité mais finit aussi dans la prière); 5. *Te mesure* : ce verbe a également un sens matériel (compte) et moral (juge); 6. *Pour semer* : pour que tu sèmes; 7. *Et la louange à tout moment* : la nature entière s'élève à Dieu dans un acte d'adoration universel et perpétuel.

l'église carillonnait; le soleil, qui baissait vers la montagne, jetait sur la plaine les ombres dentelées des noisetiers. Cette scène de famille, de campagne, de quiétude dans le bonheur, à l'ombre des murs du clocher, me pénétra profondément. Moi aussi, j'étais heureux... De ce sentiment de bonheur au sentiment de reconnaissance qui en reporte au ciel la bénédiction, il n'y a que le cri de l'âme. Ce cri sortit dans cet instant de la mienne, et je commençai ces vers devant ce groupe de ma mère, de ma femme, et au doux gazouillement de mon enfant. »

On lit également dans le *Commentaire* de 1849 : « On pourrait, dans ce genre, faire des strophes bien diverses et bien meilleures. La poésie de l'enfance n'est pas trouvée : La Fontaine lui aigrit un peu l'esprit; ses fables lui inspirent plus de malice que de bonté, aucune piété. Celui qui ferait le livre de cantiques des enfants aurait fait un bon et beau livre. Il faut leur épeler les pages de la nature, et leur chanter en notes simples leurs propres impressions. C'est un livre qu'une femme de génie devrait tenter; nous y échouerions. »

O Père qu'adore mon père,  
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux,  
Toi dont le nom terrible et doux  
Fait courber le front de ma mère!

5 On dit que<sup>1</sup> ce brillant soleil  
N'est qu'un jouet de ta puissance;  
Que sous tes pieds il se balance  
Comme une lampe de vermeil<sup>2</sup>.

10 On dit que c'est toi qui fais naître  
Les petits oiseaux dans les champs,  
Et qui donne<sup>3</sup> aux petits enfants  
Une âme aussi pour te connaître.

15 On dit que c'est toi qui produis  
Les fleurs dont le jardin se pare,  
Et que sans toi, toujours avare,  
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure<sup>4</sup>  
Tout l'univers est convié;  
Nul insecte n'est oublié  
20 A ce festin de la nature<sup>5</sup>.

1. *On dit que* : M. des Granges remarque justement que ce « on dit », répété trois fois, permet au poète de faire exprimer à l'enfant ce que celui-ci ne pourrait vraisemblablement dire de lui-même. Il fait appel, du reste, à des images familières : le soleil, les petits oiseaux, les petits enfants, les fleurs, le verger, etc...; 2. *Comme une lampe de vermeil* : image déjà employée par Pascal, après Montaigne : « Cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers »; 3. *Et qui donne* : et qui donne; 4. *Mesure* : répartit; 5. *A ce festin de la nature*. Cf. Racine (*Athalie*, III) :

Aux petits des enfants il donne la pâture  
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

L'agneau broute le serpolet<sup>1</sup>,  
 La chèvre s'attache au cytise<sup>2</sup>,  
 La mouche au bord du vase puise  
 Les blanches gouttes de mon lait.

25 L'alouette a la graine amère  
 Que laisse envoler le glaneur,  
 Le passereau suit le vanneur,  
 Et l'enfant s'attache à sa mère.

30 Et, pour obtenir chaque don  
 Que chaque jour tu fais éclore,  
 A midi, le soir, à l'aurore,  
 Que faut-il ? Prononcer ton nom.

O Dieu ! ma bouche balbutie  
 Ce nom des anges redouté.  
 35 Un enfant même est écouté  
 Dans le chœur qui te glorifie !

On dit qu'<sup>3</sup>il aime à recevoir  
 Les vœux présentés par l'enfance  
 A cause de cette innocence  
 40 Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs<sup>4</sup> humbles louanges  
 A son oreille montent mieux,  
 Que les anges peuplent les cieux,  
 Et que nous ressemblons aux anges.

45 Ah ! puisqu'il entend de si loin  
 Les vœux que notre bouche adresse,  
 Je veux lui demander sans cesse  
 Ce dont les autres ont besoin.

1. Ce *serpolet* : petite plante odoriférante, analogue au thym; 2. *Cytise* : plante légumineuse (analogue au faux ébénier). Cf. *les Préludes* (v. 353). Le poète choisit à dessein les exemples concrets et familiers qui conviennent à l'enfant; 3. *On dit que*. L'enfant reprend ici la troisième personne pour rapporter ce qu'on lui a appris. — Lamartine a modifié dans les *Lectures pour tous* (1857) cette strophe et les deux suivantes, et l'enfant s'y adresse à nouveau directement à Dieu, sous une forme plus simple :

Ton nom est écrit dans les cieux !  
 Je suis trop petit pour y lire...

4. *Leurs* : des enfants (contenus dans *enfance*). Exemple de syllepse à rapprocher de Racine (*Athalie*) : « Comme eux vous fûtes pauvre, et comme eux orphelin ».

50 Mon Dieu, donne<sup>1</sup> l'onde aux fontaines,  
 Donne la plume aux passereaux,  
 Et la laine aux petits agneaux,  
 Et l'ombre et la rosée aux plaines;

55 Donne au malade la santé,  
 Au mendiant le pain qu'il pleure<sup>2</sup>,  
 A l'orphelin une demeure,  
 Au prisonnier la liberté<sup>3</sup>;

60 Donne une famille nombreuse  
 Au père qui craint le Seigneur;  
 Donne à moi sagesse et bonheur,  
 Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,  
 Comme cet enfant dans le temple,  
 Que chaque matin je contemple,  
 Souriant au pied de mon lit<sup>4</sup>!

65 Mets dans mon âme la justice,  
 Sur mes lèvres la vérité;  
 Qu'avec crainte et docilité  
 Ta parole en mon cœur mûrisse<sup>5</sup>!

70 Et que ma voix s'élève à toi  
 Comme cette douce fumée  
 Que balance l'urne embaumée<sup>6</sup>  
 Dans la main d'enfants comme moi!

(*Harmonie septième.*)

1. *Mon Dieu, donne.* Ici commence la touchante et naïve « Prière pour tous » que l'enfant adresse à Dieu; 2. *Qu'il pleure*, tournure concise : qu'il demande en pleurant; 3. *La liberté.* Rapprocher la fameuse poésie de Victor Hugo : « Lorsque l'enfant paraît... »; 4. *Au pied de mon lit.* Le poète fait allusion à une image pieuse qui ornait sa propre chambre ou celle de sa fille Julia (sans doute la scène de l'Évangile représentant l'Enfant Jésus au temple de Jérusalem avec les docteurs); 5. *Ta parole... mûrisse* = anacoluthie : que je laisse mûrir ta parole; 6. *Urne embaumée* : périphrase pour désigner l'encensoir.

Ces deux dernières strophes ont été également modifiées par le poète en 1857, et la seconde rédaction est moins abstraite :

Mets ton saint nom dans ma mémoire,  
 Mets le pauvre sur mon chemin,  
 Mets l'abondance dans ma main  
 Pour que je la verse à ta gloire :

Et que mon cœur s'élève à toi...

Mais Lamartine négligea de faire passer ces changements dans l'édition définitive.



## POÉSIE OU PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÈNES

Dans le *Commentaire* de 1849, Lamartine donne lui-même les précisions suivantes : « Je voyageais entre Gênes et la Spezia pendant une magnifique nuit d'été. Une lune splendide éclairait la mer. Les pins parasols, les oliviers, les châtaigniers, les rochers de la côte obscurcissaient la terre... le vertige de la course fougueuse des chevaux s'ajoutait au vertige de l'admiration pour ce sublime et mystérieux spectacle; les parfums qui s'exhalaient des champs de fleurs, cultivées pour ces bouquets dont les Gênois ont fait un art, une tapisserie végétale, achevaient de m'enivrer. Ce fut une ivresse de la terre, de la mer et de la nuit, une fièvre d'enthousiasme pour ce beau pays. Mais, quelques mois après, étant à Livourne, rivage terne et sans poésie, je me souvins de cette nuit sur la Corniche et j'essayai de la reproduire ici ». Ce fut, dès le mois suivant, en août 1826, que fut écrite cette Harmonie. Lamartine écrit, en effet, à de Virieu, le 1<sup>er</sup> août 1826 (*Correspondance*, II, p. 342) : « En longeant la côte de Gênes, j'ai fait une Harmonie sacrée intitulée *Poésie* ; ce sont des descriptions splendides de ces beaux lieux par lesquels mon âme finit par s'élever à Dieu. »

La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles :  
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,  
Elle éclaire de loin la route des étoiles  
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur<sup>1</sup>.

5           A sa clarté tremblante<sup>2</sup> et tendre,  
L'œil qu'elle attire aime à descendre  
Les molles pentes des coteaux,  
A longer ces golfes sans nombre  
Où la terre embrasse dans l'ombre  
10       Les replis sinueux des eaux.

          Il aime à parcourir la voûte  
Où son disque trace la route  
Des astres noyés dans les airs,  
A compter la foule azurée<sup>3</sup>  
15       Des étoiles dans l'empyrée<sup>4</sup>  
Et des vagues au bord des mers.

          A travers l'ombre opaque et noire  
Des hauts cyprès du promontoire,  
Il voit, sur l'humide élément,  
20       Chaque flot où sa lueur<sup>5</sup> nage  
Rouler, en mourant sur la plage,  
Une écume, un gémissement.

1. *L'océan d'azur*. Lamartine compare souvent le ciel à une mer. Tout ce début est à rapprocher d'*Ischia* dans les *Nouvelles Méditations* : « Dans l'horizon désert Phébé monte sans bruit ».  
2. *Sa clarté tremblante*. Cf. *Ischia* : « Ses clartés ondoyantes » ; 3. *Azurée* : au milieu de l'azur pour les étoiles, et de couleur d'azur pour les vagues ; 4. *L'empyrée* : la voûte céleste ; 5. *Sa lueur* : la lueur de la lune qui se reflète sur les flots.

Couverte de sa voile blanche,  
 La barque, sous son mât qui penche,  
 25 Glisse et creuse un sillon mouvant;  
 De la rive on entend encore  
 Palpiter la toile sonore<sup>1</sup>  
 Sous l'aile orageuse du vent.

Astre aux rayons muets<sup>2</sup>, que ta splendeur est douce  
 30 Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse<sup>3</sup>,  
 Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs<sup>4</sup> rameaux,  
 Ou qu'avec l'alcyon tu flottes<sup>5</sup> sur les eaux!  
 Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre?  
 Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère<sup>6</sup> :  
 35 Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs<sup>7</sup>  
 Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;  
 Il ne mesure rien aux clartés<sup>8</sup> que tu prêtes;  
 Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes,  
 Mais, fermant sa demeure aux célestes clartés,  
 40 Il s'éclaire de feux à la terre empruntés<sup>9</sup>.  
 Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste<sup>10</sup> carrière,  
 Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,  
 Et le monde insensible à ton morne retour,  
 Froid comme ces tombeaux objets de ton amour<sup>11</sup> !  
 45 A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces<sup>12</sup>,  
 Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,  
 Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,  
 Qui, tandis que le vent le berce loin du port,  
 Demande à tes rayons de blanchir<sup>13</sup> la demeure  
 50 Où de son long retard ses enfants comptent l'heure<sup>14</sup>;  
 Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,  
 Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi!

1. *La toile sonore*. Cf. *l'Hymne du matin* (v. 130) : « La barquée du pêcheur tend son aile sonore »;  
 2. *Aux rayons muets* : c'est-à-dire mystérieux. Cet adjectif est expliqué par le v. 34 : « En toi tout est mystère »; 3. *Sur la mousse*. Cf. *Ischia* (v. 61) : « Vois : la mousse a pour nous tapissé la vallée »; 4. *Blancs* : c'est-à-dire blanchis par la lune; 5. *Flottes*, un des verbes les plus employés par Lamartine (ici = tu te balances). Dans cette description du clair de lune, Lamartine se souvient d'Ossian; 6. *Tout est mystère*. M. Canat rapproche la phrase de Chateaubriand dans *Atala* : « Bientôt elle répandit dans les bois ce grand secret de mélancolie qu'elle aime à raconter aux vieux chênes et aux rivages antiques des mers »; 7. *Molles lueurs*. Lamartine avait dit dans *Ischia* « molle clarté » et dans *l'Immortalité* il avait déjà employé l'expression « Deses molles lueurs » (v. 106); 8. *Il ne mesure rien aux clartés* : il ne se règle pour rien d'après les clartés; 9. *De feux à la terre empruntés* : périphrase un peu pénible (empruntés à des objets terrestres); 10. *Modeste* : par rapport aux révolutions des astres; 11. *Ces tombeaux, objets de ton amour* : sans doute un souvenir de Chateaubriand (*René*) : « La lune, se levant dans un ciel pur, entre deux urnes cinéraires à moitié brisées, me montrait les pâles tombeaux »; 12. *La nuit suit tes traces* : c'est-à-dire les astres de la nuit. Cf. v. 12 et 13; 13. *Blanchir* : éclairer; 14. *L'heure* : a durée.

- Ah! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence<sup>1</sup>,  
 Astre ami du repos, des songes, du silence,  
 55 Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux;  
 Mais, du monde moral flambeau mystérieux,  
 A l'heure où le sommeil tient la terre oppressée,  
 Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée!  
 Ce jour inspirateur, et qui la fait rêver<sup>2</sup>,  
 60 Vers les choses d'en haut l'invite à s'élever :  
 Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,  
 Cet espace infini que sans cesse elle habite;  
 Tu luis entre elle et Dieu comme un phare<sup>3</sup> éternel,  
 Comme ce feu marchant que suivait Israël<sup>4</sup>;  
 65 Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,  
 Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,  
 Où Celui dont le nom n'est pas encor trouvé,  
 Quoique en lettres de feu sur les sphères gravé<sup>5</sup>,  
 Autour de sa splendeur multipliant les voiles;  
 70 Sema derrière lui ces portiques d'étoiles!

- Luis donc, astre pieux, devant ton Créateur!  
 Et si tu vois Celui d'où coule<sup>6</sup> ta splendeur,  
 Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres  
 Dont tes rayons lointains consolaient les ténèbres,  
 75 Un atome<sup>7</sup> perdu dans son immensité  
 Murmurerait dans la nuit son nom à ta clarté!

- Où vont ces rapides nuages  
 Que roule à flocons d'or<sup>8</sup> l'haleine des autans?  
 Ils semblent, d'instant en instant,  
 80 De la terre et des flots retracer les images<sup>9</sup>  
 Dans leurs groupes épars et leurs miroirs<sup>10</sup> flottants.

1. *Ta sainte influence* : allusion à l'action des astres sur les hommes. Ici commence la réhabilitation morale ou sentimentale de la lune; 2. *Qui la fait rêver*. Cf. Chateaubriand (*René*) : « Souvent, aux rayons de cet astre qui alimente les rêveries »; 3. *Phare* : image déjà employée au vers 2, mais dans un autre sens; 4. « Et l'Éternel marchait devant eux (les Israélites)... la nuit dans une colonne de feu, pour les éclairer » (*Exode*, XIII, 21) le jour, c'était une colonne de nuées. — Cf. Alfred de Vigny : *Moïse*, v. 97 :

M'enveloppant alors de la colonne noire,  
 J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire.

5. *Sur les sphères gravé*. Cf. *Dieu* (*Méditations*, v. 105 : « Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges »); 6. *Coule* : découle (comme chez les classiques, le simple a le sens d'un composé); 7. *Un atome* : cette image vient de Pascal. Cf. *l'Homme* (v. 158) : « un atome pensant »; 8. *A flocons d'or*. Cf. la fameuse comparaison de Chateaubriand : « Les nues... se dispersaient en légers flocons d'écume ou formaient dans les cieus des bancs d'une ouate éblouissante... », dans *le Génie du christianisme* : « Une nuit dans les forêts du nouveau monde »; 9. *Les images* : les formes et les contours; 10. *Miroirs* : parce qu'ils semblent refléter les objets qu'ils surplombent.

Tantôt leurs couches allongées  
 S'étendent en vastes niveaux<sup>1</sup>,  
 Comme des côtes qu'ont rongées  
 85 Le temps, la tempête et les eaux;  
 Des rochers<sup>2</sup> pendent en ruine<sup>3</sup>  
 Sur ces océans que domine  
 Leur flanc tout sillonné d'éclairs;  
 L'œil qui mesure ces rivages  
 90 Voit étinceler sur leurs plages  
 L'écume flottante des mers.

Tantôt en montagnes<sup>4</sup> sublimes  
 Ils dressent leurs sommets brûlants :  
 La lumière éblouit<sup>5</sup> leurs cimes,  
 95 Les ténèbres couvrent leurs flancs,  
 Des torrents jaunis les sillonnent<sup>6</sup>,  
 De brillants glaciers les couronnent,  
 Et, de leur sommet qui fléchit,  
 Un flocon que le vent assiège,  
 100 Comme une avalanche de neige,  
 S'écroule à leurs pieds qu'il blanchit.

.....

Redescendez, mes yeux, des célestes campagnes!

Voyez, sur ces rochers que l'écume a polis,  
 Voyez étinceler aux flancs de ces montagnes  
 125 Tous ces torrents sans source<sup>7</sup> et ces fleuves sans lits.

La cascade qui pleut dans le gouffre qui tonne  
 Frappe l'air assourdi de son bruit monotone;  
 L'œil fasciné la cherche à travers les rameaux;  
 L'oreille attend en vain que son urne<sup>8</sup> tarisse :  
 130 De précipice en précipice,

1. *Niveaux* : couches horizontales; 2. *Des rochers*. A rapprocher de Bernardin de Saint-Pierre qui, dans les *Etudes de la nature*, a décrit les nuages. Ainsi ce passage cité par M. Canat : « Ici, ce sont de sombres rochers percés à jour, qui laissent apercevoir, par leurs ouvertures, le bleu pur du firmament. » Bernardin de Saint-Pierre du reste est souvent plus précis; 3. *Ruine* : employé souvent par Lamartine au singulier; 4. *En montagnes*. Cf. Bernardin de Saint-Pierre : « Les vents les entassent les uns sur les autres comme les Cordillères du Pérou, en leur donnant des formes de montagnes. » 5. *Sublimes* : au sens propre d'élevées; 6. *Eblouit* : illumine; 7. *Les sillonnent*. Il y a plus de couleur dans les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre : « Vous voyez çà et là sortir, des flancs caverneux de ces montagnes, des fleuves de lumière qui se précipitent en lingots d'or et d'argent sur des rochers de corail »; 8. *Sans source* : parce que produits par la fonte des neiges; 8. *Urne* : image classique (ici : courant).



Débordant, débordant à flots toujours nouveaux,  
 Elle tombe, et se brise, et bondit, et tournoie,  
 Et, du fond de l'abîme où l'écume se noie,  
 Se remonte elle-même<sup>1</sup> en liquides réseaux,  
 135 Comme un cygne argenté qui s'élève et déploie  
 Ses blanches ailes sur les eaux.

Que j'aime à contempler dans cette anse écartée  
 La mer qui vient dormir sur la grève argentée<sup>2</sup>,  
 Sans soupir et sans mouvement!  
 140 Le soir retient ici son haleine expirante<sup>3</sup>,  
 De crainte de ternir la glace transparente  
 Où se mire le firmament.

.....  
 La lune, qui se penche au bord de la vallée,  
 Distille un jour égal, une aurore voilée,  
 Sur ce golfe silencieux;  
 170 La mer n'a plus de flots<sup>4</sup>, les bois plus de murmure,  
 Et la brise incertaine y flotte à l'aventure,  
 Ivre des parfums de ces lieux.

Sur ce site enchanté, mon âme qu'il attire  
 S'abat comme le cygne<sup>5</sup>, et s'apaise et soupire  
 175 A cette image du repos.  
 Que ne peut-elle, ô mer, sur tes bords qu'elle envie<sup>6</sup>,  
 Trouver comme ta vague un golfe dans la vie,  
 Pour s'endormir avec tes flots!

.....  
*Ici le poète évoque par antithèse le bruit des villes, rumeur confuse  
 qui ne dit rien à l'âme.*

Mais où donc est ton Dieu<sup>7</sup>? me demandent les sages.  
 Mais où donc est mon Dieu? Dans toutes ces images,  
 Dans ces ondes, dans ces nuages,

1. *Se remonte elle-même* : rejaillit d'elle-même; 2. *Argentée* par la lune; 3. *Expirante* : qui meurt avant d'arriver dans cette anse; 4. *N'a plus de flots* : parce qu'elle est unie et calme; 5. *Comme le cygne*. Lamartine use volontiers de cette comparaison (cf. *la Mort de Socrate* et, ici même, v. 135); 6. *Qu'elle envie* : à cause de cette « image du repos » qui lui est offerte par cette mer harmonieuse; 7. *Mais où donc est ton Dieu?* Lamartine, dans cette strophe, reprend l'idée qui lui est chère : Dieu se manifeste partout dans son œuvre.

225 Dans ces sons, ces parfums, ces silences des cieux,  
 Dans ces ombres du soir qui des hauts lieux descendent,  
 Dans ce vide sans astre, et dans ces champs de feux,  
 Et dans ces horizons sans bornes, qui s'étendent  
 Plus haut que la pensée et plus loin que les yeux<sup>1</sup>!

230 Il est une langue inconnue  
 Que parlent les vents<sup>2</sup> dans les airs,  
 La foudre et l'éclair dans la nue,  
 La vague aux bords grondants des mers,  
 L'étoile de ses feux voilée,  
 235 L'astre endormi sur la vallée,  
 Le chant lointain des matelots,  
 L'horizon fuyant dans l'espace,  
 Et ce firmament que retrace  
 Le cristal ondulant des flots;

240 Les mers d'où s'élance l'aurore,  
 Les montagnes où meurt le jour,  
 La neige que le matin dore,  
 Le soir qui s'éteint sur la tour,  
 Le bruit qui tombe et recommence,  
 245 Le cygne qui nage ou s'élance,  
 Le frémissement des cyprès,  
 Les vieux temples sur les collines,  
 Les souvenirs dans les ruines,  
 Le silence au fond des forêts;

250 Les grandes ombres que déroulent  
 Les sommets que l'astre a quittés,  
 Les bruits majestueux qui roulent  
 Du sein orageux des cités,  
 Les reflets tremblants des étoiles,  
 255 Les soupirs du vent dans les voiles,  
 La foudre et son sublime effroi<sup>3</sup>,  
 La nuit, les déserts, les orages :  
 Et, dans tous ces accents sauvages,  
 Cette langue parle de toi!

1. A partir de ce vers, toute la fin du poème fut soumise à de Virieu qui écrit (lettre du 1<sup>er</sup> août 1826) : « Otes-y beaucoup de mots qui ne sont pas encore polis...; la moitié des vers sont à refaire »; 2. *Les vents*, etc... Dans toute cette énumération, Lamartine évoque tous les éléments naturels et les objets terrestres où Dieu apparaît sans y être pourtant contenu tout entier; 3. *La foudre et son sublime effroi*. *Var.* : Les longs tintements du beffroi.

260

De toi, Seigneur, être de l'être<sup>1</sup>!  
 Vérité, vie, espoir, amour!  
 De toi que la nuit veut connaître,  
 De toi que demande le jour,  
 De toi que chaque son murmure,  
 265 De toi que l'immense nature  
 Dévoile et n'a pas défini,  
 De toi que ce néant proclame,  
 Source, abîme, océan de l'âme,  
 Et qui n'as qu'un nom : l'Infini!

.....

300 O terre, ô mer, ô nuit<sup>2</sup>, que vous avez de charmes!  
 Miroir éblouissant d'éternelle beauté,  
 Pourquoi, pourquoi mes yeux se voilent-ils de larmes  
 Devant ce spectacle enchanté?  
 Pourquoi, devant ce ciel, devant ces flots qu'elle aime,  
 305 Mon âme sans chagrin gémit-elle en moi-même,  
 Jéhovah, beauté suprême?  
 C'est qu'à travers ton œuvre elle a cru te saisir;  
 C'est que de tes grandeurs l'ineffable harmonie  
 N'est qu'un premier degré de l'échelle infinie,  
 310 Qu'elle s'élève à toi de désir en désir,  
 Et que plus elle monte et plus elle mesure<sup>3</sup>  
 L'abîme qui sépare et l'homme et la nature  
 De toi, mon Dieu, son seul soupir!

Noyez-vous donc, mes yeux, dans ces flots de tristesse;  
 315 Soulève-toi, mon cœur, sous ce poids qui t'opprime;  
 Élance-toi, mon âme, et d'essor en essor  
 Remonte de ce monde aux beautés éternelles,  
 Et demande à la mort<sup>4</sup> de te prêter ses ailes,  
 Et, toujours aspirant à des splendeurs nouvelles,  
 320 Crie au Seigneur : Encor, encor!

(Harmonie dixième.)

1. *Être de l'être*. A rapprocher de la fin de l'*Occident* : « Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir! »; 2. *O terre, ô mer, ô nuit*. Le poème se termine par une belle incantation religieuse et un hommage ardent au Créateur, vers lequel l'âme s'élève en un élan éperdu; 3. *Et plus elle mesure*. *Var.* :

... et plus elle découvre

L'éternel abîme qui s'ouvre

Entre le monde et toi, toi, son divin soupir!

Nous retrouvons ici l'inspiration de Pascal (*les Deux infinis*); 4. *Et demande à la mort*. Cf. l'*Immortalité* (v. 26 sq.) :

Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!  
 Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin  
 Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!

## LIVRE DEUXIÈME

## PENSÉE DES MORTS

La pièce suivante, d'après les indications du manuscrit, aurait été achevée ou mise au net « le 17 septembre 1826, à Lucques ».

Lamartine écrit dans son *Commentaire* qu'il était lui-même surpris du contraste de cette rêverie si sombre avec le paysage où il la conçut : « Qu'est-ce qui me ramena donc à cette pensée ? Je n'en sais rien ; j'imagine que ce fut précisément le contraste, l'étreinte de la volupté sur le cœur, qui le presse trop fort et qui en exprime trop complètement la puissance de jouir et d'aimer, et qui lui fait sentir que tout va finir promptement, et que la dernière goutte de cette éponge du cœur, qui boit et qui rend la vie, est une larme. Peut-être cela fut-il simplement la vue d'un de ces beaux cyprès immobiles se détachant en noir sur le tapis éclatant du ciel et rappelant le tombeau. »

Voilà les feuilles sans sève<sup>1</sup>  
 Qui tombent sur le gazon ;  
 Voilà le vent qui s'élève  
 Et gémit dans le vallon ;  
 5 Voilà l'errante hirondelle  
 Qui rase du bout de l'aile  
 L'eau dormante des marais ;  
 Voilà l'enfant des chaumières  
 Qui glane sur les bruyères  
 10 Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure  
 Dont elle enchantait les bois ;  
 Sous des rameaux sans verdure<sup>2</sup>  
 Les oiseaux n'ont plus de voix ;  
 15 Le soir est près de l'aurore ;  
 L'astre<sup>3</sup> à peine vient d'éclorre  
 Qu'il va terminer son tour ;  
 Il jette par intervalle<sup>4</sup>  
 Une lueur, clarté pâle  
 20 Qu'on appelle encore un jour<sup>5</sup>.

1. *Voilà les feuilles sans sève*. Ce début est à rapprocher des *Méditations* : « l'Automne ». Cf. également Millevoye (*la Chute des feuilles*), Chateaubriand (*René*), et aussi une description de l'automne dans les *Mémoires d'outre-tombe*, « Le soir, je m'embarquais sur l'étang » ; 2. *Sans verdure* : sans feuillage ; 3. *L'astre* : le soleil ; 4. *Par intervalle* : singulier au lieu du pluriel ; 5. *Un jour* : le jour.



L'aube n'a plus de zéphire  
 Sous ses nuages dorés;  
 La pourpre du soir expire  
 Sur les flots décolorés;  
 25 La mer solitaire et vide  
 N'est plus qu'un désert aride  
 Où l'œil cherche en vain l'esquif;  
 Et sur la grève plus sourde  
 La vague orageuse et lourde  
 30 N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines  
 Ne trouve plus le gazon;  
 Son agneau laisse aux épines  
 Les débris de sa toison;  
 35 La flûte aux accords<sup>1</sup> champêtres  
 Ne réjouit plus les hêtres  
 Des airs de joie ou d'amours<sup>2</sup> :  
 Toute herbe aux champs est glanée :  
 Ainsi finit une année,  
 40 Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe  
 Aux coups redoublés des vents;  
 Un vent qui vient de la tombe<sup>3</sup>  
 Moissonne aussi les vivants :  
 45 Ils tombent alors par mille<sup>4</sup>,  
 Comme la plume inutile  
 Que l'aigle abandonne aux airs,  
 Lorsque des plumes nouvelles  
 Viennent réchauffer ses ailes  
 50 A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière<sup>5</sup>  
 Vous vit pâlir et mourir,  
 Tendres fruits<sup>6</sup> qu'à la lumière  
 Dieu n'a pas laissés mûrir !

1. *Aux accords* : aux sons (sens fréquent chez Lamartine); 2. *Amours* : au pluriel pour la rime; 3. *Un vent qui vient de la tombe*. De ce paysage d'automne, très général et non localisé, naît naturellement l'idée : la description s'élargit en symbole. Cf. Vigny (*la Maison du berger*) : « Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe »; 4. *Par mille* : par milliers; 5. *Ma paupière* : mon œil (cf. *Mort de Socrate*, v. 185); 6. *Tendres fruits*. Lamartine pense sans doute à son petit Alphonse (mort en octobre 1822), dont il parle souvent alors dans sa correspondance

55 Quoique jeune sur la terre,  
 Je suis déjà solitaire  
 Parmi ceux de ma saison;  
 Et quand je dis en moi-même :  
 « Où sont ceux que ton cœur aime ? »  
 60 Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,  
 Mon pied la sait; la voilà!  
 Mais leur essence divine<sup>1</sup>,  
 Mais eux, Seigneur, sont-ils là?  
 65 Jusqu'à l'indien rivage<sup>2</sup>  
 Le ramier porte un message  
 Qu'il rapporte à nos climats;  
 La voile passe et repasse;  
 Mais de son étroit espace<sup>3</sup>  
 70 Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne  
 Sifflent dans les rameaux morts,  
 Quand le brin d'herbe frissonne,  
 Quand le pin rend ses accords,  
 75 Quand la cloche des ténèbres<sup>4</sup>  
 Balance ses glas funèbres,  
 La nuit, à travers les bois,  
 A chaque vent qui s'élève,  
 A chaque flot sur la grève,  
 80 Je dis : « N'es-tu pas leur voix<sup>5</sup> ? »

Du moins, si leur voix si pure  
 Est trop vague pour nos sens,  
 Leur âme en secret murmure  
 De plus intimes accents;

avec son ami de Virieu, à propos de la naissance d'un fils de ce dernier. Il songe peut-être aussi à deux de ses sœurs, M<sup>me</sup> de Vignet et M<sup>me</sup> de Montherot, mortes en 1824. Il est possible enfin qu'il y ait dans ces strophes un souvenir pour Elvire, morte à la fin de l'automne 1817. — Lamartine a d'autant plus présente à son esprit l'idée de la mort qu'il a eu la douleur de perdre, au mois de mai précédent, son excellent oncle, l'abbé de Lamartine.

1. *Leur essence divine* : leur âme; 2. *Jusqu'à l'indien rivage* : au rivage des Indes (tournure classique); 3. *De son étroit espace* : l'espace de la tombe; 4. *La cloche des ténèbres* : l'angélus du soir; 5. *N'es-tu pas leur voix*? Cf. *Premières méditations* : « le Soir » :

On dirait autour des tombeaux  
 Qu'on entend voltiger une ombre.

85 Au fond des cœurs qui sommeillent,  
 Leurs souvenirs qui s'éveillent  
 Se pressent de tous côtés,  
 Comme d'arides feuillages<sup>1</sup>  
 Que rapportent les orages  
 90 Au tronc qui les a portés.

C'est une mère ravie  
 A ses enfants dispersés,  
 Qui leur tend, de l'autre vie,  
 Ces bras qui les ont bercés;  
 95 Des baisers sont sur sa bouche;  
 Sur ce sein qui fut leur couche  
 Son cœur les rappelle à soi<sup>2</sup>;  
 Des pleurs voilent son sourire,  
 Et son regard semble dire :  
 100 « Vous aime-t-on comme moi » ?

C'est une jeune fiancée<sup>3</sup>  
 Qui, le front ceint du bandeau,  
 N'emporta qu'une pensée  
 De sa jeunesse au tombeau<sup>4</sup> :  
 105 Triste, hélas ! dans le ciel même,  
 Pour revoir celui qu'elle aime  
 Elle revient sur ses pas<sup>5</sup>,  
 Et lui dit : « Ma tombe est verte !  
 Sur cette terre déserte<sup>6</sup>  
 110 Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas ! »

C'est un ami de l'enfance,  
 Qu'aux jours sombres du malheur  
 Nous prêta la Providence  
 Pour appuyer<sup>7</sup> notre cœur;

1. *D'arides feuillages* : des feuillages desséchés (que le vent de l'automne rassemble autour des arbres); 2. *A soi* : à lui (les sentiments exprimés dans cette strophe se retrouveront dans l'*Oiseau bleu* de Maeterlinck). Lamartine ne peut ici songer à sa mère, morte seulement en 1829. D'après M. Levaillant, il penserait à la jeune femme de son ami de Genoude qui laissait deux orphelins, peut-être aussi à sa sœur Césarine (M<sup>me</sup> de Vignet); 3. *Une jeune fiancée*. Lamartine songerait ici à sa troisième sœur, Suzanne (M<sup>me</sup> de Montherot), morte le 12 juillet 1824; 4. *Au tombeau* : n'emporta au tombeau; 5. *Elle revient sur ses pas*. Leconte de Lisle, dans son beau poème *Christine* (*Poèmes barbares*) reprendra et développera un thème analogue; 6. *Déserte* : parce que je n'y suis plus (cf. l'*Isolément* : « Un seul être vous manque... »); 7. *Pour appuyer* : pour que nous y appuyions.

115 Il n'est plus, notre âme est veuve;  
 Il nous suit dans notre épreuve  
 Et nous dit avec pitié :  
 « Ami, si ton âme est pleine<sup>1</sup>,  
 De ta joie ou de ta peine  
 120 Qui portera la moitié? »

C'est l'ombre pâle d'un père  
 Qui mourut en nous nommant;  
 C'est une sœur, c'est un frère,  
 Qui nous devance un moment.  
 125 Sous notre heureuse demeure,  
 Avec celui qui les pleure,  
 Hélas! ils dormaient hier;  
 Et notre cœur doute encore<sup>2</sup>,  
 Que le ver déjà dévore  
 130 Cette chair de notre chair!

L'enfant<sup>3</sup> dont la mort cruelle  
 Vient de vider le berceau,  
 Qui tomba de la mamelle  
 Au lit glacé du tombeau;  
 135 Tous ceux enfin dont la vie,  
 Un jour ou l'autre ravie,  
 Emporte une part de nous,  
 Murmurent sous la poussière :  
 « Vous qui voyez la lumière,  
 140 De nous vous souvenez-vous<sup>4</sup>? »

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,  
 Mânes<sup>5</sup> chéris de quiconque a des pleurs!  
 Vous oublier, c'est s'oublier soi-même :  
 N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

145 En avançant<sup>6</sup> dans notre obscur voyage,  
 Du doux passé l'horizon est plus beau;

1. *Pleine* : lourde, débordant de joie ou de peine; 2. *Doute encore*. Comme M. Levassant, nous croyons nécessaire pour le sens à la fin de ce vers la virgule (qui figurait dans la 1<sup>re</sup> édition); 3. *L'enfant*. Le poète songe ici à son jeune fils que sa femme et lui n'avaient jamais cessé de pleurer; 4. *De nous vous souvenez-vous ?* Victor Hugo a plusieurs fois repris cette belle et émouvante idée. Cf. dans les *Feuilles d'automne* : « la Prière pour tous » et dans les *Contemplations* : « Claire »; 5. *Mânes* : ombres des morts chez les anciens. Ici : âmes; 6. *En avançant*. quand nous avançons, à mesure que nous avançons (tournure libre ou anacoluthie fréquente chez Lamartine).

En deux moitiés notre âme se partage,  
Et la meilleure appartient au tombeau!

150 Dieu de pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!  
Toi que leur bouche a si souvent nommé,  
Entends pour eux les larmes de leurs frères!  
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé<sup>1</sup>!

155 Ils t'ont prié pendant leur courte vie,  
Ils ont souri quand tu les as frappés!  
Ils ont crié : « Que ta main soit bénie! »  
Dieu, tout espoir! les aurais-tu trompés?

160 Et cependant pourquoi ce long silence<sup>2</sup>?  
Nous auraient-ils oublié sans retour?  
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!  
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,  
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,  
De tes desseins nous devancerions l'heure,  
Avant ton jour<sup>3</sup> nous volerions vers eux.

165 Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière<sup>4</sup>  
Répand un jour plus durable et plus doux?  
Vont-ils peupler ces îles de lumière<sup>5</sup>?  
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

170 Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?  
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,  
Ces noms de sœur, et d'amante, et de femme?  
A ces appels ne répondront-ils pas?

175 Non, non, mon Dieu! si la céleste gloire  
Leur eût ravi tout souvenir humain,  
Tu nous aurais enlevé leur mémoire<sup>6</sup>;  
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

1. *Aimé* pour *aimés*; 2. *Pourquoi ce long silence*? La suite des idées est celle-ci : puisque ces morts, qui ont prié Dieu, méritaient et espéraient l'immortalité, pourquoi se taisent-ils? Dieu qui est tout amour ne peut pas permettre qu'ils nous oublient, mais, s'ils gardent le silence, c'est qu'il a ses raisons (v. 161-164); 3. *Avant ton jour* : avant le jour fixé par toi; 4. *Leur paupière* : leur regard; 5. *Ces îles de lumière* : les constellations. Cf. *Nouvelles méditations* : « les Etoiles »; 6. *Leur mémoire* : la mémoire que nous conservons d'eux.



Ah! dans ton sein que leur âme se noie!  
 Mais garde-nous nos places dans leur cœur :  
 Eux qui jadis<sup>1</sup> ont goûté notre joie,  
 180      Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur<sup>2</sup>?

Étends sur eux la main de ta clémence;  
 Ils ont péché; mais le ciel est un don<sup>3</sup>!  
 Ils ont souffert; c'est une autre innocence!  
 Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon<sup>4</sup>!

185      Ils furent ce que nous sommes,  
           Poussière, jouet du vent,  
           Fragiles comme des hommes,  
           Faibles comme le néant.  
           Si leurs pieds souvent glissèrent,  
 190      Si leurs lèvres transgressèrent  
           Quelque lettre de ta loi,  
           O Père! ô Juge suprême!  
           Ah! ne les vois pas eux-même<sup>5</sup>,  
           Ne regarde en eux que toi<sup>6</sup>!

195      Si tu scrutes la poussière,  
           Elle s'enfuit à ta voix;  
           Si tu touches la lumière,  
           Elle ternira tes doigts;  
           Si ton œil divin les sonde,  
 200      Les colonnes<sup>7</sup> de ce monde  
           Et des cieux chancelleront;  
           Si tu dis à l'innocence :  
           « Monte, et plaide en ma présence! »  
           Tes Vertus<sup>8</sup> se voileront.

205      Mais toi, Seigneur, tu possèdes  
           Ta propre immortalité;  
           Tout le bonheur que tu cèdes  
           Accroît ta félicité<sup>9</sup>.

1. *Eux qui...* pouvons-nous : encore un exemple de construction brisée; 2. *Heureux sans leur bonheur* : les morts ont participé à notre bonheur et, par conséquent, nous devons participer au leur en désirant qu'ils soient heureux; 3. *Un don* : un présent gratuit de Dieu; 4. *Le sceau du pardon* : la marque pour le pardon; 5. *Eux-même* pour eux-mêmes; 6. *En eux que toi* : c'est-à-dire des créatures qui sont ton œuvre; 7. *Les colonnes* : expression biblique (= « Les hommes qui sont les colonnes »); 8. *Tes Vertus* : un des neuf chœurs des anges (« se voileront » parce que l'innocence même ne saurait être complète devant Dieu); 9. *Accroît ta félicité*. Cf. le v. 194.

- 210 Tu dis au soleil d'éclorre,  
Et le jour ruisselle encore!  
Tu dis au temps d'enfanter,  
Et l'éternité docile,  
Jetant les siècles par mille<sup>1</sup>,  
Les répand sans les compter!
- 215 Les mondes que tu ré pares  
Devant toi vont rajeunir,  
Et jamais tu ne sépares  
Le passé de l'avenir :  
Tu vis ! et tu vis ! Les âges,  
220 Inégaux pour tes ouvrages<sup>2</sup>,  
Sont tous égaux sous ta main ;  
Et jamais ta voix ne nomme,  
Hélas ! ces trois mots de l'homme :  
Hier, aujourd'hui, demain.
- 225 O Père de la nature,  
Source, abîme de tout bien,  
Rien à toi ne se mesure ;  
Ah ! ne te mesure à rien<sup>3</sup> !  
Mets, ô divine clémence,  
230 Mets ton poids<sup>4</sup> dans la balance,  
Si tu pèses le néant !  
Triomphe, ô vertu suprême,  
En te contemplant toi-même,  
Triomphe en nous pardonnant<sup>5</sup> !

(*Harmonie première.*)

## L'OCCIDENT

Cette Harmonie fut composée à Florence en 1828.

Et<sup>6</sup> la mer s'apaisait, comme une urne écumante  
Qui s'abaisse<sup>7</sup> au moment où le foyer pâlit,  
Et, retirant du bord<sup>8</sup> sa vague encor fumante,  
Comme pour s'endormir rentrait dans son grand lit ;

1. *Par mille* : par milliers ; 2. *Pour tes ouvrages* : pour les créatures qui sont tes ouvrages ;  
3. *Ne te mesure à rien* : ne juge pas la créature d'après toi-même, Être parfait ; 4. *Ton poids* : le poids de ta clémence ; 5. *En nous pardonnant* : reprise de l'idée du v. 194 ; 6. *Et* : Lamartine imite les psaumes bibliques qui commencent souvent par *et*. Leconte de Lisle, comme aussi V. Hugo, usera de ce procédé ; 7. *Qui s'abaisse* : dont l'écume s'abaisse ; 8. *Du bord*. Il ne s'agit pas de la marée descendante : le poète imagine que la mer se retire pour s'endormir à l'approche de la nuit.

5 Et l'astre<sup>1</sup> qui tombait de nuage en nuage  
 Suspendait sur les flots son orbe sans rayon<sup>2</sup>,  
 Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,  
 Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlisait, et la brise  
 10 Défaillait<sup>3</sup> dans la voile, immobile et sans voix<sup>4</sup>,  
 Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise  
 Tout sur le ciel et l'eau<sup>5</sup> s'effaçait à la fois;

Et dans mon âme<sup>6</sup> aussi pâlisant à mesure,  
 Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour<sup>7</sup>,  
 15 Et quelque chose en moi, comme dans la nature,  
 Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour!

Et, vers l'occident seul, une porte éclatante  
 Laisait voir la lumière à flots d'or ondoyer<sup>8</sup>,  
 Et la nue empourprée imitait une tente<sup>9</sup>  
 20 Qui voile sans l'éteindre un immense foyer;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,  
 Vers cette arche de feu tout paraissait courir<sup>10</sup>  
 Comme si la nature et tout ce qui l'anime  
 En perdant la lumière avait craint de mourir!

25 La poussière du soir y<sup>11</sup> volait de la terre,  
 L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait<sup>12</sup>;  
 Et mon regard long, triste, errant, involontaire,  
 Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait; et mon âme oppressée  
 30 Restait vide et pareille à l'horizon couvert;  
 Et puis il s'élevait une seule pensée,  
 Comme une pyramide<sup>13</sup> au milieu du désert!

1. *L'astre* : le soleil; 2. *Sans rayon* : le singulier pour le pluriel; 3. *Défaillait* : mourait, expirait; 4. *Immobile et sans voix* : ces épithètes se rapportent à la brise; 5. *Tout sur le ciel et l'eau...* Ce début, qui évoque la mort du jour, est à opposer à l'*Hymne du matin* qui montre le réveil de la nature; 6. *Dans mon âme*. Ici encore, Lamartine passe tout naturellement du paysage à son âme, « le paysage intérieur », toujours en harmonie avec la nature; 7. *Avec le jour* : en même temps que le jour; 8. *Ondoyer* : se balancer comme les flots; 9. *Une tente* : image fréquente chez Lamartine (cf. l'*Hymne du matin*); 10. *Tout paraissait courir*. Cf. dans les *Etoiles* le tableau de la nuit; 11. *Y* : dans cette direction, vers cette arche de feu; 12. *Flottait*. Lamartine emploie souvent ce verbe, et dans des sens différents. Il est construit ici comme un verbe de mouvement : voguait en flottant; 13. *Comme une pyramide*. Cf. Chateaubriand (*René*) : « Une haute colonne se montrait seule debout dans un désert, comme une grande pensée s'élève, par intervalles, dans une âme que le temps et le malheur ont dévastée. » Lamartine a repris cette comparaison en la retournant (le plus souvent sa comparaison est « ascendante », c'est-à-dire compare le concret à l'abstrait).

O lumière! où vas-tu? Globe épuisé de flamme<sup>1</sup>,  
Nuages, aquilons, vagues, où courez-vous?

35 Poussière, écume, nuit; vous, mes yeux; toi, mon âme,  
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous?

A toi, grand Tout, dont l'astre<sup>2</sup> est la pâle étincelle,  
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir!  
Flux et reflux divin de vie universelle,

40 Vaste océan de l'Être<sup>3</sup> où tout va s'engloutir!...

(Harmonie deuxième.)

## L'INFINI DANS LES CIEUX

Cette pièce est une des dernières que Lamartine ait écrites en Toscane. Il se trouve alors en juin 1828 aux bains de Casciano « malade, ennuyé, insupportable à lui-même ». De plus, il est contrarié de l'impression défavorable qu'a eue son ami de Virieu de l'Harmonie *Souvenir de l'enfance ou la Vie cachée*.

Le thème essentiel de cette poésie est emprunté au passage fameux de Pascal sur les *Deux infinis* (*Pensées*). Elle développe en même temps le mot de David: « *Cæli enarrant Dei gloriam.* »

C'est une nuit d'été, nuit dont les vastes ailes  
Font jaillir dans l'azur des milliers d'étincelles<sup>4</sup>;  
Qui, ravivant le ciel comme un miroir terni<sup>5</sup>,  
Permet à l'œil charmé<sup>6</sup> d'en sonder l'infini;  
5 Nuit où le firmament, dépouillé de nuages,  
De ce livre de feu<sup>7</sup> rouvre toutes les pages :  
Sur le dernier sommet des monts, d'où le regard,  
Dans un double horizon<sup>8</sup> se répand au hasard,  
Je m'assieds en silence, et laisse ma pensée  
10 Flotter comme une mer où la lune est bercée.

L'harmonieux<sup>9</sup> éther, dans ses vagues<sup>10</sup> d'azur,  
Enveloppe les monts d'un fluide plus pur;

1. *Globe épuisé de flamme* : sans doute faut-il comprendre : globe de flamme qui es épuisé;
2. *L'astre* : le soleil; 3. *Vaste océan de l'Être*. Ces derniers vers, où le nom même de Dieu n'est pas prononcé, ont été reprochés à Lamartine comme étant d'une inspiration particulièrement panthéiste; 4. *Des milliers d'étincelles*. Cf. *Nouvelles Méditations*, : « les Etoiles » (début); 5. *Comme un miroir terni* : comme se ravive un miroir terni; 6. *Charmé* : sens fort (usage classique); 7. *Livre de feu*. Cette expression sera expliquée par le v. 87 : « Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert »; 8. *Double horizon* : celui du ciel et celui de la terre; 9. *Harmonieux* : qui met de l'harmonie dans les choses; 10. *Dans ses vagues* : comme souvent chez Lamartine le ciel est comparé à la mer, et réciproquement.

Leurs contours qu'il éteint, leurs cimes qu'il efface,  
 Semblent nager dans l'air et trembler dans l'espace,  
 15 Comme on voit jusqu'au fond d'une mer en repos  
 L'ombre de son rivage onduler sous les flots.  
 Sous ce jour sans rayon<sup>1</sup>, plus serein qu'une aurore,  
 A l'œil contemplatif la terre semble éclore<sup>2</sup>;  
 Elle déroule au loin ses horizons divers  
 20 Où se joua la main qui sculpta l'univers.  
 Là, semblable à la vague, une colline ondule;  
 Là le coteau poursuit le coteau qui recule,  
 Et le vallon, voilé de verdoyants rideaux,  
 Se creuse comme un lit pour l'ombre et pour les eaux;  
 25 Ici s'étend la plaine, où, comme sur la grève<sup>3</sup>,  
 La vague des épis<sup>4</sup> s'abaisse et se relève;  
 Là, pareil au serpent dont les nœuds<sup>5</sup> sont rompus,  
 Le fleuve, renouant ses flots interrompus<sup>6</sup>,  
 Trace à son cours d'argent des méandres sans nombre,  
 30 Se perd sous la colline et reparaît dans l'ombre;  
 Comme un nuage noir, les profondes forêts  
 D'une tache grisâtre ombragent les guérets,  
 Et plus loin, où la plage en croissant se reploie,  
 Où le regard confus<sup>7</sup> dans les vapeurs se noie,  
 35 Un golfe de la mer, d'îles entrecoupé,  
 Des blancs reflets du ciel par la lune frappé,  
 Comme un vaste miroir brisé par la poussière,  
 Réfléchit dans l'obscur<sup>8</sup> des fragments de lumière.

Que le séjour de l'homme<sup>9</sup> est divin, quand la nuit  
 40 De la vie orageuse étouffée ainsi le bruit!  
 Ce sommeil, qui d'en haut tombe avec la rosée  
 Et ralentit le cours de la vie épuisée<sup>10</sup>,  
 Semble planer aussi sur tous les éléments,  
 Et de tout ce qui vit calmer les battements.  
 45 Un silence pieux<sup>11</sup> s'étend sur la nature;  
 Le fleuve à son éclat, mais n'a plus son murmure;

1. *Sans rayon* : singulier pour le pluriel; 2. *Eclore* : naître (c'est-à-dire sortir peu à peu du chaos); 3. *Comme sur la grève* : comme la vague sur la grève; 4. *La vague des épis*. Cf. la comparaison inverse dans l'*Hymne du matin* (v. 114); 5. *Les nœuds* : les anneaux; 6. *Interrompus* : rime faiblement avec *rompus* (Lamartine fait souvent rimer le simple et le composé. Exemple : abuse et use; jours et toujours; parfaits et faits, etc.). — *Interrompus* parce que certaines parties du fleuve étaient éclairées et d'autres cachées à l'heure du crépuscule : dans cette nuit lumineuse, le fleuve, au contraire, reprend sa forme; 7. *Confus* : confusément. 8. *L'obscur* : au neutre : l'obscurité; 9. *Que le séjour de l'homme*. Ici commence la deuxième partie : après la description de cette belle nuit d'été, l'impression de recueillement; 10. *La vie épuisée* : qui s'épuise; 11. *Pieux*, sens actif (comme plus haut : harmonieux) : qui inspire la piété.



Les chemins sont déserts, les chaumières sans voix;  
Nulle feuille ne tremble à la voûte des bois;  
Et la mer elle-même, expirant sur sa rive,  
50 Roule à peine à la plage une lame plaintive.  
On dirait, en voyant ce monde sans échos,  
Où l'oreille jouit d'un magique repos<sup>1</sup>,  
Où tout est majesté, crépuscule, silence,  
Et dont le regard seul atteste l'existence,  
55 Que l'on contemple en songe, à travers le passé,  
Le fantôme d'un monde où la vie a cessé.  
Seulement, dans les troncs des pins aux larges cimes,  
Dont les groupes épars croissent sur ces abîmes,  
L'haleine de la nuit, qui se brise<sup>2</sup> parfois,  
60 Répand de loin en loin d'harmonieuses voix,  
Comme pour attester, dans leur cime sonore,  
Que ce monde assoupi palpite et vit encore.

Un monde est assoupi<sup>3</sup> sous la voûte des cieux?  
Mais dans la voûte même où<sup>4</sup> s'élèvent mes yeux,  
65 Que de mondes nouveaux, que de soleils sans nombre,  
Trahis par leur splendeur<sup>5</sup>, étincellent dans l'ombre!  
Les signes<sup>6</sup> épuisés s'usent à les compter,  
Et l'âme infatigable<sup>7</sup> est lasse d'y monter!  
Les siècles, accusant leur alphabet stérile<sup>8</sup>,  
70 De ces astres sans fin<sup>9</sup> n'ont nommé qu'un sur mille.  
Que dis-je? Aux bords des cieux, ils n'ont vu qu'ondoyer  
Les mourantes lueurs de ce lointain foyer :  
Là l'antique Orion<sup>10</sup>, des nuits perçant les voiles,  
Dont Job a le premier nommé les sept étoiles;  
75 Le navire<sup>11</sup> fendant l'éther silencieux,  
Le bouvier dont le char se traîne dans les cieux,  
La lyre aux cordes d'or, le cygne aux blanches ailes,  
Le coursier qui du ciel tire des étincelles,

1. Un magique repos : par une fiction qui lui est familière, Lamartine aime à se représenter la nature entière comme plongée la nuit dans un complet engourdissement (cf. l'*Hymne du matin*);  
2. Qui se brise : qui s'y brise; 3. Un monde est assoupi. Ici commence une troisième partie : à la terre assoupie s'oppose le ciel qui est plein d'une vie immense; 4. Où : vers laquelle;  
5. Splendeur, sens latin de *splendor* (éclat); 6. Les signes : la série des nombres; 7. Infatigable : quoique infatigable (tour elliptique d'usage classique); 8. Leur alphabet stérile : la stérilité de leur alphabet (tournure latine); 9. Sans fin : innombrables; 10. Orion : le Chasseur, la plus belle des constellations visibles dans nos pays, deux fois nommée dans le livre de Job (ix, 9; xxxviii, 31); 11. Le Navire ou Argo, le Bouvier, la Lyre, le Cygne, le Cheval ou Pégase, la Balance, le Bélier, le Taureau, l'Aigle, le Sagittaire. Lamartine énumère un peu au hasard les plus célèbres des constellations. A l'origine de chacun de ces noms est une légende, que l'imagination du poète fait revivre dans une évocation très pittoresque et animée.

La balance inclinant son bassin<sup>1</sup> incertain,  
 80 Les blonds cheveux livrés au souffle du matin,  
 Le bélier, le taureau, l'aigle, le sagittaire,  
 Tout ce que les pasteurs contemplaient sur la terre,  
 Tout ce que les héros voulaient éterniser,  
 Tout ce que les amants ont pu diviniser,  
 85 Transporté dans le ciel par de touchants emblèmes,  
 N'a pu donner des noms<sup>2</sup> à ces brillants systèmes.

Les cieux pour les mortels sont un livre entr'ouvert,  
 Ligne à ligne à leurs yeux par la nature offert;  
 Chaque siècle avec peine en déchiffre une page,  
 Et dit : Ici finit ce magnifique ouvrage!  
 Mais sans cesse le doigt du céleste écrivain  
 Tourne un feuillet de plus de ce livre divin,  
 Et l'œil voit, ébloui par ces brillants mystères,  
 Étinceler sans fin de plus beaux caractères!  
 Que dis-je? A chaque veille, un sage<sup>3</sup> audacieux  
 Dans l'espace sans bords s'ouvre de nouveaux cieux :  
 Depuis que le cristal<sup>4</sup> qui rapproche les mondes  
 Perce du vaste éther les distances profondes,  
 Et porte le regard, dans l'infini perdu,  
 100 Jusqu'où l'œil du calcul<sup>5</sup> recule confondu,  
 Les cieux se sont ouverts comme une voûte sombre  
 Qui laisse en se brisant évanouir<sup>6</sup> son ombre<sup>7</sup>;  
 Ses feux, multipliés plus que l'atome errant<sup>8</sup>  
 Qu'éclaire du soleil un rayon transparent<sup>9</sup>,  
 105 Séparés ou groupés, par couches, par étages,  
 En vagues, en écume, ont inondé ses plages,  
 Si nombreux, si pressés, que notre œil ébloui,  
 Qui poursuit dans l'espace un astre évanoui<sup>10</sup>,  
 Voit cent fois, dans le champ qu'embrasse sa paupière<sup>11</sup>,  
 110 Des mondes circuler en torrents de poussière! &  
 Plus loin sont ces lueurs<sup>12</sup> que prirent nos aïeux  
 Pour les gouttes du lait qui nourrissait les dieux;

1. Son bassin : son plateau; 2. N'a pu donner des noms : n'a pas suffi à donner des noms à ces brillants systèmes (tant ils sont nombreux); 3. Un sage : un savant; 4. Le cristal : périphrase à la Delille (pour désigner le télescope); 5. L'œil du calcul : l'œil du calculateur; 6. Évanouir : s'évanouir (Lamartine prête fréquemment aux verbes réfléchis des formes intransitives ou passives); 7. Son ombre : parce qu'on découvre ce qui est de l'autre côté, en pleine lumière; 8. L'atome errant : les grains de poussière qu'on voit flotter dans un rayon de soleil; 9. Transparent : qui les fait transparaître; 10. Évanoui : qui lui a échappé; 11. Sa paupière : son regard; 12. Ces lueurs : la Voie lactée formée, selon la mythologie, des gouttes de lait qu'Hercule fit jaillir du sein de Junon, sa nourrice.

- Ils ne se trompaient pas : ces perles de lumière,  
 Qui de la nuit lointaine ont blanchi la carrière,  
 11 Sont des astres futurs<sup>1</sup>, des germes enflammés  
 Que la main toujours pleine a pour les temps semés,  
 Et que l'esprit de Dieu, sous ses ailes fécondes,  
 De son ombre de feu couve au berceau<sup>2</sup> des mondes.  
 C'est de là que, prenant leur vol au jour écrit,  
 120 Comme un aiglon nouveau qui s'échappe du nid,  
 Ils commencent sans guide et décrivent sans trace<sup>3</sup>  
 L'ellipse radieuse au milieu de l'espace,  
 Et vont, brisant du choc un astre à son déclin,  
 Renouveler des cieux toujours à leur matin.
- l'homme*
- 125 Et l'homme cependant, cet insecte invisible,  
 Rampant dans les sillons d'un globe imperceptible,  
 Mesure de ces feux les grandeurs et les poids,  
 Leur assigne leur place, et leur route, et leurs lois,  
 Comme si, dans ses mains que le compas accable,  
 130 Il roulait ces soleils comme des grains de sable!  
 Chaque atome de feu que dans l'immense éther<sup>4</sup>,  
 Dans l'abîme des nuits, l'œil distrait voit flotter,  
 Chaque étincelle errante aux bords de l'empyrée<sup>5</sup>,  
 Dont scintille en mourant<sup>6</sup> la lueur azurée,  
 135 Chaque tache de lait qui blanchit l'horizon,  
 Chaque teinte du ciel<sup>7</sup> qui n'a pas même un nom,  
 Sont autant de soleils, rois d'autant de systèmes,  
 Qui, de seconds soleils se couronnant eux-mêmes,  
 Guident, en gravitant dans ces immensités,  
 140 Cent planètes brûlant de leurs feux empruntés,  
 Et tiennent dans l'éther chacune autant de place  
 Que le soleil de l'homme en tournant en embrasse,  
 Lui, sa lune et sa terre, et l'astre du matin<sup>8</sup>,  
 Et Saturne obscurci de son anneau lointain!
- 145 Oh! que tes cieux sont grands<sup>9</sup>! et que l'esprit de l'homme  
 Plie et tombe de haut, mon Dieu! quand il te nomme!

1. *Astres futurs*. En réalité la Voie lactée est une immense nébuleuse, constituée par une infinité d'étoiles déjà formées (Lamartine confond sans doute ici avec la nébuleuse primitive d'où serait sorti, d'après Laplace, tout le système solaire); 2. *Au berceau* : dans le berceau; 3. *Sans trace* : sans guide; 4. *Éther... flotter* : rime normande; 5. *L'empyrée* : le ciel; 6. *En mourant* : en disparaissant à l'horizon; 7. *Chaque teinte du ciel* : chaque nébuleuse; 8. *L'astre du matin* : Vénus. Comme la Terre et Saturne, Vénus est donnée comme exemple pour toutes les planètes de notre système solaire. Cette hypothèse de Lamartine a été confirmée par l'astronomie contemporaine. A rapprocher de Victor Hugo : *Saturne*; 9. *Que tes cieux sont grands*. Ici commence la quatrième partie du poème : faiblesse et misère de l'homme.

Quand, descendant du dôme où s'égarient ses yeux,  
 Atome<sup>1</sup>, il se mesure à l'infini des cieux,  
 Et que, de ta grandeur soupçonnant le prodige,  
 150 Son regard s'éblouit, et qu'il se dit : Que suis-je ?  
 Oh ! que suis-je, Seigneur ! devant les cieux et toi ?  
 De ton immensité le poids pèse sur moi,  
Il m'égale au néant, il m'efface, il m'accable,  
Et je m'estime moins qu'un de ces grains de sable<sup>2</sup> ;  
 155 Car ce sable roulé par les flots inconstants,  
 S'il a moins d'étendue, hélas ! a plus de temps !  
 Il remplira toujours son vide<sup>3</sup> dans l'espace  
 Lorsque je n'aurai plus ni nom, ni temps, ni place.  
 Son sort est devant toi moins triste que le mien :  
 160 L'insensible néant ne sent pas qu'il n'est rien,  
 Il ne se ronge pas pour agrandir son être,  
 Il ne veut ni monter, ni juger, ni connaître ;  
 D'un immense désir il n'est point agité ; *il veut son*  
 Mort, il ne rêve pas une immortalité !  
 165 Il n'a pas cette horreur de mon âme oppressée,  
 Car il ne porte pas le poids de ta pensée<sup>4</sup>.

*le fœtus*  
*ed sans*  
*de dif-*  
*reuce*  
*ehween*  
*umt*  
*u*  
*sect* 175  
 Hélas ! pourquoi si haut<sup>5</sup> mes yeux ont-ils monté ?  
 J'étais heureux en bas dans mon obscurité ;  
 Mon coin dans l'étendue et mon éclair de vie  
 170 Me paraissaient un sort presque digne d'envie ;  
 Je regardais d'en haut cette herbe ; en comparant,  
 Je méprisais l'insecte et je me trouvais grand.  
 Et maintenant, noyé dans l'abîme de l'être,  
 Je doute qu'un regard du Dieu qui nous fit naître  
 175 Puisse me démêler d'avec lui<sup>6</sup>, vil, rampant,  
 Si bas, si loin de lui, si voisin du néant !  
 Et je me laisse aller à ma douleur profonde,  
 Comme une pierre au fond des abîmes de l'onde ;  
 Et mon propre regard, comme honteux de soi,  
 180 Avec un vil<sup>7</sup> dédain se détourne de moi,  
 Et je dis en moi-même à mon âme qui doute :

1. *Atome* : image fréquente chez Lamartine (comme *insecte*). Cf. *Premières Méditations* : « l'Homme » (v. 49 et v. 158) ; 2. *Ces grains de sable* : qui sont devant lui (sur la plage de Casciano) ;  
 3. *Son vide* : le vide qu'il ferait en disparaissant ; 4. *Le poids de ta pensée* : le poids de la pensée que j'ai de Dieu (cf. le v. 152) ; 5. *Pourquoi si haut...* Dans le développement qui suit, Lamartine se sépare de Pascal (la pensée, qui nous fait grands, nous rend en même temps malheureux). A rapprocher de Jocelyn enseignant le catéchisme aux enfants ; 6. *Lui* : l'insecte. Au vers suivant, *lui* désigne Dieu ; 7. *Vil*, sens actif : avilissant, méprisant.

- « Va, ton sort ne vaut pas le coup d'œil<sup>1</sup> qu'il te coûte! »  
Et mes yeux desséchés<sup>2</sup> retombent ici-bas<sup>3</sup>,  
Et je vois le gazon qui fleurit sous mes pas,  
185 Et j'entends bourdonner sous l'herbe que je foule  
Ces flots d'êtres vivants que chaque sillon roule :  
Atomes animés<sup>4</sup> par le souffle divin,  
Chaque rayon du jour en élève<sup>5</sup> sans fin;  
La minute suffit pour compléter leur être,  
190 Leurs tourbillons flottants retombent pour renaître;  
Le sable en est vivant, l'éther en est semé,  
Et l'air que je respire est lui-même animé!  
Et d'où vient cette vie<sup>6</sup>, et d'où peut-elle éclore,  
Si ce n'est du regard où s'allume l'aurore?  
195 Qui ferait germer l'herbe et fleurir le gazon,  
Si ce regard divin n'y portait son rayon?  
Cet œil s'abaisse donc sur toute la nature!  
Il n'a donc ni mépris, ni faveur, ni mesure;  
Et devant l'Infini, pour qui tout est pareil,  
200 Il est donc aussi grand d'être homme que soleil!  
Et je sens ce rayon m'échauffer de sa flamme,  
Et mon cœur se console, et je dis à mon âme :  
« Homme ou monde, à ses pieds, tout est indifférent;  
Mais réjouissons-nous, car notre maître est grand! »  
205 Flottez, soleils des nuits<sup>7</sup>, illuminez les sphères,  
Bourdonnez sous votre herbe, insectes éphémères!  
Rendons gloire, là-haut et dans nos profondeurs,  
Vous par votre néant<sup>8</sup>, et vous par vos grandeurs<sup>9</sup>,  
Et toi par ta pensée, homme, grandeur suprême<sup>10</sup>,  
210 Miroir qu'il a créé pour s'admirer lui-même,  
Écho que dans son œuvre il a si loin jeté,  
Afin que son saint nom fût partout répété!  
Que cette humilité qui devant lui m'abaisse  
Soit un sublime hommage, et non une tristesse;  
215 Et que sa volonté<sup>11</sup>, trop haute pour nos yeux,  
Soit faite sur la terre ainsi que dans les cieux!

(Harmonie quatrième.)

1. Le coup d'œil : sur le ciel et, par conséquent, la grandeur de Dieu; 2. Desséchés : désabusés;  
3. Retombent ici-bas : cf. v. 146; 4. Atomes animés... chaque rayon : construction libre; 5. Elève :  
produit; 6. Et d'où vient cette vie. Voici que la pensée de Dieu redevient consolante; 7. Flottez,  
soleils des nuits. Comme dans l'Hymne du matin, le poème se termine par une glorification de  
Dieu; 8. Vous par votre néant : les insectes; 9. Vous par vos grandeurs : les soleils; 10. Grandeur  
suprême : se rapporte plutôt à pensée; 11. Et que sa volonté. Cf. le verset du Pater : « Fiat  
voluntas tua... ».



## LE CHÊNE

Cette pièce fait partie d'une suite de quatre Harmonies (*Jéhovah, le Chêne, l'Humanité, l'Idée de Dieu*), que Lamartine composa à Florence, en avril 1826. Il se propose de démontrer la présence manifeste de Dieu dans la nature et l'univers. Ces poèmes furent mis au net à Saint-Point, en décembre 1828-janvier 1829.

L'origine de l'inspiration de Lamartine avait été un très vieux chêne qui se trouvait aux bains de Casciano. « Sa tige s'élève aussi droite, sur des racines aussi saines, à quatre-vingts pieds du sol; et ses bras immenses, qui poussent d'autres bras innombrables comme un polype terrestre, n'ont pas une branche sèche à leurs extrémités. Il a mille ou douze cents ans, et il est tout jeune.

Voilà ce chêne solitaire  
Dont le rocher s'est couronné :  
Parlez à ce tronc séculaire,  
Demandez comment il est né.

- 5 Un gland<sup>1</sup> tombe de l'arbre et roule sur la terre;  
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,  
S'en saisit en jouant et l'emporte à son aire  
Pour aiguïser le bec de ses jeunes aiglons;  
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête .  
10 Il roule confondu dans les débris mouvants,  
Et sur la roche nue un grain de sable arrête  
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents<sup>2</sup>.  
L'été vient, l'aquilon soulève  
La poudre<sup>3</sup> des sillons, qui pour lui n'est qu'un jeu,  
15 Et sur le germe éteint où couve encor la sève  
En laisse retomber un peu.  
Le printemps, de sa tiède ondée,  
L'arrose comme avec la main :  
Cette poussière est fécondée,  
20 Et la vie y circule enfin<sup>4</sup>.

La vie! A ce seul mot tout œil, toute pensée,  
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer<sup>5</sup>;

1. *Un gland*. C'est la première partie du poème (v. 5 à 26) : l'humble gland et la naissance du chêne. Tous les détails seront donnés à la fois avec simplicité et avec précision; 2. *L'aile des vents* : expression fréquente chez Lamartine (on a rapproché ce vers du vers bien connu de La Fontaine dans le *Chêne et le Roseau* : « Celui de qui la tête au ciel était voisine »); 3. *La poudre* : la poussière; 4. *Et la vie y circule enfin*. Tous les détails qui précèdent se réunissent et s'élargissent dans cette conclusion; 5. *Pénétrer* : employé sans complément (le sens est précisé au vers suivant : au seuil de l'Infini).

Au seuil de l'Infini c'est la borne placée,  
Où la sage ignorance et l'audace insensée<sup>1</sup>  
25 Se rencontrent pour adorer!

Il vit<sup>2</sup>, ce géant des collines;  
Mais, avant de paraître au jour,  
Il se creuse<sup>3</sup> avec ses racines  
Des fondements comme une tour.  
30 Il sait quelle lutte s'apprête,  
Et qu'il doit contre la tempête  
Chercher sous la terre un appui;  
Il sait que l'ouragan sonore  
L'attend au jour... ou, s'il l'ignore,  
35 Quelqu'un du moins<sup>4</sup> le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire  
Où s'élancent les matelots,  
Avant d'affronter son empire<sup>5</sup>,  
Veut s'apprivoiser sur les flots,  
40 Laissant filer<sup>6</sup> son vaste câble,  
Son ancre va chercher le sable  
Jusqu'au fond des vallons mouvants<sup>7</sup>,  
Et sur ce fondement mobile  
Il balance son mât fragile  
45 Et dort au vain roulis des vents<sup>8</sup>.

Il vit! Le colosse superbe<sup>9</sup>  
Qui couvre<sup>10</sup> un arpent tout entier  
Dépasse à peine le brin d'herbe  
Que le moucheron fait plier.  
50 Mais sa feuille boit la rosée,  
Sa racine fertilisée  
Grossit comme une eau dans son cours,  
Et dans son cœur qu'il<sup>11</sup> fortifie

1. *L'audace insensée* : celle du savant et du philosophe qui veut tout expliquer et ne peut pourtant expliquer la vie. Cf. *Cours familier de littérature*, 1<sup>er</sup> Entretien : « On devrait écrire sur le frontispice de toutes les sciences physiques ou métaphysiques, à la borne des choses explicables : « Arrêtez-vous ici! Vous êtes au bord de l'abîme! Contemplez! admirez! adorez! n'expliquez-pas! »; 2. *Il vit*. Le chêne est maintenant personnifié. Ici commence la deuxième partie (v. 26 à 105), qui va montrer le développement et la grandeur du thème; 3. *Il se creuse*. Ce réfléchi montre bien la volonté du chêne; 4. *Quelqu'un du moins* : c'est Dieu (argument des causes finales); 5. *Son empire* : la pleine mer; 6. *Filer* : terme propre (dérouler); 7. *Vallons mouvants* : les flots (périphrase classique); 8. *Roulis des vents* : roulis causé par les vents (le mot est appliqué par transposition aux vents, cause du balancement); 9. *Superbe*, sens latin de *superbus* (orgueilleux et magnifique); 10. *Couvre* : couvrira; 11. *Il* : le sang.

55                    Circule un sang ivre de vie  
                       Pour qui les siècles sont des jours.

                      Les sillons où les blés jaunissent,  
                       Sous les pas changeants des saisons,  
                       Se dépouillent et se vêtissent<sup>1</sup>  
                       Comme un troupeau de ses toisons;  
 60                    Le fleuve naît, gronde et s'écoule :  
                       La tour monte, vieillit, s'écroule;  
                       L'hiver effeuille le granit;  
                       Des générations sans nombre  
                       Vivent et meurent sous son ombre :  
 65                    Et lui? voyez, il rajeunit!

                      Son tronc que l'écorce protège,  
                       Fortifié par mille nœuds,  
                       Pour porter sa feuille<sup>2</sup> ou sa neige  
                       S'élargit sur ses pieds nouveaux;  
 70                    Ses bras que le temps multiplie,  
                       Comme un lutteur qui se replie  
                       Pour mieux s'élancer en avant,  
                       Jetant leurs coudes en arrière<sup>3</sup>,  
                       Se recourbent dans la carrière<sup>4</sup>  
 75                    Pour mieux porter le poids du vent.

                      Et son vaste et pesant feuillage,  
                       Répandant la nuit alentour,  
                       S'étend, comme un large nuage,  
                       Entre la montagne et le jour;  
 80                    Comme de nocturnes fantômes,  
                       Les vents résonnent dans ses dômes<sup>5</sup>;  
                       Les oiseaux y viennent dormir,  
                       Et, pour saluer la lumière  
                       S'élèvent comme une poussière,  
 85                    Si sa feuille vient à frémir.

1. *Vêtissent* : vêtent (cette conjugaison, aujourd'hui incorrecte, se rencontre chez Voltaire, Montesquieu et Buffon). Lamartine dit de même à l'imparfait : *vêtissait* ; 2. *Sa feuille* : son feuillage ; 3. *Jetant leurs coudes en arrière*. Cf. la peinture des Cèdres du Liban dans *la Chute d'un ange* :

Leurs gigantesques bras sont des membres vivants  
 Qu'ils savent replier sous la neige ou les vents.

4. *La carrière* : l'image est amenée par la comparaison avec un lutteur ; 5. *Ses dômes* : ses sommets (cf. v. 97 : « ses toits »).

La nef<sup>1</sup>, dont le regard implore<sup>2</sup>  
 Sur les mers un phare certain,  
 Le voit, tout noyé dans l'aurore,  
 Pyramider<sup>3</sup> dans le lointain.  
 90 Le soir fait pencher sa grande ombre  
 Des flancs de la colline sombre  
 Jusqu'au pied des derniers coteaux.  
 Un seul des cheveux<sup>4</sup> de sa tête  
 Abrite contre la tempête  
 95 Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines  
 Il berce ses toits habités,  
 Des empires<sup>5</sup> dans ses racines,  
 Sous son écorce des cités;  
 100 Là, près des ruches des abeilles,  
 Arachné<sup>6</sup> tisse ses merveilles,  
 Le serpent siffle, et la fourmi  
 Guide à<sup>7</sup> des conquêtes de sables  
 Ses multitudes innombrables  
 105 Qu'écrase un lézard endormi.

Et ces torrents<sup>8</sup> d'âme et de vie,  
 Et ce mystérieux sommeil,  
 Et cette sève rajeunie  
 Qui remonte avec le soleil;  
 110 Cette intelligence divine  
 Qui pressent, calcule, devine  
 Et s'organise pour sa fin<sup>9</sup>;  
 Et cette force qui renferme  
 Dans un gland le germe du germe  
 115 D'êtres sans nombres<sup>10</sup> et sans fin<sup>11</sup>;

1. *La nef* : le navire; 2. *Implore* : cherche avidement ou souhaite vivement (sens fréquent chez Lamartine. Cf. *le Lac*, v. 25, et *la Prière*, v. 97); 3. *Pyramider* : s'élever comme une pyramide. Lamartine use volontiers de ce terme, en prose comme en vers. Cf. *Raphaël* (xxxix) : « L'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir devant nous, de l'autre côté du lac »; 4. *Un seul des cheveux*... cf. en latin *coma* (la chevelure) pour désigner le feuillage. Ronsard employait souvent cette expression; 5. *Des empires* : c'est-à-dire il porte des empires; 6. *Arachné* : l'araignée. Souvenir mythologique (cf. Ovide, *Métamorphoses*, vi, l sq.); 7. *Guide à* : guide vers; 8. *Et ces torrents*. Ici commence la troisième partie : hommage au Créateur dont la toute-puissance et l'intelligence peuvent seules expliquer ce miracle de la vie; 9. *Pour sa fin* : pour son but (reprise de l'argument des causes finales); 10. *Sans nombres* : au lieu de *sans nombre* (comme plus haut *de sables* pour *de sable* : et plus bas : *nourritures*); 11. *Sans fin* : le mot *fin* a ici un sens différent.

Et ces mondes de créatures  
 Qui, naissant et vivant de lui,  
 Y puisent être et nourritures  
 Dans les siècles<sup>1</sup> comme aujourd'hui :  
 120 Tout cela n'est qu'un gland fragile<sup>2</sup>  
 Qui tombe sur le roc stérile  
 Du bec de l'aigle ou du vautour;  
 Ce n'est qu'une aride poussière  
 Que le vent sème en sa carrière  
 125 Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis : « Seigneur, c'est toi seul; c'est ta force,  
 Ta sagesse et ta volonté,  
 Ta vie et ta fécondité,  
 Ta prévoyance et ta bonté!  
 130 Le ver trouve ton nom gravé sous son<sup>3</sup> écorce,  
 Et mon œil dans sa masse et son éternité<sup>4</sup>! »

(*Harmonie neuvième.*)

## ÉTERNITÉ DE LA NATURE, BRIÈVETÉ DE L'HOMME

### CANTIQUE

« C'est un chant ou plutôt un cri de pieux enthousiasme échappé de mon âme à Florence, en 1828. C'est une des poésies de ma jeunesse qui me rappellent le plus à moi-même le modèle idéal du lyrisme, dont j'aurais voulu approcher. » (*Commentaire*, 1849.)

Roulez<sup>5</sup> dans vos sentiers de flamme,  
 Astres, rois de l'immensité!  
 Insultez, écrasez mon âme<sup>6</sup>  
 Par votre presque éternité!  
 5 Et vous, comètes vagabondes,  
 Du divin océan des mondes<sup>7</sup>

1. *Dans les siècles* : éternellement; 2. *Un gland fragile* : reprise de la pensée du début; 3. *Son* se rapporte à *chêne* (qui n'a pas été rappelé depuis le v. 97). Exemple de liberté fréquente chez Lamartine; 4. *Et son éternité*. À rapprocher de *la Chute d'un ange* (1<sup>re</sup> Vision) : chœur des Cèdres du Liban; 5. *Roulez*. C'est le terme même qui convient pour évoquer la gravitation des astres; 6. *Ecrasez mon âme*. Le rapprochement avec Pascal est évident, ici, et dans bien des vers de ce beau cantique spiritualiste; 7. *Océan des mondes* : comparaison fréquente chez Lamartine (cf. *l'Infini dans les cieux*).



10 Débordement prodigieux,  
Sortez des limites tracées,  
Et révélez d'autres pensées<sup>1</sup>  
De Celui qui pensa les cieux!

Triomphe, immortelle nature<sup>2</sup>,  
A qui la main pleine de jours  
Prête des forces sans mesure<sup>3</sup>,  
Des temps qui renaissent toujours!  
15 La mort retrempe ta puissance :  
Donne, ravis, rends l'existence  
A tout ce qui la puise en toi!  
Insecte<sup>4</sup> éclos de ton sourire,  
Je nais, je regarde et j'expire :  
20 Marche, et ne pense plus à moi!

Viell Océan, dans tes rivages  
Flotte comme un ciel<sup>5</sup> écumant,  
Plus orageux que les nuages,  
Plus lumineux qu'un firmament!  
25 Pendant que les empires naissent,  
Grandissent, tombent, disparaissent  
Avec leurs générations,  
Dresse tes bouillonnantes crêtes,  
Bats ta rive, et dis aux tempêtes :  
30 « Où sont les nids des nations ? »

Toi qui n'es pas lasse d'éclore  
Depuis la naissance des jours,  
Lève-toi, rayonnante aurore<sup>6</sup>,  
Couche-toi, lève-toi toujours!  
35 Réfléchissez ses feux sublimes<sup>7</sup>,  
Neiges éclatantes des cimes,

1. *D'autres pensées* : des pensées nouvelles, qui n'appartiennent pas au plan primitif du Créateur; 2. *Immortelle nature*. Cf. adieux d'Harold mourant :

Triomphe, disait-il, immortelle nature,  
Tandis que devant toi ta frêle créature,  
Élevant ses regards de ta beauté ravis,  
Va passer et mourir; triomphe! tu survis!

3. *Sans mesure* : non mesurées; 4. *Insecte*. Image fréquente chez Lamartine (cf. *l'Infini dans les cieux*). Ces vers sont à rapprocher de la *Maison du Berger* d'A. de Vigny, et aussi de Leconte de Lisle : « Nature, immensité si tranquille et si belle... » : même indifférence méprisante de l'immortelle nature; 5. *Flotte comme un ciel*. Lamartine réunit ici en une seule deux images qui lui sont particulièrement chères : la mer et le ciel. (A noter que la comparaison du v. 6 est retournée); 6. *Rayonnante aurore*. Cf. *Hymne du matin*; 7. *Sublimes* : sens propre.

Où le jour descend comme un roi!  
 Brillez, brillez pour me confondre,  
 Vous qu'un rayon du jour peut fondre<sup>1</sup>,  
 40 Vous subsisterez plus que moi!

Et toi qui t'abaisse et t'élève<sup>2</sup>  
 Comme la poudre<sup>3</sup> des chemins,  
 Comme les vagues sur la grève,  
 Race innombrable des humains,  
 45 Survis au temps qui me consume,  
 Engloutis-moi dans ton écume :  
 Je sens moi-même mon néant.  
 Dans ton sein qu'est-ce qu'une vie?  
 Ce qu'est une goutte de pluie  
 50 Dans les bassins de l'Océan.

Vous mourez pour renaître encore,  
 Vous fourmillez dans vos sillons;  
 Un souffle du soir à l'aurore  
 Renouvelle vos tourbillons;  
 55 Une existence évanouie<sup>4</sup>  
 Ne fait pas baisser d'une vie  
 Le flot de l'être toujours plein.  
 Il ne vous manque, quand j'expire,  
 Pas plus qu'à l'homme qui respire  
 60 Ne manque un souffle de son sein.

Vous allez balayer ma cendre :  
 L'homme ou l'insecte en renaîtra.  
 Mon nom, brûlant de se répandre,  
 Dans le nom commun<sup>5</sup> se perdra.  
 65 Il fut! voilà tout. Bientôt même  
 L'oubli couvre<sup>6</sup> ce mot suprême<sup>7</sup>,  
 Un siècle ou deux l'auront vaincu;  
 Mais vous ne pouvez, ô Nature,  
 Effacer une créature.  
 70 Je meurs; qu'importe? j'ai vécu!

1. *Fondre* rime faiblement avec *confondre* (rime fréquente du simple et du composé; ainsi au début de cette poésie : *jours* et *toujours*); 2. *Qui t'abaisse et t'élève* : pour : *abaisse* et *élève*s (Lamartine use assez souvent de cette licence proscrite par les classiques : ceux-ci retranchaient l's à la première personne du singulier (je croi), mais pas à la seconde); 3. *La poudre* : la poussière; 4. *Une existence évanouie* : l'évanouissement d'une existence (tournure latine); 5. *Le nom commun* : c'est-à-dire le nom commun, ou collectif, d'homme; 6. *Couvre* : recouvrira; 7. *Ce mot suprême* : il fut.

Dieu m'a vu! le regard de vie<sup>1</sup>  
 S'est abaissé sur mon néant;  
 Votre existence rajeunie<sup>2</sup>  
 A des siècles; j'eus mon instant!  
 75 Mais, dans la minute qui passe,  
 L'infini de temps et d'espace<sup>3</sup>  
 Dans mon regard s'est répété<sup>4</sup>,  
 Et j'ai vu dans ce point de l'être<sup>5</sup>  
 La même image m'apparaître  
 80 Que vous dans votre immensité!

Distances incommensurables,  
 Abîmes des monts et des cieux,  
 Vos mystères inépuisables  
 Se sont révélés à mes yeux :  
 85 J'ai roulé dans mes vœux sublimes  
 Plus de vagues que tes abîmes  
 N'en roulent, ô mer en courroux!  
 Et vous, soleils aux yeux de flamme,  
 Le regard brûlant de mon âme  
 90 S'est élevé plus haut que vous!

De l'Etre universel, unique,  
 La splendeur dans mon ombre a lui,  
 Et j'ai bourdonné mon cantique  
 De joie et d'amour devant lui;  
 95 Et sa rayonnante<sup>6</sup> pensée  
 Dans la mienne s'est retracée<sup>7</sup>,  
 Et sa parole m'a connu<sup>8</sup>;  
 Et j'ai monté devant sa face<sup>9</sup>,  
 Et la Nature m'a dit : « Passe;  
 100 Ton sort est sublime, il t'a vu<sup>10</sup>! »

Vivez donc vos jours sans mesure<sup>11</sup>,  
 Terre et ciel, céleste flambeau,

1. *Le regard de vie* : le regard qui donne la vie; 2. *Rajeunie* : sans cesse rajeunie (cf. le Lac, v. 50 : « Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir »); 3. *L'infini de temps et d'espace*. A rapprocher des *Pensées* de Pascal, et aussi de *l'Infini dans les cieux*; 4. *Répété* : réfléchi; 5. *De l'être* : de l'être universel; 6. *Rayonnante* : au sens propre; 7. *S'est retracée* : s'est réfléchi; 8. *Sa parole m'a connu*, expression biblique : « Il m'a appelé par mon nom, comme il appela Moïse sur l'Horeb » (Exode, III, 4); 9. *J'ai monté devant sa face* : Comme Moïse sur l'Horeb et sur le Sinaï; 10. *Il t'a vu*. Cf. V. Hugo (*Ode à M. de Lamartine*, 1825) :

On dirait que Dieu même, inspirant ton audace,  
 Parfois dans le désert t'apparaît face à face,  
 Et qu'il te parle avec la voix!

11. *Sans mesure*. Cf. v. 13;

105

f. ending of  
"l'infini dans  
les 110 cieux"

Montagnes, mers! et toi, Nature,  
Souris<sup>1</sup> longtemps sur mon tombeau!  
Effacé<sup>2</sup> du livre de vie,  
Que le néant même m'oublie!  
J'admire et ne suis point jaloux.  
Ma pensée a vécu d'avance<sup>3</sup>,  
Et meurt avec une espérance  
Plus impérissable<sup>4</sup> que vous!

(Harmonie vingtième.)

## LIVRE TROISIÈME

## MILLY OU LA TERRE NATALE

Lamartine écrit cette Harmonie dans la première quinzaine du mois de janvier 1827. Il l'envoya, le 1<sup>er</sup> février, à son beau-frère, M. de Montherot. Il retoucha par la suite ce poème, qui offre, sous sa forme définitive, de nombreuses différences avec le texte primitif, publié depuis par M<sup>me</sup> Renée du Brimont : *l'Album de Saint-Point ou Lamartine fantaisiste* (p. 35 et suiv.).

Good  
opening  
line

Pourquoi le prononcer, ce nom de la patrie<sup>5</sup>?  
Dans son brillant exil<sup>6</sup> mon cœur en a frémi;  
Il résonne de loin dans mon âme attendrie,  
Comme les pas connus ou la voix d'un ami<sup>7</sup>.

5 Montagnes<sup>8</sup> que voilait le brouillard de l'automne,  
Vallons que tapissait le givre du matin,  
Saules dont l'émondeur effeuillait la couronne,  
Vieilles tours que le soir dorait dans le lointain<sup>9</sup>,

1. *Souris*. Cf. *Pèlerinage d'Harold* (v. 1489); 2. *Effacé*, se rapporte à *me* (complément dire. de *oublie* au vers suivant). Construction très libre; 3. *D'avance*: avant la mort; 4. *Plus impérissable*, adjectif pris dans un sens actif (comme souvent chez les Latins): qui me rend plus impérissable. Autres exemples chez Lamartine: *l'Infini dans les cieux* (v. 45), *Ischia* (v. 41); 5. *Patrie*, au sens étymologique de *patria*: terre des ancêtres; 6. *Brillant exil*: alliance de mots (Lamartine est alors secrétaire d'ambassade à Florence (1826-1828)); 7. *Où la voix d'un ami*. Cf. Francis Jammes (cité par M. des Granges): «... Et les pas — D'un ami sont plus doux que de douces paroles»; 8. *Montagnes*. Ici commence l'évocation de quelques aspects du paysage natal. Remarquer pourtant la précision de certains termes, et en particulier des verbes (*voilait*, *tapissait*, *dorait*, etc.); 9. *Dorait dans le lointain*. Ici, une strophe supprimée:

Sommets où le soleil brillait avant l'aurore,  
Prés, où l'ombre du ciel glissait avant la nuit,  
Airs champêtres qu'au loin roulait l'écho sonore,  
Ruisseau dont le moulin multiplait le bruit;

Murs noircis par les ans, coteaux, sentier rapide,  
 10 Fontaine où les pasteurs<sup>1</sup> accroupis tour à tour  
 Attendaient goutte à goutte une eau rare et limpide,  
 Et, leur urne à la main, s'entretenaient du jour<sup>2</sup>;

Chaumière où du foyer étincelait la flamme,  
 Toits que le pèlerin<sup>3</sup> aimait à voir fumer<sup>4</sup>,  
 15 Objets inanimés<sup>5</sup> avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer<sup>6</sup>?

J'ai vu des cieux d'azur<sup>7</sup>, où la nuit est sans voiles,  
 Dorés jusqu'au matin sous les pieds<sup>8</sup> des étoiles,  
 Arrondir sur mon front dans leur arc infini  
 20 Leur dôme de cristal qu'aucun vent n'a terni;  
 J'ai vu des monts voilés de citrons et d'olives<sup>9</sup>  
 Réfléchir dans les flots leurs ombres fugitives<sup>10</sup>,  
 Et dans leurs frais vallons, au souffle du zéphyr,  
 Bercer sur l'épi mûr le cep prêt à mûrir<sup>11</sup>;  
 25 Sur des bords<sup>12</sup> où les mers ont à peine un murmure,  
 J'ai vu des flots brillants l'onduleuse ceinture  
 Presser et relâcher dans l'azur de ses plis  
 De leurs<sup>13</sup> caps dentelés les contours assouplis<sup>14</sup>,  
 S'étendre dans le golfe en nappes de lumière,  
 30 Blanchir l'écueil fumant de gerbes de poussière,  
 Porter dans le lointain d'un occident vermeil  
 Des îles qui semblaient le lit d'or du soleil<sup>15</sup>,  
 Ou, s'ouvrant<sup>16</sup> devant moi sans rideau, sans limite,  
 Me montrer l'infini que le mystère habite;

This  
 description  
 is brilliant

1. *Pasteurs* : mot noble, du vocabulaire pseudo-classique (comme plus loin : *urne*). Lamar-  
 tine aime beaucoup ce mot « pasteur » : « Je suis né parmi les pasteurs »; 2. *Du jour* : des événe-  
 ments du jour. Cf. *Jocelyn* (III<sup>e</sup> Epoque) : « Je lui conte mon jour, il me conte le sien »;  
 3. *Pèlerin* : voyageur (sens de *peregrinus*). Cf. La Fontaine (*Philémon et Baucis*) : « Tous deux  
 en pèlerins vont visiter les lieux »; 4. *A voir fumer*. A rapprocher du sonnet connu de Du Bellay,  
 et aussi de *Souvenirs d'enfance*; 5. *Inanimés* : dépourvus de vie (*anima*), mais non pas d'âme  
 (*animus*); 6. *Force d'aimer*, on dirait plus régulièrement aujourd'hui : force à aimer; 7. *Des*  
*cieux d'azur* : ceux de l'Italie. Après le prélude commence ici la première partie (la splendeur  
 des paysages italiens opposée à la pauvreté du paysage natal). D'après M. Baldensperger, il y  
 aurait peut-être ici une réminiscence de la « Chanson de Mignon » (dans le *Wilhelm Meister*  
 de Goethe). Bien que cette description de l'Italie soit faite d'après des souvenirs précis, Lamar-  
 tine n'en donnera que des aspects très généraux. 8. *Les pieds des étoiles* : expression fréquente  
 (cf. les pas de la nuit); 9. *De citrons et d'olives* : pour de citronniers et d'oliviers : il s'agit des  
 monts de la Ligurie qui bordent la mer entre Gênes et Spezia (cf. *Paysage dans le golfe de*  
*Gênes*); 10. *Fugitives* : qui se déplacent suivant l'heure du jour ou l'état du ciel; 11. *Le cep prêt*  
*à mûrir* : car la vigne grimpe aux arbres; 12. *Sur des bords*. Il s'agit de la baie de Naples (cf.  
*Ischia*); 13. *Leurs* se rapporte à mers; 14. *Assouplis* : souples; 15. *Le lit d'or du soleil*. Beau  
 vers d'allure parnassienne inspirée par la vue des îles qui sont au large et à l'ouest de la baie  
 de Naples (Ischia, Capri, etc.); 16. *S'ouvrant* se rapporte grammaticalement à *ceinture*, mais  
 logiquement à *flots*.

35 J'ai vu ces fiers sommets<sup>1</sup>, pyramides des airs,  
 Où l'été repliait<sup>2</sup> le manteau des hivers,  
 Jusqu'au sein des vallons descendant par étages,  
 Entrecouper leurs flancs de hameaux et d'ombrages,  
 De pics et de rochers ici se hérissier,  
 40 En pentes de gazon plus loin fuir et glisser,  
 Lancer en arcs fumants<sup>3</sup>, avec un bruit de foudre,  
 Leurs torrents en écume et leurs fleuves en poudre<sup>4</sup>,  
 Sur leurs flancs éclairés, obscurcis tour à tour,  
 Former des vagues d'ombre et des îles de jour,  
 45 Creuser de frais vallons que la pensée adore<sup>5</sup>,  
 Remonter, redescendre, et remonter encore,  
 Puis des derniers degrés<sup>6</sup> de leurs vastes remparts,  
 A travers les sapins et les chênes épars,  
 Dans le miroir des lacs<sup>7</sup> qui dorment sous leur ombre  
 50 Jeter leurs reflets verts ou leur image sombre,  
 Et sur le tiède azur de ces limpides eaux  
 Faire onduler leur neige et flotter leurs coteaux<sup>8</sup>!  
 J'ai visité ces bords<sup>9</sup> et ce divin asile<sup>10</sup>  
 Qu'a choisis pour dormir l'ombre du doux Virgile, c. f. 12  
 55 Ces champs que la Sibylle à ses yeux déroula,  
 Et Cume<sup>11</sup>, et l'Élysée<sup>12</sup> : et mon cœur n'est pas là!...

Mais il est sur la terre une montagne aride<sup>13</sup>  
 Qui ne porte en ses flancs ni bois ni flot limpide,  
 Dont par l'effort des ans l'humble sommet miné,  
 60 Et sous son propre poids jour par jour incliné<sup>14</sup>,  
 Dépouillé de son sol fuyant<sup>15</sup> dans les ravines,  
 Garde à peine un buis sec qui montre ses racines,  
 Et se couvre partout de rocs prêts à crouler  
 Que sous son pied léger le chevreau fait rouler.

1. *Sommets* : les Alpes. *Pyramides*, cf. le Chêne (v. 89); 2. *Repliait*. Lamartine emploie volontiers cette image (comme aussi *déplier*); 3. *Arcs fumants* : cascades; 4. *Poudre* : poussière; 5. *Que la pensée adore* : chers aux penseurs. Cf. *Premières Méditations* : « le Vallon »; 6. *Des derniers degrés* : des plus bas; 7. *Des lacs* : ceux de l'Italie du Nord; 8. Ici seize vers supprimés à la demande de M. de Montherot; 9. *Ces bords* : Naples et la Campanie; 10. *Ce divin asile* : la grotte du Pausilippe, près de Naples; 11. *Cume* ou *Cumes*, où habitait, dans un antre où elle rendait des oracles, la Sibylle, prophétesse inspirée par Apollon; 12. *L'Élysée* : les champs Élysées (allusion à l'*Énéide* : au livre VI, Virgile fait entrer Énée aux champs Élysées par le lac Avernus, près de Cumes); 13. *Une montagne aride*. Ici commence la deuxième partie : description du pays pauvre qui est cher à son cœur. Cf. *Confidences* (IV, IV) : « Des montagnes nues et sans culture étendent en pentes rapides et rocailleuses des pelouses grises, où l'on distingue comme des points blancs de rares troupeaux. Toutes ces montagnes sont couronnées de quelques masses de rochers qui sortent de terre, et dont les dents usées par le temps et les vents présentent à l'œil les formes et les déchirures de vieux châteaux démantelés ». Cf. également *Cours familier de littérature* : Premier Entretien; 14. *Incliné* : s'inclinant; 15. *Fuyant* : qui s'écroule.



65 Ces débris par leur chute ont formé d'âge en âge  
 Un coteau qui décroît et, d'étage en étage,  
 Porte, à l'abri des murs dont ils<sup>1</sup> sont étayés,  
 Quelques avares champs de nos sueurs payés,  
 Quelques ceps dont les bras, cherchant en vain l'érable<sup>2</sup>,  
 70 Serpennent sur la terre ou rampent sur le sable,  
 Quelques buissons de ronce, où l'enfant des hameaux  
 Cueille un fruit oublié qu'il dispute aux oiseaux,  
 Où la maigre<sup>3</sup> brebis des chaumières voisines  
 Broute en laissant sa laine en tribut aux épines :  
 75 Lieux que ni le doux bruit des eaux pendant l'été,  
 Ni le frémissement du feuillage agité,  
 Ni l'hymne aérien du rossignol qui veille<sup>4</sup>,  
 Ne rappellent au cœur, n'enchantent pour l'oreille,  
 Mais que, sous les rayons d'un ciel toujours d'airain<sup>5</sup>,  
 80 La cigale<sup>6</sup> assourdit de son cri souterrain.  
 Il est dans ces déserts un toit rustique et sombre  
 Que la montagne seule abrite de son ombre,  
 Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,  
 Portent leur âge écrit sous la mousse des ans<sup>7</sup>.  
 85 Sur le seuil désuni de trois marches de pierre  
 Le hasard a planté les racines d'un lierre  
 Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés<sup>8</sup>,  
 Cache l'affront du temps sous ses bras élancés,

1. *Ils* : les champs; 2. *Cherchant en vain l'érable*, parce qu'en Toscane on faisait monter la vigne le long des arbres. Virgile disait déjà : marier la vigne à l'ormeau; 3. *Maigre*, le poète multiplie ces mots qui insistent sur la pauvreté de la terre natale (*aride, humble, miné, incliné, avariés*, etc.); 4. *Qui veille* : aux heures de sommeil; 5. *D'airain* : d'une couleur métallique, c'est-à-dire ici : « sans pluie ». Cf. *Athalie* (v. 613):

Les cieux par lui fermés et devenus d'airain  
 Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée.

6. *La cigale* (ou plutôt le grillon); 7. *Sous la mousse des ans*. Cf. les *Confidences* (IV, 4) : « Bâtie dans le creux d'un large pli du vallon, dominée de toutes parts par le clocher, par les bâtiments rustiques ou par des arbres, adossée à une assez haute montagne, ce n'est qu'en gravissant cette montagne et en se retournant qu'on voit en bas cette maison basse, mais massive, qui surgit, comme une grosse borne de pierre noirâtre, à l'extrémité d'un étroit jardin... Les murs n'en sont point crépis; la pluie et la mousse ont donné aux pierres la teinte sombre et séculaire des vieux cloîtres d'abbaye »; 8. *Ses nœuds entrelacés*. Le perron de la maison de Milly compte en réalité cinq marches, et non trois. — Au moment où Lamartine décrivait ce lierre (dont il a déjà parlé au v. 302 des *Préludes*), il n'existait pas encore. « Quand j'écrivis cette Harmonie, j'étais en Italie. Je l'envoyai à ma mère; elle vit que j'avais parlé d'un lierre qui tapissait, au nord, le mur humide et froid de la maison. C'était une erreur, le lierre n'existait pas; il n'y avait que de la mousse, des vignes vierges, des pariétaires. Ma mère, qui était la sincérité jusqu'au scrupule, souffrit de ce petit mensonge poétique. Elle ne voulut pas que son fils eût menti, même pour donner une couleur de plus à un tableau imaginaire; elle planta de ses propres mains un lierre à l'endroit où il manquait. Sans doute que Dieu bénit ce petit plant et que les pluies d'hiver l'arrosèrent, car en peu d'années il habilla complètement le mur » (*Commentaire*, 1849).

Et, recourbant en arc sa volute<sup>1</sup> rustique,  
 90 Fait le seul ornement du champêtre portique<sup>2</sup>. Poétique  
Dich.  
 Un jardin qui descend au revers d'un coteau  
 Y présente au couchant son sable altéré d'eau;  
 La pierre sans ciment, que l'hiver a noircie,  
 En borne tristement l'enceinte rétrécie<sup>3</sup>;  
 95 La terre, que la bêche ouvre à chaque saison,  
 Y montre à nu son sein sans ombre et sans gazon;  
 Ni tapis émaillés<sup>4</sup>, ni cintres<sup>5</sup> de verdure,  
 Ni ruisseau sous des bois, ni fraîcheur, ni murmure;  
 Seulement sept tilleuls par le soc oubliés,  
 100 Protégeant un peu d'herbe étendue à leurs pieds,  
 Y versent dans l'automne une ombre tiède<sup>6</sup> et rare,  
 D'autant plus douce au front sous un ciel plus avare<sup>7</sup>;  
 Arbres dont le sommeil<sup>8</sup> et des songes si beaux  
 Dans mon heureuse enfance habitaient les rameaux!  
 105 Dans le champêtre enclos qui soupire après l'onde,  
 Un puits dans le rocher<sup>9</sup> cache son eau profonde<sup>10</sup>,  
 Où<sup>11</sup> le vieillard qui puise, après de longs efforts,  
 Dépose en gémissant son urne sur les bords;  
 Une aire<sup>12</sup> où le fléau sur l'argile étendue<sup>13</sup>  
 110 Bat à coups cadencés la gerbe répandue,  
 Où la blanche colombe et l'humble passereau  
 Se disputent l'épi qu'oublia le râteau;  
 Et sur la terre épars des instruments rustiques,  
 Des jougs rompus, des chars dormant<sup>14</sup> sous les por-  
 [tiques] [tiques]  
 115 Des essieux dont l'ornière a brisé les rayons,  
Et des socs émoussés qu'ont usés les sillons. Poétique  
Dich.

Rien n'y console l'œil de sa prison<sup>16</sup> stérile,  
 Ni les dômes dorés d'une superbe ville,  
 Ni le chemin poudreux, ni le fleuve lointain,

1. *Volute* : terme d'architecture (ornements qui s'enroulent). Ici : sinuosités; 2. *Champêtre portique*. Cf. *Mémoires inédits* (I, vii) : « La porte tenait de la physionomie d'un donjon... »; 3. *Rétrécie* : étroite; 4. *Tapis émaillés* : pelouses; 5. *Cintres* : arcs, voûtes de verdure; 6. *Tiède* : parce que l'ombre est insuffisamment épaisse; 7. *Sous un ciel plus avare* : que le ciel est plus avare; 8. *Dont le sommeil*..., c'est-à-dire à l'ombre desquels je dormais et rêvais; 9. *Un puits dans le rocher*. Lamartine embellit. Il s'agit d'un « petit réservoir creusé par mon père dans le rocher pour recueillir les ondées de pluie » (*Confidences*, IV, v); 10. *Profonde* : profondément; 11. *Où porte sur puise et non sur dépose*; 12. *Une aire* : sujet sans verbe. Tout ce qui suit n'est qu'une énumération; 13. *Argile étendue* : terre battue; 14. *Dormant*. Cf. *La Fontaine* : *le Loup devenu berger* : « Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette »; 15. *Les portiques* : les hangars (toujours la recherche du mot noble); 16. *Prison* : horizon borné.

c.f. 1.56

not  
woman

Introduction + justification of the individual

120 Ni les toits blanchissants<sup>1</sup> aux clartés du matin :  
 Seulement, répandus de distance en distance,  
 De sauvages abris<sup>2</sup> qu'habite l'indigence,  
 Le long d'étroits sentiers en désordre semés,  
 Montrent leur toit de chaume et leurs murs enfumés,  
 125 Où<sup>3</sup> le vieillard, assis au seuil de sa demeure,  
 Dans son berceau de jonc endort l'enfant qui pleure;  
 Enfin un sol sans ombre et des cieux sans couleur,  
 Et des vallons sans onde! — Et c'est là qu'est mon cœur!  
 Ce sont là les séjours, les sites, les rivages<sup>4</sup>,  
 130 Dont mon âme attendrie évoque les images,  
 Et dont pendant les nuits mes songes les plus beaux  
 Pour enchanter mes yeux composent leurs tableaux!

Là<sup>5</sup> chaque heure du jour, chaque aspect des montagnes,  
 Chaque son qui le soir s'élève des campagnes,  
 135 Chaque mois qui revient, comme un pas des saisons<sup>6</sup>,  
 Reverdir ou faner les bois ou les gazons,  
 La lune qui décroît ou s'arrondit dans l'ombre,  
 L'étoile qui gravit<sup>7</sup> sur la colline sombre,  
 Les troupeaux des hauts lieux<sup>8</sup> chassés par les frimas,  
 140 Des coteaux aux vallons descendant pas à pas,  
 Le vent, l'épine<sup>9</sup> en fleur, l'herbe verte ou flétrie,  
 Le soc dans le sillon, l'onde dans la prairie,  
 Tout m'y parle une langue aux intimes accents<sup>10</sup>,  
 Dont les mots, entendus dans l'âme et dans les sens,  
 145 Sont des bruits, des parfums, des foudres, des orages,  
 Des rochers, des torrents, et ces douces images,  
 Et ces vieux souvenirs dormant au fond de nous,  
 Qu'un site nous conserve<sup>11</sup> et qu'il nous rend plus doux.  
 Là mon cœur en tout lieu se retrouve lui-même;  
 150 Tout s'y souvient de moi, tout m'y connaît, tout m'aime.  
 Mon œil trouve un ami dans tout cet horizon,  
 Chaque arbre a son histoire et chaque pierre un nom.

1. Ni les toits blanchissants... A rapprocher de Racine (*Athalie*, I, 1) : « Mais du temple déjà l'aube blanchit le faite »; 2. De sauvages abris : périphrase et vers tout entier à la Delille; 3. Où : abris où; 4. Les séjours, les sites, les rivages. Le poète fait allusion — en sens inverse — aux trois tableaux évoqués au début du poème; 5. Ici commence une nouvelle partie : l'énumération des souvenirs qui se rattachent, pour Lamartine, à chaque coin du pays natal; 6. Pas des saisons. Cf. le v. 18; 7. Gravit, employé intransitivement. Cf. *Préludes* (v. 322); 8. Des hauts lieux : des sommets (expression biblique). Var. : des hauteurs; 9. L'épine : l'aubépine; 10. Une langue aux intimes accents : idée toute lamartinienne : chaque paysage parle une langue faite des images, des sons et des parfums; 11. Qu'un site nous conserve : que nous retrouvons en face d'un paysage (cf. la fin du *Lac*).

Qu'importe que ce nom, comme Thèbe<sup>1</sup> ou Palmyre<sup>2</sup>,  
 Ne nous rappelle pas les fastes d'un empire,  
 155 Le sang humain versé pour le choix des tyrans<sup>3</sup>,  
 Ou ces fléaux de Dieu<sup>4</sup> que l'homme appelle grands!  
 Ce site où la pensée a rattaché sa trame,  
 Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme  
 Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin  
 160 Où naquit, où tomba quelque empire incertain :  
Rien n'est vil ! rien n'est grand ! l'âme en est la mesure  
Un cœur palpite au nom de quelque humble mesure,  
 Et sous les monuments des héros et des dieux  
 Le pasteur passe et siffle<sup>6</sup> en détournant les yeux.

*Poëte Diction*

165 Voilà le banc rustique où s'asseyait mon père,  
 La salle où résonnait sa voix mâle et sévère,  
 Quand les pasteurs<sup>7</sup>, assis sur leurs socs renversés,  
 Lui comptaient les sillons par chaque heure tracés,  
 Ou qu'encor palpitant des scènes de sa gloire<sup>8</sup>,  
 170 De l'échafaud des rois il nous disait l'histoire,  
 Et, plein du grand combat qu'il avait combattu,  
 En racontant sa vie<sup>9</sup> enseignait la vertu.

Voilà la place vide où ma mère, à toute heure,  
 Au plus léger soupir sortait de sa demeure,  
 175 Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,  
 Vêtissait l'indigence<sup>10</sup> ou nourrissait la faim;  
 Voilà les toits de chaume où sa main attentive  
 Versait sur la blessure ou le miel ou l'olive<sup>11</sup>,  
 Ouvrait près du chevet des vieillards expirants  
 180 Ce livre où l'espérance est permise aux mourants,

1. *Thèbe* (pour Thèbes) : ville de la Haute-Égypte, capitale de l'empire égyptien (XI<sup>e</sup> à XX<sup>e</sup> dynastie). On l'appelait la Ville aux cent portes; 2. *Palmyre* : ancienne ville de Syrie Tadmor de la Bible, ancienne capitale de la reine Zénobie. Il en reste des ruines imposantes. Cf. le livre de Volney; 3. *Pour le choix des tyrans*. Cf. l'hémistiche de Corneille :

Romains contre Romains, parents contre parents,  
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

(*Cinna*, I, III.)

4. *Ces fléaux de Dieu*. Cf. *Nouvelles méditations* : la fin de « Bonaparte »; A rapprocher également de la *Marseillaise de la Paix*; 5. *L'âme en est la mesure*. Cf. le mot d'Héraclite : « L'homme est la mesure de toutes choses »; 6. *Passe et siffle*. Lamartine songe sans doute à telle des visions romaines (comme lorsqu'il a vu un lézard se promener sur les ruines du Colisée); 7. *Les pasteurs* : ici les laboureurs; 8. *De sa gloire* : allusion à son époque héroïque. Le père de Lamartine avait été blessé aux Tuileries, le 10 août 1792, et avait failli être passé par les armes; 9. *En racontant sa vie...* : vers cornélien (don Diègue dans *le Cid*); 10. *Vêtissait l'indigence* : vêtail l'indigence. Sur la charité de M<sup>me</sup> de Lamartine, voir *Confidences* (V, II), le *Manuscrit* (M<sup>me</sup> de Lamartine, la *Bénédiction de Dieu*; 11. *L'olive* : l'huile... « Nous l'aidions dans ses visites quotidiennes. L'un de nous portait la charpie et l'huile aromatique pour les blessés » (*Confidences*, V, II).

Recueillait leurs soupirs sur leur bouche oppressée,  
 Faisait tourner vers Dieu leur dernière pensée,  
 Et, tenant par la main les plus jeunes de nous,  
 A la veuve, à l'enfant, qui tombaient à genoux,  
 185 Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières :  
 « Je vous donne un peu d'or, rendez-leur<sup>1</sup> vos prières<sup>2</sup>. »  
 Voilà le seuil, à l'ombre, où son pied nous berçait,  
 La branche du figuier que sa main abaissait;  
 Voilà l'étroit sentier où, quand l'airain sonore<sup>3</sup>  
 Dans le temple lointain vibrat avec l'aurore,  
 Nous montions sur sa trace à<sup>4</sup> l'autel du Seigneur  
 Offrir deux purs encens, innocence et bonheur!  
 C'est ici que sa voix pieuse et solennelle  
 Nous expliquait un Dieu que nous sentions en elle,  
 195 Et, nous montrant<sup>5</sup> l'épi dans son germe enfermé,  
 La grappe distillant son breuvage embaumé,  
 La génisse<sup>6</sup> en lait pur changeant le suc des plantes,  
 Le rocher qui s'entr'ouvre aux sources ruisselantes,  
 La laine des brebis dérobée aux rameaux  
 200 Servant à tapisser les doux nids des oiseaux,  
 Et le soleil exact à ses douze demeures<sup>7</sup> P. D.  
 Partageant aux climats les saisons et les heures,  
 Et ces astres des nuits que Dieu seul peut compter,  
 Mondes où la pensée ose à peine monter,  
 205 Nous enseignait la foi<sup>8</sup> par la reconnaissance,  
 Et faisait admirer à notre simple<sup>9</sup> enfance  
 Comment l'astre et l'insecte<sup>10</sup> invisible à nos yeux  
 Avaient, ainsi que nous, leur père dans les cieux!  
 Ces bruyères, ces champs, ces vignes, ces prairies,  
 210 Ont tous leurs souvenirs et leurs ombres chéries.  
 Là, mes sœurs<sup>11</sup> folâtraient, et le vent dans leurs jeux  
 Les suivait en jouant avec leurs blonds cheveux;

Poëme Di

Anpetheris  
c. f. Hys

1. *Leur* : à ses propres enfants; 2. *Vos prières*. « Je l'ai vue souvent debout, assise ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent quand ils sont vieux et cassés, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières du dernier moment, et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu, au son de sa douce voix » (*Confidences*, V, 11); 3. *L'airain sonore* : la cloche; 4. *A* : vers; 5. *Nous montrant*. Tout ce passage est à rapprocher de Jocelyn instruisant les enfants de Valneige; 6. *La génisse* : encore ici un mot noble; 7. *Ses douze demeures* : les douze mois de l'année ou les douze signes du zodiaque (cf. l'énumération de ces constellations dans *l'Infini dans les cieux*); 8. *Nous enseignait la foi*. Cf. *Confidences* (V, 1) : « Toutes nos leçons de religion se bornaient pour elle à être religieuse devant nous et avec nous »; 9. *Simple* : naïve; 10. *L'astre et l'insecte* : antithèse fréquente chez Lamartine; 11. *Là, mes sœurs*. Lamartine avait cinq sœurs, toutes plus jeunes que lui : Cécile, Eugénie, Suzanne, Césarine et Sophie (voir *Nouvelles confidences*).



Là, guidant<sup>1</sup> les bergers aux sommets des collines,  
 J'allumais des bûchers de bois mort et d'épines,  
 215 Et mes yeux, suspendus aux flammes du foyer,  
 Passaient heure après heure à les voir ondoyer.  
 Là, contre la fureur de l'aquilon<sup>2</sup> rapide,  
 Le saule caverneux<sup>3</sup> nous prêtait son tronc vide,  
 Et j'écoutais siffler dans son feuillage mort  
 220 Des brises dont mon âme a retenu l'accord<sup>4</sup>.  
 Voilà le peuplier qui, penché sur l'abîme,  
 Dans la saison des nids nous berçait sur sa cime,  
 Le ruisseau dans les prés, dont les dormantes eaux  
 Submergeaient lentement nos barques de roseaux<sup>5</sup>,  
 225 Le chêne, le rocher, le moulin monotone,  
 Et le mur au soleil où, dans les jours d'automne,  
 Je venais, sur la pierre assis près des vieillards,  
 Suivre le jour qui meurt de mes derniers regards<sup>6</sup>.  
 Tout est encor debout; tout renaît<sup>7</sup> à sa place;  
 230 De nos pas sur le sable on suit encor la trace<sup>8</sup>;  
 Rien ne manque à ces lieux qu'un cœur pour en jouir :  
 Mais hélas! l'heure baisse et va s'évanouir<sup>9</sup>.

La vie a dispersé<sup>10</sup>, comme l'épi sur l'aire,  
 Loin du champ paternel les enfants et la mère<sup>11</sup>,  
 235 Et ce foyer chéri ressemble aux nids déserts  
 D'où l'hirondelle a fui pendant de longs hivers.  
 Déjà l'herbe qui croît sur les dalles antiques  
 Efface autour des murs les sentiers domestiques,  
 Et le lierre, flottant comme un manteau de deuil,  
 240 Couvre à demi la porte et rampe sur le seuil<sup>12</sup>;  
 Bientôt peut-être... Écarte, ô mon Dieu, ce présage<sup>13</sup>!  
 Bientôt un étranger, inconnu du village,  
 Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux

1. *Guidant* : pour guider; 2. *Aquilon* : encore un mot aimé par la poésie du XVIII<sup>e</sup> siècle;  
 3. *Le saule caverneux* : au tronc percé de trous. Cf. La Fontaine (*Fables*, XI, 9) : « Dans son tronc caverneux et miné par le temps »; 4. *L'accord* : le son et l'harmonie; 5. *Barques de roseaux* : il s'agit de jouets; 6. *De mes derniers regards* : jusqu'à ce qu'il disparût à mes regards; 7. *Tout renaît* : tous les souvenirs renaissent; 8. *La trace* des pas sur le sable est évidemment un symbole; 9. *Va s'évanouir* : le poète fait allusion au crépuscule de la vie; 10. *La vie a dispersé*. Ici commence la dernière partie du poème : crainte de voir passer en d'autres mains la maison des aïeux et souhait de venir y dormir près des siens; 11. *Les enfants et la mère*. À l'époque où Lamartine composa son poème (janvier 1827) deux de ses sœurs étaient mortes : M<sup>me</sup> de Vignet (février 1824), et M<sup>me</sup> de Montherot (août 1824). Sa dernière sœur se maria (mai 1827) avec M. de Ligonnières. Leur mère mourut en novembre 1829; 12. *Et rampe sur le seuil*. Les Lamartine avaient cessé, depuis 1825, d'habiter Milly. Même description d'une maison abandonnée dans *René*; 13. *Ce présage* devait se réaliser plus tard (Lamartine vendit Milly en 1861). Cf. *Mémoires politiques* (XXII, VIII).



Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux<sup>1</sup>,  
 245 Et d'où nos souvenirs des berceaux et des tombes  
 S'enfuiront à sa voix comme un nid<sup>2</sup> de colombes  
 Dont la hache a fauché l'arbre dans les forêts,  
 Et qui ne savent plus où se poser après!

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage!  
 250 Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage  
 Passe de mains en mains troqué contre un vil prix,  
 Comme le toit du vice<sup>3</sup> ou le champ des proscrits :  
 Qu'un avide étranger<sup>4</sup> vienne d'un pied superbe  
 Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe,  
 255 Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or  
 Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor<sup>5</sup>,  
 Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques  
 Où ma mère à nos voix enseignait tes cantiques!  
 Ah! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,  
 260 Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;  
 Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines,  
 Sur les parvis<sup>6</sup> brisés germent dans les ruines!  
 Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil,  
 Que Philomèle<sup>7</sup> y chante aux heures du sommeil,  
 265 Que l'humble passereau, les colombes fidèles,  
 Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes,  
 Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid  
 Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit!

Ah! si le nombre écrit sous l'œil<sup>8</sup> des destinées  
 Jusqu'aux cheveux blanchis<sup>9</sup> prolonge mes années,  
 Puissé-je, heureux vieillard, y voir baisser mes jours  
 Parmi ces monuments<sup>10</sup> de mes simples amours!  
 Et, quand ces toits bénis et ces tristes décombres  
 Ne seront plus pour moi peuplés que par des ombres,  
 275 Y retrouver au moins, dans les noms, dans les lieux,  
 Tant d'êtres adorés disparus de mes yeux!

1. Nos aïeux. La maison de Milly avait été construite en 1704-1705, par J.-B. de Lamartine, trisaïeul du poète; 2. Un nid : une nichée; 3. Le toit du vice : la maison de ceux que la débauche a ruinés; 4. Un avide étranger. Cf. Virgile (I<sup>re</sup> Églogue) : « Barbarus has segetes » Un barbare aura ces moissons!; 5. Avait seule un trésor : où il n'y avait de richesses que pour les pauvres; 6. Parvis : pavés, sens ordinaire du mot chez Lamartine. Cf. la Chute d'un ange (XV<sup>e</sup> vision) : « Sur les parvis souillés du palais des scandales »; 7. Philomèle : personnage mythologique changé en rossignol; 8. Sous l'œil : sous les yeux; 9. Jusqu'aux cheveux blanchis, latinisme : jusqu'à ce que mes cheveux soient devenus blancs; 10. Monuments, sens étymologique : souvenirs.

Et vous, qui survivrez à ma cendre glacée,  
 Si vous voulez charmer<sup>1</sup> ma dernière pensée,  
 Un jour, élevez-moi... Non, ne m'élevez rien<sup>2</sup>;  
 280 Mais, près des lieux où dort<sup>3</sup> l'humble espoir du chrétien,  
 Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie  
 Et ce dernier sillon où germe une autre vie! *appropriate image*  
 Étendez sur ma tête un lit d'herbes des champs  
 Que l'agneau du hameau broute encore au printemps,  
 285 Où l'oiseau dont mes sœurs ont peuplé ces asiles  
 Vienne aimer et chanter durant mes nuits tranquilles.  
 Là, pour marquer la place où vous m'allez coucher<sup>4</sup>,  
 Roulez de la montagne un fragment du rocher;  
 Que nul ciseau<sup>5</sup> surtout ne le taille et n'efface  
 290 La mousse des vieux jours qui brunit sa surface  
 Et, d'hiver en hiver incrustée à ses flancs,  
 Donne en lettre vivante une date à ses ans!  
 Point de siècle ou de nom sur cette agreste page!  
 Devant l'Éternité tout siècle est du même âge,  
 295 Et Celui dont la voix réveille<sup>6</sup> le trépas  
 Au défaut d'un<sup>7</sup> vain nom ne nous oubliera pas.  
 Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres  
 Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,  
 Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,  
 300 D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil.  
 Là ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,  
 Retrouvera la vie ayant mon esprit même,  
 Verdura dans les prés, fleurira dans les fleurs,  
 Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs;  
 305 Et, quand du jour sans soir la première étincelle  
 Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,  
 En ouvrant mes regards<sup>8</sup> je reverrai des lieux  
 Adorés de mon cœur et connus de mes yeux,  
 Les pierres du hameau<sup>9</sup>, le clocher, la montagne,  
 310 Le lit sec du torrent et l'aride campagne,

Resur-  
 rection  
 Day

1. Charmer, au sens fort du XVII<sup>e</sup> siècle; 2. Ne m'élevez rien. Se rappeler à ce sujet les vers de Ronsard (*De l'élection de son sépulcre*) et aussi les vers si connus de Musset:

Mes chers amis, quand je mourrai,  
 Plantez un saule au cimetière...

3. Lieux où dort : le cimetière; 4. Vous m'allez coucher, tournure classique : vous allez me coucher; 5. Que nul ciseau. Chateaubriand avait émis le même désir. Le nom d'Elvire ne sera pas non plus gravé sur sa tombe; 6. Réveille : réveillera (Lamartine emploie souvent cette espèce de présent indéfini, au lieu d'un autre temps); 7. Au défaut de : malgré l'absence de; 8. Mes regards : mes yeux. 9. Les pierres du hameau... : cette énumération rappelle la description précédente de Milly, et contribue à l'unité de la pièce.

Et, rassemblant de l'œil<sup>1</sup> tous les êtres chéris  
 Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,  
 Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,  
 Ne laissant plus de cendre<sup>2</sup> en dépôt à la terre,  
 315 Comme le passager qui des vagues descend  
 Jette encore au navire un œil reconnaissant,  
 Nos voix diront ensemble à ces lieux pleins de charmes  
L'adieu<sup>3</sup>, le seul adieu qui n'aura point de larmes!

(Harmonie deuxième.)

## HYMNE AU CHRIST<sup>4</sup>

Cette poésie a été composée à Saint-Point, au printemps de 1829.

Le 23 avril 1829, Lamartine écrit à de Virieu : « Je suis ennuyé, malade, ne sachant que dire, que projeter, que faire. Cependant je viens d'ébaucher une nouvelle et capitale Harmonie poétique intitulée : *Hymne au Christ*, dont je suis assez content. C'est le pendant ou contre-pendant de l'*Épître à Uranie*, de Voltaire, mais c'est vu d'un autre point de vue. C'est écrit avec foi et amour... Cela a 350 vers en tout, mais il y faut du beau ou rien. Elle est dédiée à Manzoni, l'auteur des *Promessi sposi* (les *Fiancés*)... » Revenu à Saint-Point, le poète corrige et allonge son manuscrit.

En 1849, Lamartine écrit dans son *Commentaire* : « J'ai adressé cette Harmonie à Manzoni dans une des phases religieuses de ma pensée. Je chantais la vérité, par ce besoin d'adoration qui est en nous. Je l'avais connu quelques mois auparavant à Florence, où il avait passé un hiver... C'est un génie souffrant, un accent de douleur incarné dans un homme sensible; c'est en même temps un génie pieux. Manzoni était, quoique libéral, de l'école chrétienne et catholique de Silvio Pellico. C'est ce qui me fit penser à mettre cette Harmonie sous son nom. »

Verbe incréé<sup>5</sup>, source féconde  
 De justice et de liberté,  
 Parole qui guéris le monde,  
 Rayon vivant de vérité,

1. De l'œil : du regard; 2. Ne laissant plus de cendre : ressuscitant tous (à remarquer l'anacoluthie avec : nos voix). Le vœu de Lamartine fut presque exaucé : il fut enterré dans le parc du château de Saint-Point, auprès de sa mère, de sa fille et de sa femme; 3 L'adieu, allusion au dogme catholique de la résurrection; 4. Lamartine était, à cette époque, très lié avec Lamennais, et l'on retrouve dans cette Harmonie beaucoup des idées de l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Lamartine avait d'abord été hostile aux thèses de Lamennais, comme il l'écrivait la veille encore au vicomte de Marcellus, alors ministre plénipotentiaire à Lucques, à propos du Conclave. Mais, entre le 25 février, date de cette lettre, et le début d'avril, Lamartine a lu la brochure de Lamennais parue le 21 février : *Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*, où le fougueux apologiste, protestant contre l'irrégion du siècle, montre l'action bienfaisante du christianisme dans le passé. Ce petit livre eut sur la pensée de Lamartine une influence profonde; 5. Verbe incréé. Cf. l'Evangile selon saint Jean : « In principio erat Verbum... » Dans cette apostrophe lyrique de quatorze vers, Lamartine annonce le thème essentiel de son poème : la raison humaine triomphera-t-elle de la parole du Christ qui contient en elle toute la vérité?

5 Est-il vrai<sup>1</sup> que ta voix d'âge en âge entendue,  
 Pareille au bruit lointain qui meurt dans l'étendue,  
 N'a plus pour nous guider que des sons impuissants ?  
 Et qu'une voix plus souveraine,  
 La voix de la parole humaine,  
 10 Étouffe à jamais tes accents ?

Mais la raison, c'est toi ! mais cette raison même,  
 Qu'était-elle avant l'heure où tu vins l'éclairer ?  
 Nuage, obscurité, doute, combat, système,  
 Flambeau que notre orgueil portait pour s'égarer !

\* \* \*

15 Le monde n'était<sup>2</sup> que ténèbres,  
 Les doctrines sans foi luttèrent comme des flots,  
 Et, trompé, détrompé de leurs clartés funèbres,  
 L'esprit humain flottait noyé dans ce chaos ;  
 L'espérance ou la peur, au gré de leurs caprices,  
 20 Ravageaient tour à tour et repeuplaient les cieux<sup>3</sup> ;  
 La fourbe s'engraissait du sang des sacrifices,  
 Mille dieux attestaient l'ignorance des dieux.  
 Fouillez les cendres de Palmyre<sup>4</sup>,  
 Fouillez les limons d'Osiris<sup>5</sup>,  
 25 Et ces panthéons<sup>6</sup> où respire  
 L'ombre fétide encor de tous ces dieux proscrits !  
 Tirez de la fange ou de l'herbe,  
 Tirez ces dieux moulés, fondus, taillés, pétris,  
 Ces monstres mutilés, ces symboles flétris,  
 30 Et dites ce qu'était cette raison superbe  
 Quand elle adorait ces débris !  
 Ne sachant plus nommer les exploits ou les crimes,  
 Les noms tombaient du sort, comme au hasard jetés ;

1. Est-il vrai... M. Levaillant rapproche justement cette interrogation du cri jeté par V. Hugo à la fin du *Prélude des Voix intérieures* (1837) :

Une chose, ô Jésus, en secret m'épouvante,  
 C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant...

2. Le monde n'était... Dans cette première partie (jusqu'au v. 97), le poète va opposer l'état du monde antique avant le Christ et celui du monde moderne après sa venue ; 3. ... Et repeuplaient les cieux. On a rapproché ces vers de ceux de Musset (*Rolla*), qui avait certainement dit l'*Hymne au Christ* :

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;  
 Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux...

4. Palmyre, déjà citée dans Milly : ancienne ville de Syrie, située entre Damas et l'Euphrate, sur laquelle régna la fameuse Zénobie ; 5. Osiris : dieu égyptien, époux d'Isis et père d'Horus ; Osiris était le soleil personnifié et aussi le dieu des morts ; 6. Panthéons : dans le sens général de temples.

La gloire suffisait aux âmes magnanimes<sup>1</sup>,  
 35 Et les vertus les plus sublimes  
 N'étaient que des vices dorés!

Tu parais! ton verbe vole,  
 Comme autrefois la parole<sup>2</sup>  
 Qu'entendit le noir chaos  
 40 De la nuit tira l'aurore,  
 Des cieux sépara les flots,  
 Et du nombre fit éclore  
 L'harmonie et le repos!  
 Ta parole créatrice  
 45 Sépare vertus et vice,  
 Mensonges et vérité;  
 Le maître apprend la justice,  
 L'esclave la liberté,  
 L'indigent le sacrifice,  
 50 Le riche la charité!  
 Un Dieu créateur et père,  
 En qui l'innocence espère,  
 S'abaisse jusqu'aux mortels;  
 La prière qu'il appelle  
 55 S'élève à lui libre et belle,  
 Sans jamais souiller son aile  
 Des holocaustes<sup>3</sup> cruels.  
 Nos iniquités, nos crimes,  
 Nos désirs illégitimes,  
 60 Voilà les seules victimes  
 Qu'on immole à ses autels!  
 L'immortalité se lève  
 Et brille au delà des temps;  
 L'espérance, divin rêve,  
 65 De l'exil que l'homme achève<sup>4</sup>  
 Abrège les courts instants;  
 L'amour céleste soulève  
 Nos fardeaux les plus pesants;  
 Le siècle éternel commence,

1. *Aux âmes magnanimes* : allusion sans doute aux stoïciens; 2. *La parole* : celle de Dieu le père. Cf. le mot de la Genèse : « *Fiat lux* »; 3. *Des holocaustes* : des sacrifices (le mot est pris ici dans son vrai sens étymologique : *olos* : entier et *kaiô* : je brûle : c'est le sacrifice d'une victime que l'on brûle tout entière — conformément au rite hébraïque); 4. *De l'exil que l'homme achève* : sur la terre. Cf. *l'Isolément* : « Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore? ».

70                   Le juste a sa conscience,  
                       Le remords<sup>1</sup> son innocence;  
                       L'humble foi<sup>2</sup> fait la science  
                       Des sages et des enfants;  
                       Et l'homme qu'elle console  
 75                   Dans cette seule parole  
                       Se repose deux mille ans!

Et l'esprit, éclairé par tes lois immortelles,  
 Dans la sphère morale<sup>3</sup> où tu guidas nos yeux  
 Découvrit tout à coup plus de vertus nouvelles  
 80 Que, le jour où d'Herschell<sup>4</sup> le verre audacieux<sup>5</sup>  
 Porta l'œil étonné dans les célestes routes,  
 Le regard qui des nuits interroge les voûtes  
 Ne vit d'astres nouveaux pulluler dans les cieux!

\* \*

Non, jamais de ces feux qui roulent sur nos têtes,  
 85 Jamais de ce Sina qu'embrasaient les tempêtes,  
 Jamais de cet Horeb<sup>6</sup>, trône de Jéhova,  
                       Aux yeux des siècles n'éclata  
 Un foyer de clarté plus vive et plus féconde  
 Que cette vérité qui jaillit sur le monde  
 90                   Des collines de Golgotha<sup>7</sup>!

L'astre qu'à ton berceau le mage vit éclore,  
 L'étoile qui guida les bergers de l'aurore<sup>8</sup>  
 Vers le Dieu couronné d'indigence et d'affront,  
 Répandit sur la terre un jour qui luit encore,  
 95 Que chaque âge à son tour reçoit, bénit, adore,  
 Qui dans la nuit des temps jamais ne s'évapore<sup>9</sup>,  
 Et ne s'éteindra pas quand les cieux s'éteindront!

1. *Le remords* : car c'est être innocent que de se repentir; 2. *L'humble foi* : on retrouve les mêmes idées développées dans *Jocelyn*. 3. *La sphère morale*. Lamartine oppose nettement le monde moral nouveau, créé par le Christ, au monde physique, même agrandi par les découvertes de la science, et notamment de l'astronomie; 4. *Herschell* : célèbre astronome anglais (1738-1822), qui découvrit la planète Uranus et établit le premier la théorie des nébuleuses; 5. *Le verre audacieux* : périphrase pour désigner le télescope. Herschell fut justement le premier à construire un grand télescope; 6. *Horeb* : montagne d'Arabie sur laquelle eut lieu la vision de Moïse (buisson ardent); 7. *Golgotha* : nom hébreu du Calvaire; 8. *De l'aurore*. Cf. le verset évangélique : « *Ecce magi venerunt ab Oriente* »; 9. *Ne s'évapore* : ne s'évaporerà.





- Ils disent cependant<sup>1</sup> que cet astre se voile;  
 Que les clartés du siècle<sup>2</sup> ont vaincu cette étoile;  
 100 Que ce monde vieilli n'a plus besoin de toi;  
 Que la raison est seule immortelle et divine;  
 Que la rouille des temps a rongé ta doctrine,  
 Et que de jour en jour de ton temple en ruine<sup>3</sup>  
 Quelque pierre, en tombant, déracine ta foi<sup>4</sup>.
- 105 O Christ<sup>5</sup>, il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre!  
 La terre<sup>6</sup> sur ton astre a projeté son ombre;  
 Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand  
 [bruit<sup>7</sup> :  
 Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière;  
 Fables et vérités, ténèbres et lumière,  
 110 Flottent confusément devant notre paupière,  
 Et l'un dit : « C'est le jour! » et l'autre : « C'est la nuit! »

- Comme un rayon du ciel qui perce les nuages,  
 En traversant la fange et la nuit des vieux âges,  
 Ta parole a subi nos profanations :  
 115 L'œil impur des mortels souillerait le jour même!  
 L'imposture a terni la vérité suprême,  
 Et les tyrans<sup>8</sup>, prenant ta foi pour diadème,  
 Ont doré de ton nom le joug des nations!

- Mais, pareille<sup>9</sup> à l'éclair qui, tombant sur la terre,  
 120 Remonte au firmament sans qu'une ombre l'altère,  
 L'homme n'a pu souiller ta loi de vérité!  
 L'ignorance a terni tes lumières sublimes,  
 La haine a confondu tes vertus et nos crimes,  
 Les flatteurs aux tyrans ont vendu tes maximes :  
 125 Elle est encor justice, amour et liberté!

1. *Ils disent cependant...* Dans cette seconde partie (v. 98 à 154), Lamartine déplore la « sombre éclipse » de l'idée chrétienne; mais cette éclipse n'est qu'apparente. *Ils*, ce sont les philosophes et les savants d'aujourd'hui; 2. *Les clartés du siècle* : c'est ainsi qu'on appelait le XVIII<sup>e</sup> siècle « le siècle des lumières »; 3. *En ruine* : pour *en ruines*; 4. *Ta foi* : la foi qu'on a en toi; 5. *O Christ*. Cf. le même mouvement dans *Rolla*; 6. *La terre...* Belle et grande image pour dire que les hommes avec leur science ont voulu éteindre la céleste clarté de Dieu; 7. ... *Où tout tombe à grand bruit*. M. Levaillant rapproche ce vers de la Préface des *Feuilles d'automne* (1831), comme aussi les vers suivants (« Et l'un dit : « C'est le jour! » et l'autre : « C'est la nuit! ») du prélude des *Chants du crépuscule* de Hugo : « Rien n'est dans le grand jour, et rien n'est dans la nuit »; 8. *Et les tyrans* : allusion à la théorie de l'alliance entre le trône et l'autel; 9. *Pareille*, se rapporte au complément du verbe : ta loi (construction libre).

Et l'aveugle raison demande quels miracles  
 De cette loi vieillie attestent les oracles!  
 Ah! le miracle est là, permanent et sans fin!  
 Que cette vérité par ces flots d'impostures,  
 130 Que ce flambeau brillant par tant d'ombres obscures,  
 Que ce Verbe incréé par nos lèvres impures  
 Ait passé deux mille ans<sup>1</sup>, et soit encor divin!

« Que d'ombres! » dites-vous... Mais, ô flambeau des âges.  
 Tu n'avais pas promis des astres sans nuages!  
 135 L'œil humain n'est pas fait pour la pure clarté :  
 Point de jour ici-bas qu'un peu d'ombre n'altère;  
 De sa propre splendeur Dieu se voile à la terre<sup>2</sup>,  
 Et ce n'est qu'à travers la nuit et le mystère  
 Que l'œil peut voir le jour, l'homme la vérité!

140 Un siècle naît<sup>3</sup> et parle, un cri d'espoir s'élève;  
 Le genre humain déçu voit lutter rêve et rêve,  
 Système, opinions, dogmes, flux et reflux;  
 Cent ans passent; le Temps, comme un nuage vide,  
 Les roule avec l'oubli sous son aile rapide<sup>4</sup>.  
 145 Quand il a balayé cette poussière aride,  
 Que reste-t-il du siècle? Un mensonge de plus!

Mais l'ère où tu naquis, toujours, toujours nouvelle,  
 Luit au-dessus de nous comme une ère éternelle;  
 Une moitié des temps pâlit à ce flambeau,  
 150 L'autre moitié s'éclaire au jour de tes symboles;  
 Deux mille ans, épuisant leurs sagesses frivoles,  
 N'ont pas pu démentir une de tes paroles,  
 Et toute vérité date de ton berceau!

\* \* \*

Et c'est en vain<sup>5</sup> que l'homme, ingrat et las de croire,  
 155 De ses autels brisés et de son souvenir  
 Comme un songe importun veut enfin te bannir :  
 Tu règues malgré lui jusque dans sa mémoire,

1. *Ait passé deux mille ans* : c'est là le fond de l'apologétique de Lamennais et de Lacordaire;  
 2. *Dieu se voile à la terre*. La même théorie (du *Deus absconditus*) avait déjà été développée par  
 Pascal; 3. *Un siècle naît*. Il s'agit plutôt du XVIII<sup>e</sup> siècle, ou peut-être du XIX<sup>e</sup> siècle; 4. *Aile*  
*rapide*. Image familière à Lamartine; 5. *Et c'est en vain...* Ici commence une troisième partie :  
 à travers toutes les erreurs le règne du Christ a survécu et a donné à l'homme tous les bienfaits  
 (v. 154 à 269).

Et, du haut d'un passé rayonnant de ta gloire,  
Tu jettes ta splendeur au dernier avenir.

160 Lumière des esprits, tu pâlis, ils pâlissent!  
Fondement des États, tu fléchis, ils fléchissent!  
Sève du genre humain, il tarit si tu meurs!  
Racine de nos lois dans le sol enfoncée,  
Partout où tu languis on voit languir les mœurs;  
165 Chaque fibre à ton nom s'émeut dans tous les cœurs,  
Et tu revis partout, jusque dans la pensée,  
Jusque dans la haine insensée  
De tes ingrats blasphémateurs<sup>1</sup>!

.....

210 Chaque instinct<sup>2</sup> à ton joug nous lie;  
L'homme naît, vit, meurt avec toi :  
Chacun des anneaux de sa vie,  
O Christ, est rivé par ta foi!  
Souffrant, ses pleurs sont une offrande;  
Heureux, son bonheur te demande  
215 De bénir sa prospérité;  
Et le mourant que tu consoles  
Franchit, armé de tes paroles,  
L'ombre de l'immortalité<sup>3</sup>!

220 Tu gardes<sup>4</sup>, quand l'homme succombe,  
Sa mémoire après le trépas,  
Et tu rattaches à la tombe  
Les liens brisés ici-bas;  
Les pleurs tombés de la paupière  
Ne mouillent plus la froide pierre<sup>5</sup>;  
225 Mais, de ces larmes s'abreuvant,  
La prière, union suprême,

1. De tes ingrats blasphémateurs! Lamartine termine cette éloquente apostrophe par un vers qui est sans doute une réminiscence de Lefranc de Pompignan (*Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*) :

Le dieu (il s'agit du soleil), poursuivant sa carrière,  
Versait des torrents de lumière  
Sur ses obscurs blasphémateurs!

Nous ne donnons pas les quatre strophes suivantes (chacune de dix vers de huit pieds), très belles, mais qui paraphrasent un peu longuement l'hommage à Dieu, toute lumière, toute justice, toute vérité et toute vie. Nous donnons seulement de cette invocation les dix dernières strophes où il y a plus de sentiment et d'émotion que d'éloquence; 2. *Chaque instinct*. Idée développée déjà par Chateaubriand dans le *Génie du christianisme*; 3. *L'ombre de l'immortalité* : c'est-à-dire l'ombre qui mène à la vie éternelle; 4. *Tu gardes...* : mêmes idées dans le *Crucifix* (*Nouvelles méditations*) à propos du crucifix d'Elvire; 5. *La froide pierre* : comme dans les religions païennes.

Porte la paix au mort qu'elle aime,  
Rapporte l'espoir au vivant!

Prix divin de tout sacrifice,  
230 Tout bien se nourrit de ta foi :  
De quelque mal qu'elle gémissé,  
L'humanité se tourne à toi<sup>1</sup>.  
Si je demande à chaque obole,  
A chaque larme qui console,  
235 A chaque généreux pardon,  
A chaque vertu qu'on me nomme :  
« En quel nom consolez-vous l'homme? »  
Ils me répondent : « En son nom! »

C'est toi dont la pitié plus tendre  
240 Verse l'aumône à pleines mains,  
Guide l'aveugle, et vient attendre  
Le voyageur sur les chemins;  
C'est toi qui, dans l'asile immonde<sup>2</sup>  
Où les déshérités du monde  
245 Viennent pour pleurer et souffrir,  
Donne au vieillard de saintes filles<sup>3</sup>,  
A l'enfant sans nom des familles,  
Au malade un lit pour mourir!

Tu vis dans toutes les reliques :  
250 Temple debout et renversé<sup>4</sup>,  
Autels, colonnes, basiliques,  
Tout est à toi dans le passé!  
Tout ce que l'homme élève encore,  
Toute demeure où l'on adore,  
255 Tout est à toi dans l'avenir!  
Les siècles n'ont pas de poussière,  
Les collines n'ont pas de pierre  
Qui ne porte ton souvenir!

Enfin, vaste et puissante idée,  
260 Plus forte que l'esprit humain,

1. *A toi* : vers toi; 2. *L'asile immonde* : l'hôpital; 3. *De saintes filles* : les religieuses dévouées aux œuvres d'assistance; 4. *Temple debout et renversé*. M. Levaillant signale que Lamartine est peut-être ici le disciple de Bossuet (*Discours sur l'histoire universelle*) : les faux dieux des païens auraient été « préfiguratifs » et annonciateurs du vrai Dieu.

Toute âme est pleine, est obsédée  
 De ton nom qu'elle évoque en vain<sup>1</sup>!  
 Préférant ses doutes funébres,  
 L'homme amasse en vain les ténèbres :  
 265 Partout ta splendeur le poursuit,  
 Et, comme au jour qui nous éclaire,  
 Le monde ne peut s'y soustraire  
 Qu'en se replongeant dans la nuit<sup>2</sup>!

.....

O toi qui fis lever<sup>3</sup> cette seconde aurore<sup>4</sup>,  
 Dont un second chaos vit l'harmonie éclore,  
 355 Parole qui portais, avec la vérité<sup>5</sup>,  
 Justice et tolérance, amour et liberté :  
 Règne à jamais, ô Christ, sur la raison<sup>6</sup> humaine,  
 Et de l'homme à son Dieu sois la divine chaîne<sup>7</sup>!  
 Illumine sans fin de tes feux éclatants  
 360 Les siècles endormis dans le berceau des temps!  
 Et que ton nom, légué pour unique héritage,  
 De la mère à l'enfant descende d'âge en âge,  
 Tant que l'œil dans la nuit aura soif de clarté,  
 Et le cœur d'espérance et d'immortalité,  
 365 Tant que l'humanité plaintive et désolée  
 Arrosera de pleurs<sup>8</sup> sa terrestre vallée,  
 Et tant que les vertus garderont leurs autels,  
 Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels!

Pour moi<sup>9</sup>, soit que ton nom ressuscite ou succombe,  
 370 O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

1. *Qu'elle évoque en vain.* Cette affirmation surprend ici. M. Levaillant pense que Lamartine a peut-être donné au mot *évoque* son sens étymologique latin (*evocare* : appeler hors de), c'est-à-dire ici : chasse, exorcise; 2. *Dans la nuit.* Après cette invocation commence une quatrième partie (v. 269 à 352) qui oppose aux bienfaits de la loi du Christ, toute de sérénité, l'impuissance morale du siècle. Dans cette partie (que nous ne donnons pas), Lamartine s'inspire en particulier de J.-J. Rousseau (*Emile*) à propos de la sainteté de l'Evangile et de la divinité du Christ; 3. *O toi qui fis lever.* Voici la fin de ce beau poème qui est en même temps une prière et une solennelle profession de foi; 4. *Cette seconde aurore,* reprise de l'idée du v. 37 : le second chaos (c'est-à-dire le chaos moral du paganisme) fut arrêté par la venue du Christ qui fut le signal d'une nouvelle aurore et comme une seconde création; 5. *Avec la vérité.* Cf. l'épigraphie de la *Mort de Socrate* : « La vérité, c'est Dieu! »; 6. *Sur la raison.* Pour Lamartine la religion chrétienne n'est pas seulement affaire de sentiment, mais de raison; 7. *La divine chaîne* : c'est le dogme même catholique : le Christ est « le médiateur »; 8. *Arrosera de pleurs.* Image biblique des livres saints : « La terre est la vallée des larmes »; 9. *Pour moi* : Même mouvement dans la fin de l'*Immortalité* (*Premières méditations*, v. 81 à 96) :

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines  
 ... Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux  
 S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux.  
 Et quand l'autel brisé que la foule abandonne  
 S'écroulerait<sup>1</sup> sur moi... temple que je chéris,  
 375 Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,  
 J'embrasserais encor ta dernière colonne,  
 Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris!

(Harmonie cinquième.)

## LIVRE QUATRIÈME

### AU ROSSIGNOL

Lamartine écrit dans le *commentaire* de 1849 : « Ces strophes au rossignol ont été écrites à Saint-Point (en 1829), dans le petit bois de haute futaie dont il ne reste que trente-deux arbres, auprès de la source et du bassin.

Depuis que la nécessité m'a contraint à vendre presque tous les beaux arbres, les rossignols ne viennent plus. C'est là aussi que j'ai écrit le premier volume de *Jocelyn*. »

Quand ta voix<sup>2</sup> céleste prélude  
 Aux silences des belles nuits,  
 Barde<sup>3</sup> ailé de ma solitude,  
 Tu ne sais pas que je te suis!

5 Tu ne sais pas que mon oreille,  
 Suspendue à ta douce voix,  
 De l'harmonieuse merveille  
 S'enivre longtemps sous les bois!

10 Tu ne sais pas que mon haleine  
 Sur mes lèvres n'ose passer,  
 Que mon pied muet foule à peine  
 La feuille qu'il craint de froisser!

1. *S'écroulerait*, réminiscence du vers d'Horace : « *Si fractus illabatur orbis...* »; 2. *Quand ta voix*. Lamartine avait toujours beaucoup aimé le chant du « virtuose ailé ». Dès le collège de Belley, c'est au rossignol qu'il avait consacré un de ses premiers essais; 3. *Barde* : ici, chanteur (le barde était le poète qui, chez les Celtes, chantait les exploits des héros).



15

Et qu'enfin un autre poète<sup>1</sup>,  
Dont la lyre a moins de secrets,  
Dans son âme envie et répète  
Ton hymne nocturne aux forêts!

20

Mais si l'astre des nuits se penche  
Aux bords des monts pour t'écouter,  
Tu te caches de branche en branche  
Au rayon qui vient y flotter;

25

Et si la source qui repousse  
L'humble caillou qui l'arrêtait  
Élève une voix sous la mousse,  
La tienne se trouble et se tait.

30

Ah! ta voix touchante ou sublime  
Est trop pure pour ce bas lieu<sup>2</sup> :  
Cette musique qui t'anime  
Est un instinct qui monte à Dieu!

35

Tes gazouillements, ton murmure  
Sont un mélange harmonieux<sup>3</sup>  
Des plus doux bruits de la nature,  
Des plus vagues soupirs des cieux.

40

Ta voix, qui peut-être s'ignore<sup>4</sup>,  
Est la voix du bleu firmament,  
De l'arbre, de l'autre sonore,  
Du vallon sous l'ombre dormant.

Tu prends les sons que tu recueilles  
Dans les gazouillements des flots,  
Dans les frémissements des feuilles,  
Dans les bruits mourants des échos,

Dans l'eau qui filtre goutte à goutte  
Du rocher nu dans le bassin,  
Et qui résonne sous sa voûte<sup>5</sup>  
En ridant l'azur de son sein,

1. *Un autre poète* : c'est lui-même qui essaie de « répéter » avec des mots les chants entendus;  
2. *Ce bas lieu* : la terre; 3. *Mélange harmonieux...* : Lamartine voit, en effet, dans le rossignol  
un symbole : sa voix est la voix même de la nature; 4. *Qui peut-être s'ignore* : c'est-à-dire  
dont le charme et les perfections sont inconscients; 5. *Sa voûte* : celle du rocher. Au vers  
suivant : *son sein* : celui du bassin.

- 45 Dans les voluptueuses plaintes  
Qui sortent la nuit des rameaux,  
Dans les voix des vagues éteintes  
Sur le sable ou dans les roseaux;
- 50 Et de ces doux noms où se mêle  
L'instinct céleste<sup>1</sup> qui t'instruit,  
Dieu fit ta voix, ô Philomèle,  
Et tu fais ton hymne à la nuit.
- 55 Ah! ces douces scènes nocturnes,  
Ces pieux mystères du soir,  
Et ces fleurs qui penchent leurs urnes<sup>2</sup>,  
Comme l'urne d'un encensoir,
- 60 Ces feuilles où tremblent des larmes,  
Ces fraîches haleines des bois,  
O nature, avaient trop de charmes<sup>3</sup>  
Pour n'avoir pas aussi leur voix!
- Et cette voix mystérieuse  
Qu'écoutent les anges et moi,  
Ce soupir de la nuit pieuse,  
Oiseau mélodieux, c'est toi!
- 65 Oh! mêle ta voix à la mienne!  
La même oreille nous entend;  
Mais ta prière aérienne  
Monte mieux au ciel qui l'attend!
- 70 Elle est l'écho d'une nature  
Qui n'est qu'amour et pureté,  
Le brûlant et divin murmure,  
L'hymne flottant des nuits d'été<sup>4</sup>!
- 75 Et nous, dans cette voix<sup>5</sup> sans charmes  
Qui gémit en sortant du cœur,  
On sent toujours trembler des larmes  
Ou retentir une douleur!

(Harmonie huitième.)

1. *L'instinct céleste*. Cf. v. 28 : L'instinct du rossignol est un don de Dieu; 2. *Urnas* : calices (emploi du mot noble); 3. *Charmes*, au sens fort : attraits magiques; 4. *L'hymne flottant des nuits d'été*. Ce vers résume poétiquement l'idée même de toute la poésie; 5. *Et nous, dans cette voix* : anacoluthes : dans notre voix à nous. Lamartine semble penser ici, que toute poésie sortant du cœur est triste. Cf. Musset (*le Pélican*).

## LE PREMIER REGRET

Cette Harmonie est la plus célèbre des élégies inspirées par le souvenir de Graziella. Elle fut écrite en avril ou mai 1830. Son titre signifie : « le regret du premier amour ». Déjà le poète avait évoqué son idylle napolitaine dans les derniers vers de *Novissima Verba*. Mais il ne nomme pas Graziella dans ses vers.

Le *Commentaire* dit que le *Premier regret* fut écrit deux mois avant la Révolution de 1830, à la suite d'une visite à l'église Saint-Roch où le poète avait vu un tableau représentant l'exhumation d'une vierge : « Ce tableau me rappela Graziella. Je sentis un grand coup au cœur; je n'entendis plus rien, et ces vers roulèrent dans ma pensée avec quelques larmes dans mes yeux. Je rentrai et je m'assis pour écrire ces strophes. »

Dans les *Confidences*, à la fin de l'épisode *Graziella*, on trouve une indication un peu différente :

« Un jour de l'année 1830, étant entré dans une église de Paris, le soir, j'y vis apporter le cercueil couvert d'un drap blanc d'une jeune fille. Ce cercueil me rappela Graziella. Je me cachai sous l'ombre d'un pilier. Je songeai à Procida, et je pleurai longtemps. »

Mes larmes séchèrent; mais les nuages qui avaient traversé ma pensée pendant cette tristesse d'une sépulture ne s'évanouirent pas. Je rentrai silencieux dans ma chambre. Je déroulai les souvenirs qui sont retracés dans cette longue note, et j'écrivis d'une seule haleine et en pleurant les vers intitulés *le Premier Regret*. C'est la note, affaiblie par vingt ans de distance, d'un sentiment qui fit jaillir la première source de mon cœur. Mais on y sent encore l'émotion d'une fibre intime qui a été blessée et qui ne guérira jamais bien.

Voici ces strophes, baume d'une blessure, rosée d'un cœur, parfum d'une fleur sépulcrale. Il n'y manquait que le nom de Graziella. Je l'y encadrerais dans une strophe, s'il y avait ici-bas un cristal assez pur pour renfermer cette larme, ce souvenir, ce nom ! »

— Ces deux indications ne sont pas inconciliables.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente<sup>1</sup>  
 Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,  
 Il est, près du sentier, sous la haie odorante,  
 Une pierre<sup>2</sup> petite, étroite, indifférente  
 5 Aux pieds distraits de l'étranger.

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes<sup>3</sup>,  
 Un nom que nul écho n'a jamais répété!  
 Quelquefois cependant le passant arrêté,  
 Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,  
 10 Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,  
 Dit : « Elle avait seize ans ! c'est bien tôt pour mourir ! »

1. *Sorrente* : petite ville située sur le golfe de Naples; 2. *Une pierre*. Dans ce cimetière tout proche de la mer, Lamartine ne sait pas où est la tombe de Graziella. Cf. le roman *Graziella* : « Je ne sais pas où dort ta dépouille mortelle... mais ton véritable sépulcre est dans mon âme »; 3. *Gerbes* : touffes.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !

15 Je veux rêver et non pleurer<sup>1</sup>.

Dit<sup>2</sup> : « Elle avait seize ans ! » Oui, seize ans ! et cet âge  
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant !  
Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage  
Ne s'était réfléchi<sup>3</sup> dans un œil plus aimant !

20 Moi seul je la revois, telle que la pensée,  
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée,  
Vivante ! comme à l'heure où les yeux sur les miens,  
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,  
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue<sup>4</sup>,

25 Et l'ombre de la voile<sup>5</sup> errante sur sa joue,  
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,  
De la brise embaumée<sup>6</sup> aspirait la fraîcheur,  
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,  
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,

30 Et l'écume argentée, et me disait : « Pourquoi  
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi ?  
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,  
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,  
Ces monts dont les sommets tremblent au fond des cieux,

35 Ces golfes couronnés de bois silencieux,  
Ces lueurs sur la côte, et ces chants<sup>7</sup> sur les vagues,  
N'avaient ému mes sens<sup>8</sup> de voluptés si vagues !  
Pourquoi, comme ce soir<sup>9</sup>, n'ai-je jamais rêvé ?  
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé ?

40 Et toi, fils du matin, dis, à ces nuits si belles  
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles ? »

1. *Je veux rêver et non pleurer* : c'est le leitmotiv de cette poésie (comme de presque toutes les élégies lamartiniennes). La strophe tout entière sera reprise plusieurs fois dans cette poésie : si son cœur s'attendrit dans le souvenir, son âme se console dans une rêverie à la fois mélancolique et douce; 2. *Dit*. Reprise du v. 11. Il y a chez le poète comme un dédoublement (cf. Musset); 3. *Ne s'était réfléchi*. M. Levaillant rapproche ces vers de ceux de Musset (*Lucie*):

Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur  
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.

4. *Qui les dénoue* : qui les dénouait; 5. *De la voile*. Les promenades en barque sont évoquées dans les *Premières méditations* (le Golfe de Baïa, le Passé); 6. *La brise embaumée* : expression empruntée à Chateaubriand; 7. *Chants* : ou champs ? (ce qui signifierait la vue des îles, Procida et Ischia émergeant sur les flots); 8. *Ému mes sens* : dans ces vers apparaît nettement le symbolisme de la poésie lamartinienne. Cf. Zyromski : « L'univers n'est que la forme extérieure que prend l'âme du poète. C'est elle qui décore les apparences terrestres des couleurs qui les rendent séduisantes »; 9. *Pourquoi, comme ce soir*. Cf. Musset (*À quoi rêvent les jeunes filles*).

Puis, regardant sa mère<sup>1</sup>, assise auprès de nous,  
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?

45 Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer.

Que son œil était pur et sa lèvre candide !

Que son ciel<sup>2</sup> inondait son âme de clarté !

50 Le beau lac de Nêmi<sup>3</sup>, qu'aucun souffle ne ride,  
A moins de transparence et de limpidité.  
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées ;  
Ses paupières jamais, sur ses beaux yeux baissées,  
Ne voilaient son regard d'innocence rempli ;  
55 Nul souci sur son front n'avait laissé son pli ;  
Tout folâtrait en elle ; et ce jeune sourire,  
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,  
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,  
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant.  
60 Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,  
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage !  
Son pas insouciant, indécis, balancé<sup>4</sup>,  
Flottait<sup>5</sup> comme un flot libre où le jour est bercé,  
Ou courait pour courir ; et sa voix argentine,  
65 Écho limpide et pur de son âme enfantine,  
Musique de cette âme où tout semblait chanter,  
Égayait jusqu'à l'air<sup>6</sup> qui l'entendait monter !

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?

Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;

70 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
Je veux rêver et non pleurer.

Mon image en son cœur se grava la première,

Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière ;

1. *Sa mère*. Lamartine, voulant que sa poésie soit absolument chaste, fait figurer ici la mère qui n'apparaît pas dans le roman ; 2. *Son ciel* : le ciel napolitain qui se reflète dans son âme. Il y a identification entre le paysage et l'âme du personnage ; 3. *Lac de Nêmi*, situé au sud-est de Rome, au milieu des monts Albains. Il était célèbre pour la pureté de ses eaux. Il est redevenu d'actualité par son récent assèchement (ordonné par Mussolini pour découvrir les fameuses galères qui y étaient immergées) ; 4. *Balancé* : bien rythmé ; 5. *Flottait*, verbe cher à Lamartine. Ici : ondulait ; 6. *Egayait jusqu'à l'air* : c'est bien l'âme qui crée le paysage, dans son harmonie même et sa gaieté lumineuse.

Elle ne regarda plus rien après ce jour :

75 De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour<sup>1</sup>!

Elle me confondait avec sa propre vie,  
Voyait tout dans mon âme, et je faisais partie  
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,  
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux<sup>2</sup>.

80 Elle ne pensait plus au temps, à la distance<sup>3</sup>;  
L'heure seule<sup>4</sup> absorbait toute son existence :  
Avant moi cette vie était sans souvenir,  
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!  
Elle se confiait à la douce nature

85 Qui souriait sur nous, à la prière pure  
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,  
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs :  
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,  
Et, comme un humble enfant, je suivais son exemple,  
90 Et sa voix me disait tout bas : « Prie avec moi<sup>5</sup>!  
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi! »

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;  
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
95 Je veux rêver et non pleurer.

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive  
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,  
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir  
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!

100 Un cygne<sup>6</sup> blanc nageant sur la nappe limpide,  
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,  
Orne sans le ternir le liquide miroir,  
Et s'y berce au milieu des étoiles du soir<sup>7</sup>;  
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,  
105 Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,  
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,  
La plume à grands flocons y tombe et la ternit,

1. *L'univers fut amour* : tout ne fut plus qu'amour pour elle dans l'univers; 2. *L'espoir des cieux* : l'amour a, chez Lamartine, un caractère divin et mène au ciel; 3. *La distance* : l'espace; 4. *L'heure seule*. Réflexion d'une psychologie très juste. L'être qui aime est un être du moment qui ne songe et ne veut songer qu'à la minute présente; 5. *Prie avec moi*. L'être qui aime surtout la femme qui aime, veut faire partager sa foi à l'être aimé. (Chez Chateaubriand pourtant c'est Eudore qui convertit Cymodocée); 6. *Un cygne*. Image fréquente chez Lamartine. Cf. *la Mort de Socrate*; 7. *Des étoiles du soir*. Cf. le début de *l'Isolement* : « Où l'étoile du soir se lève dans l'azur ».



- Comme si le vautour, ennemi de sa race,  
De sa mort sur les flots avait semé la trace :
- 110 Et l'azur éclatant de ce lac enchanté  
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!  
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;  
Le rayon s'éteignit, et sa mourante flamme  
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;
- 115 Elle n'attendit pas un second avenir<sup>1</sup>;  
Elle ne languit pas de doute en espérance,  
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance;  
Elle but d'un seul trait le vase de douleur;  
Dans sa première larme elle noya son cœur!  
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
- 120 Qui le soir pour dormir met le cou sous son aile,  
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,  
Et s'endormit aussi; mais, hélas! loin du soir<sup>2</sup>!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?  
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;  
125 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!  
Je veux rêver et non pleurer.

- Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,  
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile,
- 130 Et le rapide oubli, second linceul des morts,  
A couvert le sentier qui menait vers ces bords;  
Nul ne visite plus cette pierre effacée,  
Nul n'y songe et n'y prie!... excepté ma pensée,  
Quand, remontant le flot de mes jours révolus,
- 135 Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus<sup>3</sup>,  
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes<sup>4</sup>,  
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes<sup>5</sup>!  
Elle fut la première<sup>6</sup>, et sa douce lueur  
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur<sup>7</sup>!

1. Un second avenir, c'est-à-dire un second soir. Cf. le v. 83; 2. Loin du soir, expression obscure : loin du soir de sa vie; 3. Tous ceux qui n'y sont plus. Cf. Pensée des morts :

Et quand je dis en moi-même :  
Où sont ceux que mon cœur aime?  
Je regarde le gazon.

4. Empreintes, allusion vague : lettres, portraits, ou simplement traces laissées dans le souvenir? 5. Tant d'étoiles éteintes. Ce beau vers convient parfaitement au symbolisme de toute cette poésie; 6. La première : la première étoile (Graziella fut le second amour de Lamartine, le premier ayant été pour Henriette Pommier); 7. Eclaire encor mon cœur. Cf. le roman *Graziella* : « Rien n'a terni ta première apparition dans mon cœur. Plus j'ai vécu, plus je me suis rapproché de toi par la pensée... ».

140 Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées ?  
 Laissons le vent gémir et le flot murmurer ;  
 Revenez, revenez, ô mes tristes pensées !  
 Je veux rêver et non pleurer.

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,  
 145 Est le seul monument que lui fit la nature ;  
 Battu des vents de mer, du soleil calciné,  
 Comme un regret funèbre<sup>1</sup> au cœur enraciné,  
 Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage ;  
 La poudre<sup>2</sup> du chemin y blanchit son feuillage.  
 150 Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés  
 Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés ;  
 Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,  
 Y flotte un jour ou deux ; mais le vent qui l'assiège  
 L'effeuille avant qu'elle ait répandu son odeur,  
 155 Comme la vie<sup>3</sup>, avant qu'elle ait charmé le cœur !  
 Un oiseau de tendresse et de mélancolie  
 S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie !  
 Oh ! dis, fleur que la vie a fait si tôt flétrir,  
 N'est-il pas une terre où tout doit refleurir<sup>4</sup> ?

160 Remontez, remontez à ces heures passées !  
 Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer ;  
 Allez où va mon âme ! Allez, ô mes pensées ;  
 Mon cœur est plein, je veux pleurer<sup>5</sup> !

(Harmonie dixième.)

1. *Comme un regret funèbre* : exemple de « comparaison ascendante » (objet concret comparé à un sentiment ou à une impression morale) ; 2. *La poudre* : la poussière ; 3. *Comme la vie* : encore une comparaison ascendante. — Lamartine ne peut qu'imaginer ces détails puisqu'il ne connaît pas la tombe de Graziella ; 4. *Où tout doit refleurir* : évocation délicate et pieuse du paradis éternel : le souvenir d'amour s'immortalise, pour ainsi dire, avec la connivence, la complicité indulgente de Dieu ; 5. *Je veux pleurer*. L'idée de la strophe, qui servait de leitmotiv, a été retournée. Après s'être interdit de remonter aux souvenirs du bonheur perdu qui font pleurer, le poète qui a fini de rêver, peut et veut maintenant laisser couler ses larmes ; Cf. roman de *Graziella* : « C'est ainsi que j'expiai par ces larmes écrites la dureté et l'ingratitude de mon cœur de dix-huit ans. Je ne puis jamais relire ces vers sans adorer cette fraîche image que rouleront éternellement pour moi les vagues transparentes et plaintives du golfe de Naples... et sans me haïr moi-même ! Mais les âmes pardonnent là-haut. La sienne m'a pardonné. Pardonnez-moi aussi, vous ! J'ai pleuré ».

## NOVISSIMA VERBA OU MON ÂME EST TRISTE JUSQU'A LA MORT

Le sous-titre est emprunté à l'Évangile (Jésus au Jardin des Oliviers disant à ses disciples : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi. »). Cf. la pièce *Ultima Verba* de V. Hugo dans *les Châtiments*.

Lamartine dit dans son *Commentaire* : « J'ai écrit cette longue Harmonie en seize heures, le 3 novembre 1829, à Montculot. J'étais souffrant, j'avais passé une nuit d'insomnie. Je me levai avec le jour. Mon cœur criait comme celui de Job. Je pris le crayon; je voulus, une fois dans ma vie, avoir dit mon dernier mot à la création. Les heures et les heures passèrent sur le cadran sans pouvoir m'arracher à mes pensées. A minuit, je m'arrêtai sans avoir conclu, comme la vie s'arrête. Je n'ai plus voulu achever ces vers depuis. Selon moi, ce sont là les vibrations les plus larges et les plus palpitantes de ma fibre de poète et d'homme. »

Ces détails ne sauraient être strictement exacts, car Lamartine (qui avait échoué à l'Académie, en 1824) écrit, le 19 octobre 1829, à Aimé Martin : « Je voudrais vous voir arriver. Je vous lirais un petit morceau de six cents vers que je viens de faire pour me venger de l'Académie, si elle me refuse. Cela s'appelle « Job ».

Ainsi la date du 3 novembre 1829 ne peut être que celle de la reprise de ce poème ou de sa mise au net.

Nous ne pouvons donner que des extraits de ce long poème de six cent trente-six vers.

Lamartine, dans une heure de tristesse, fait un retour sur sa vie : tous les plaisirs sont mêlés d'amertume : la douleur et la souffrance dominent dans toutes les destinées humaines.

- .....
- .....
- 115 Que tu sais bien <sup>1</sup> dorer ton magique lointain!  
 Qu'il est beau, l'horizon de ton riant matin,  
 Quand le premier amour et la fraîche espérance  
 Nous entr'ouvrent l'espace où notre âme s'élance,  
 N'emportant avec soi qu'innocence et beauté,
- 120 Et que d'un seul objet notre cœur enchanté  
 Dit comme Roméo<sup>2</sup> : « Non, ce n'est pas l'aurore!  
 Aimons toujours : l'oiseau ne chante pas encore! »  
 Tout le bonheur de l'homme est dans ce seul instant;  
 Le sentier de nos jours n'est ver<sup>3</sup> qu'en le montant.
- 125 De ce point de la vie où l'on en sent le terme,  
 On voit s'évanouir tout ce qu'elle renferme;  
 L'espérance reprend son vol vers l'orient<sup>4</sup>;  
 On trouve au fond de tout le vide et le néant<sup>5</sup>;

1. Que tu sais bien : le poète s'adresse à la vie en général. Il a connu lui-même les joies de l'amour qui ne sont qu'illusoires : il en était rassasié avant de les avoir épuisées; 2. Comme Roméo. Cf. *Roméo et Juliette* (III, v. v. 19 à 25); 3. Vert. Cette couleur symbolise toujours pour Lamartine l'espérance; 4. Vers l'orient, c'est-à-dire d'où elle est venue; 5. Le vide et le néant. Ce vers résume tout le développement.

Avant d'avoir goûté, l'âme se rassasie;

- 130 Jusque dans cet amour qui peut créer la vie,  
On entend une voix : « Vous créez pour mourir<sup>1</sup> ! »  
Et le baiser de feu sent un frisson courir.  
Quand le bonheur n'a plus ni lointain ni mystère,  
Quand le nuage d'or laisse à nu cette terre,  
135 Quand la vie une fois a perdu son erreur,  
Quand elle ne ment plus, c'en est fait du bonheur!
- .....

contrast  
immort.  
alike \*

- Et, de mon impuissance<sup>2</sup> à la fin convaincu,  
Me voilà! demandant si j'ai jamais vécu,  
Touchant au terme obscur de mes courtes années,  
Comptant mes pas perdus et mes heures sonnées,  
315 Aussi surpris de vivre, aussi vide, aussi nu,  
Que le jour où l'on dit : « Un enfant m'est venu ! »  
Prêt à rentrer sous l'herbe, à tarir, à me taire,  
Comme le filet d'eau<sup>3</sup> qui, surgi de la terre,  
Y rentre de nouveau par la terre englouti,  
320 A quelques pas du sol dont il était sorti.  
Seulement, cette eau fuit sans savoir qu'elle coule,  
Ce sable ne sait pas où la vague le roule;  
Ils n'ont ni sentiment<sup>4</sup>, ni murmure, ni pleurs :  
Et moi, je vis assez pour sentir que je meurs!  
325 Mourir! ah! ce seul mot fait horreur de la vie!  
L'éternité vaut-elle une heure d'agonie?  
La douleur nous précède et nous enfante au jour<sup>5</sup>,  
La douleur à la mort nous enfante à son tour!

1. *Vous créez pour mourir.* Idée très ancienne (qu'on trouve déjà chez Lucrèce et reprise par exemple, chez la comtesse de Noailles) de l'amour ayant un avant-goût de la mort. Lamartine va développer, dans les vers qui suivent, cette idée de l'amour « être de l'être », « parfum de la vie immortelle », mais qui n'est qu'un bonheur éphémère. C'est dans ce passage que se trouvent les vers célèbres :

Femmes, anges mortels, création divine,  
Seul rayon dont la vie un moment s'illumine,  
Je le dis à cette heure, heure de vérité,  
Comme je l'aurais dit quand devant la beauté  
Mon cœur épanoui, qui se sentait éclore,  
Fondait comme une neige aux rayons de l'aurore!  
Je ne regrette rien de ce monde que vous.

Ainsi les hommes se rejettent vers de faux biens : la gloire, la puissance, l'orgueil. La science elle-même est-elle quelque chose de plus solide, de moins vain? N'est-elle pas un mirage trompeur? 2. *De mon impuissance.* Le poète, qui a soif de vérité et qui ne peut assouvir ce besoin qui le tue, est convaincu de son impuissance, et déjà sa vie est sur son déclin; 3. *Comme le filet d'eau.* Lamartine aime bien se comparer, se mêler même aux choses de la nature (cf. le même panthéisme chez un poète contemporain : la comtesse de Noailles); 4. *Ils n'ont ni sentiment.* Idée de Pascal, mais, ici, avec des conclusions différentes; 5. *Nous enfante au jour.* Idée déjà exprimée par Bossuet.

- Je ne mesure plus le temps qu'elle me laisse,  
 330 Comme je mesurais, dans ma verte jeunesse,  
 En ajoutant aux jours de longs jours à venir;  
 Mais, en les retranchant de mon court avenir,  
 Je dis : « Un jour de plus, un jour de moins, l'aurore  
 Me retranche un de ceux qui me restaient encore;  
 335 Je ne les attends plus, comme dans mon matin, *c.f.*  
 Pleins, brillants, et dorés des rayons du lointain, *"Le Lac"*  
 Mais ternes, mais pâlis, décolorés et vides,  
 Comme une urne fêlée et dont les flancs arides<sup>1</sup>  
 Laissent fuir l'eau du ciel que l'homme y cherche en vain,  
 340 Passé sans souvenir, présent sans lendemain :  
 Et je sais que le jour est semblable à la veille,  
 Et le matin n'a plus de voix qui me réveille,  
 Et j'envie au tombeau le long sommeil qui dort,  
 Et mon âme est déjà triste comme la mort<sup>2</sup>! »
- 345 Triste comme la mort! Et la mort souffre-t-elle?  
 Le néant se plaint-il à la nuit éternelle?  
 Ah! plus triste cent fois que cet heureux néant  
 Qui n'a point à mourir et ne meurt pas vivant,  
 Mon âme est une mort qui se sent et se souffre<sup>3</sup>;  
 350 Immortelle agonie, abîme, immense gouffre  
 Où la pensée, en vain cherchant à s'engloutir,  
 En se précipitant ne peut s'anéantir;  
 Un songe sans réveil<sup>4</sup>, une nuit sans aurore,  
 Un feu sans aliment qui brûle et se dévore;  
 355 Une cendre brûlante où rien n'est allumé,  
 Mais où tout ce qu'on jette est soudain consumé;  
 Un délire sans terme, une angoisse éternelle!  
 Mon âme avec effroi regarde derrière elle,  
 Et voit son peu de jours passés et déjà froids  
 360 Comme la feuille sèche<sup>5</sup> autour du tronc des bois;  
 Je regarde en avant, et je ne vois que doute  
 Et ténèbres couvrant<sup>6</sup> le terme de la route!  
 Mon être à chaque souffle exhale un peu de soi :  
 C'était moi qui souffrais, ce n'est déjà plus moi!  
 365 Chaque parole emporte un lambeau de ma vie;

1. Arides : parce que l'eau en a fui; 2. Réminiscence de la parole du Christ : Mon âme est triste jusqu'à la mort; 3. Se souffre : souffre de se sentir; 4. Un songe sans réveil : voici une profusion d'images et d'antithèses qui n'ajoutent rien de nouveau à la pensée; 5. Comme la feuille sèche. Cf. l'Isolément : la feuille flétrie; 6. Couvrant : recouvrant, cachant.

... be with the dead,  
 to gain our peace, have sent to peace.

life's fearful fever he sleeps well.

L'homme ainsi s'évapore et passe; et quand j'appuie<sup>1</sup>  
 Sur l'instabilité de cet être fuyant,  
 A ses tortures près tout semblable au néant,  
 Sur ce moi fugitif, insoluble problème  
 370 Qui ne se connaît pas et doute de soi-même,  
 Insecte<sup>2</sup> d'un soleil, par un rayon produit,  
 Qui regarde une aurore et rentre dans la nuit,  
 Et que, sentant en moi la stérile puissance  
 D'embrasser l'infini<sup>3</sup> dans mon intelligence,  
 375 J'ouvre un regard de Dieu sur la nature et moi,  
 Que je demande à tout : « Pourquoi<sup>4</sup>? pourquoi? pour-  
 [quoi?  
 Et que, pour seul éclair et pour seule réponse,  
 Dans mon second néant<sup>5</sup> je sens que je m'enfoncé,  
 Que je m'évanouis en regrets superflus,  
 380 Qu'encore une demande, et je ne serai plus...  
 Alors je suis tenté de prendre l'existence  
 Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance<sup>6</sup>  
 De lui parler sa langue, et, semblable au mourant  
 Qui trompe l'agonie et rit en expirant,  
 385 D'abîmer ma raison dans un dernier délire, *Here is*  
 Et de finir aussi par un éclat de rire! *in utter*  
*des.*

*from the depth of despair new hope springs in*

Alors, semblable à l'ange envoyé du<sup>7</sup> Très-Haut  
 460 Qui vint sur son fumier prendre Job<sup>8</sup> en défaut,  
 Et qui, trouvant son cœur plus fort que ses murmures,  
 Versa l'huile du ciel sur ses mille blessures,  
 Le souvenir de Dieu descend et vient à moi,  
 Murmure<sup>9</sup> à mon oreille, et me dit : « Lève-toi! »  
 465 Et, ravissant mon âme à son lit de souffrance,  
 Sous les regards de Dieu l'emporte et la balance<sup>10</sup>;

1. J'appuie : je m'appuie. 2. Insecte : image fréquente chez Lamartine; 3. D'embrasser l'infini : vers tout pascalien. Cf. *l'Infini dans les cieux*, fin (avec une conclusion contraire); 4. Pourquoi. Vigny se pose souvent la même question; 5. Second néant : le premier néant étant cette humilité en face de l'univers; 6. Aveugle puissance. Cf. Vigny (*le Mont des Oliviers*). Pour Vigny la divinité n'est pas seulement aveugle, mais muette. — Pourtant Lamartine ne s'abîmera pas dans un désespoir total. Chez lui l'optimisme et la foi l'emportent toujours. Deux sentiments l'aideront à triompher de ce pessimisme : une espérance et un souvenir (cf. *le Crucifix*) : l'espoir en Dieu, sublime consolateur (révélé, comme chez Rousseau, par la conscience) et les souvenirs d'amour qui portent en eux quelque chose de divin. L'inspiration de Lamartine rejoint ici celle des *Premières méditations*, et, en particulier, du *Lac*; 7. Du : par le; 8. Job : personnage de la Bible, célèbre par ses malheurs; il subit des épreuves terribles dont Dieu le récompensa. — Lamartine avait songé à donner le titre de *Job* à son poème; 9. Murmure : parle doucement; 10. La balance : la pèse.



Et je vois l'infini poindre et se réfléchir  
 Jusqu'aux mers de soleils que la nuit fait blanchir.  
 Il répand ses rayons et voilà la nature,

470 Les concentre, et c'est Dieu ! lui seul est sa mesure<sup>1</sup> ;

Il puise, sans compter les êtres et les jours,  
 Dans un être et des temps qui débordent toujours,  
 Puis les rappelle à soi<sup>2</sup> comme une mer immense  
 Qui retire sa vague et de nouveau la lance ;

475 Et la vie et la mort sont sans cesse et sans fin

Ce flux et ce reflux de l'océan divin :

Leur grandeur<sup>3</sup> est égale, et n'est pas mesurée

Par leur vile matière ou leur courte durée ;

Un monde est un atome à<sup>4</sup> son immensité,

480 Un moment est un siècle à son éternité,

Et je suis, moi, poussière à ses pieds dispersée,

Autant que les soleils, car je suis sa pensée<sup>5</sup> !

.....

505 Ou bien, de ces hauteurs<sup>6</sup> rappelant ma pensée,

Ma mémoire ranime une trace effacée,

Et, de mon cœur trompé rapprochant le lointain,

A mes soirs pâlistants rend l'éclat du matin ;

Et de ceux que j'aimais l'image évanouie

510 Se lève dans mon âme, et je revis ma vie !

.....

Un jour, c'était aux bords où les mers du Midi<sup>7</sup>

Arrosent l'aloès<sup>8</sup> de leur flot attiédi,

Au pied du mont brûlant dont la cendre féconde<sup>9</sup>

Des doux vallons d'Enna<sup>10</sup> fait le jardin du monde ;

515 C'était aux premiers jours de mon précoce été,

Quand le cœur porte en soi son immortalité,

Quand nulle feuille encor par l'orage jaunie

N'a tombé sous nos pas de l'arbre de la vie,

Quand chaque battement qui soulève le cœur

1. *Lui seul est sa mesure* : car il est l'Infini. Cf. l'*Hymne du matin* (v. 361), et *Dieu* (v. 47 à 54) ;  
 2. *A soi* : à lui (tour classique) ; 3. *Leur grandeur* : la grandeur des êtres et des jours ; 4. *A* : pour ;  
 5. *Car je suis sa pensée*. Idée déjà exprimée dans l'*Infini dans les cieux* ; 6. *De ces hauteurs* : de la philosophie et de la religion ; 7. *Les mers du Midi*. Toute cette fin fait allusion au séjour de Lamartine en Italie et à Naples (1811-1812), et à sa liaison avec Graziella, « une Graziella très idéalisée, presque divinisée » ; 8. *Aloès* : plante de la famille des liliacées (dont on tire une résine amère) ; 9. *La cendre féconde* : il s'agit de l'Etna ; 10. *Enna* : ancienne ville de Sicile, à l'ouest du mont Etna ; aujourd'hui Castrogiovanni.

- 520 Est un immense élan vers un vague bonheur<sup>1</sup>,  
 Que l'air dans notre sein n'a pas assez de place,  
 Le jour assez de feux, le ciel assez d'espace,  
 Et que le cœur, plus fort que ses émotions,  
 Respire hardiment le vent des passions,
- 525 Comme au réveil des flots la voile du navire  
 Appelle l'ouragan, palpite, et le respire;  
 Et je ne connaissais de ce monde enchanté  
 Que le cœur d'une mère et l'œil d'une beauté<sup>2</sup>,  
 Et j'aimais; et l'amour<sup>3</sup>, sans consumer mon âme,
- 530 Dans une âme de feu réfléchissait sa flamme,  
 Comme ce mont brûlant que nous voyions fumer  
 Embrasait cette mer, mais sans la consumer;  
 Et notre amour était beau comme l'espérance,  
 Long comme l'avenir, pur comme l'innocence.
- 535 « Et son nom ? » Eh ! qu'importe un nom ? Elle n'est plus  
 Qu'un souvenir planant dans un lointain confus,  
 Dans les plis de mon cœur une image cachée,  
 Ou dans mon œil aride une larme séchée<sup>4</sup> !
- Et nous étions assis à l'heure du réveil,  
 540 Elle et moi, seuls, devant la mer et le soleil,  
 Sur les pieds tortueux des châtaigniers sauvages  
 Qui couronnent l'Etna de leurs derniers feuillages;  
 Et le jour se levait<sup>5</sup> aussi dans notre cœur,  
 Long, serein, rayonnant, tout lumière et chaleur;
- 545 Les brises qui du pin touchaient les larges faîtes  
 Y prenaient une voix et chantaient sur nos têtes;  
 Par l'aurore attiédies, les purs souffles des airs  
 En vagues de parfum<sup>6</sup> montaient du lit des mers,  
 Et jusqu'à ces hauteurs apportaient par bouffées
- 550 Des flots sur les rochers les clameurs étouffées,  
 Des chants confus d'oiseaux et des roucoulements,  
 Des cliquetis<sup>7</sup> d'insecte ou des bourdonnements,  
 Mille bruits dont partout la solitude est pleine,

1. Vers un vague bonheur. Cf. *l'Isolément*, et aussi le *Génie du christianisme* : « le Vague des passions »; 2. Une beauté : expression classique (une femme belle). Cf. *Ischia* (v. 76); 3. Et l'amour. Lamartine donne ici une définition très belle et très pure de sa conception de l'amour; 4. Une larme séchée. Le nom de *Graziella* ne parut qu'en 1847 dans l'épisode qui forme les livres VII à X des *Confidences*. Lamartine change le cadre de son amour dont il situe la scène près de l'Etna (au lieu du Vésuve); 5. Et le jour se levait. Cf. le *Premier regret* (v. 39); 6. Parfum : lumière, musique, parfum, ce sont bien là les divers éléments du paysage lamarlinien. Cf. *Ischia* (v. 57 à 68); 7. Cliquetis : mot juste pour désigner le bruit métallique que font certains insectes en s'entrechoquant.

Que l'oreille retrouve et perd à chaque haleine,  
 555 Témoignages de vie et de félicité,  
 Qui disaient : « Tout est vie, amour et volupté! »  
 Et je n'entendais rien que ma voix et la sienne,  
 La sienne, écho vivant qui renvoyait la mienne;  
 Et ces deux voix d'accord, vibrant à l'unisson,  
 560 Se confondaient en une et ne formaient qu'un son!

Et nos yeux descendaient d'étages en étages,  
 Des rochers aux forêts, des forêts aux rivages,  
 Du rivage à la mer, dont l'écume d'abord  
 D'une frange ondoyante y dessinait le bord,  
 565 Puis, étendant sans fin son bleu semé de voiles,  
 Semblait un second ciel tout blanchissant d'étoiles<sup>1</sup>;  
 Et les vaisseaux allaient et venaient sur les eaux,  
 Rasant le flot de l'aile<sup>2</sup> ainsi que des oiseaux,  
 Et quelques-uns, glissant le long des hautes plages,  
 570 Mêlaient leurs mâts tremblants aux arbres des rivages,  
 Et jusqu'à ces sommets on entendait monter  
 Les voix des matelots que le flot fait chanter.  
 Et l'horizon noyé dans des vapeurs vermeilles  
 S'y perdait; et mes yeux plongés dans ces merveilles,  
 575 S'égarant jusqu'aux bords de ce miroir si pur,  
 Remontaient dans le ciel de l'azur à l'azur,  
 Puis venaient, éblouis, se reposer encore  
 Dans un regard plus doux que la mer et l'aurore,  
 Dans les yeux enivrés d'un être ombre du mien,  
 580 Où mon délire encor se redoublait du sien!  
 Et nous étions en paix avec cette nature<sup>3</sup>,  
 Et nous aimions ces prés, ce ciel, ce doux murmure,  
 Ces arbres, ces rochers, ces astres, cette mer;  
 Et toute notre vie était un seul aimer!  
 585 Et notre âme, limpide et calme comme l'onde,  
 Dans la joie et la paix réfléchissait le monde;  
 Et les traits concentrés dans ce brillant milieu  
 Y formaient une image, et l'image était... Dieu<sup>4</sup>!

1. *Tout blanchissant d'étoiles* : encore un vers d'allure parnassienne; 2. *De l'aile* : de la voile;  
 3. *En paix avec cette nature*. Lamartine ne sépare pas son amour de l'amour total de la nature. L'univers tout entier n'est-il pas un seul et même cri d'amour? Cf. les vers de Musset:

J'aime! voilà le cri que la nature entière  
 Jette au vent qui l'emporte, à l'oiseau qui le suit...

4. *L'image était Dieu* : l'amour, qui lui fait comprendre et goûter la nature, l'amène tout naturellement à Dieu. Cette ascension de l'âme par l'amour était déjà indiquée dans les dernières strophes du *Lac*.

Et cette idée, ainsi dans nos cœurs imprimée,  
 590 N'en jaillissait point tiède, inerte, inanimée,  
 Comme l'orbe éclatant du céleste soleil  
 Qui flotte terne et froid dans l'océan vermeil,  
 Mais vivante et brûlante, et consumant notre âme,  
 Comme sort du bûcher une odorante flamme!  
 595 Et nos cœurs embrasés en soupirs s'exhalaient,  
 Et nous voulions lui dire... et nos cœurs seuls parlaient  
 Et qui m'eût dit alors qu'un jour la grande image  
 De ce Dieu pâlerait sous l'ombre du nuage<sup>2</sup>,  
 Qu'il faudrait le chercher en moi, comme aujourd'hui  
 600 Et que le désespoir pouvait douter de lui?  
 J'aurais ri dans mon cœur de ma crainte insensée,  
 Ou j'aurais eu pitié de ma propre pensée!  
 Et les jours ont passé courts comme le bonheur,  
 Et les ans ont brisé l'image de mon cœur :  
 605 Tout s'est évanoui! mais le souvenir reste<sup>3</sup>  
 De l'apparition matinale et céleste;  
 Et comme ces mortels des temps mystérieux,  
 Que visitaient jadis des envoyés des cieux,  
 Quand leurs yeux avaient vu la divine lumière,  
 610 S'attendaient à la mort et fermaient leur paupière,  
 Au rayon pâissant de mon soir obscurci,  
 Je dis : « J'ai vu mon Dieu; je puis mourir aussi! »  
 Mais Celui dont la vie et l'amour sont l'ouvrage  
 N'a pas fait le miroir pour y briser l'image!  
 615 Et, sûr de l'avenir, je remonte au passé.  
 Quel est, sur ce coteau du matin caressé,  
 Aux bords de ces flots bleus qu'un jour du matin dor  
 Ce toit champêtre et seul, d'où rejaillit l'aurore<sup>4</sup>?  
 La fleur du citronnier l'embaume, et le cyprès  
 620 L'enveloppe au couchant d'un rempart sombre et frais  
 Et la vigne, y couvrant de blanches colonnades,  
 Court en festons joyeux d'arcades en arcades;  
 La colombe au col noir roucoule sur les toits,

1. *Nos cœurs seuls parlaient* : Dieu se sent et ne se démontre pas; 2. *Du nuage*, c'est-à-dire doute; 3. *Le souvenir reste*. Ici encore Lamartine rejoint Musset (« Le seul bien qui me reste au monde... »), mais avec quelque chose de plus religieux; 4. *D'où rejaillit l'aurore* : la lumière, les rayons de l'aurore. — Dans ces derniers vers le poète, dont le cœur vient de se rouvrir à l'espérance, évoque le tableau d'un bonheur champêtre. Il y rassemble les images aimées d'une maison rustique, avec une vigne, une colombe, une enfant aux yeux bleus, un lévrier et, au loin, une barque qui bondit sur les flots. Là se retrouvent ses visions les plus chères de la maison natale et des paysages italiens. Mais le poète en fait quelque chose de plus général : le symbole même du bonheur humain.

Et sur les flots dormants se répand une voix,  
 625 Une voix qui cadence une langue divine,  
 Et d'un accent si doux que l'amour s'y devine.  
 Le portique au soleil est ouvert : une enfant  
 Au front pur, aux yeux bleus, y guide en triomphant  
 Un lévrier folâtre aussi blanc que la neige,  
 630 Dont le regard aimant la flatte et la protège  
 De la plage voisine ils prennent le sentier  
 Qui serpente à travers le myrte et l'églantier;  
 Une barque non loin, vide et légère encore,  
 Ouvre déjà sa voile aux brises de l'aurore,  
 635 Et, berçant sur leurs bancs les oisifs matelots,  
 Semble attendre son maître, et bondit sur les flots<sup>1</sup>.

.....  
 .....

1. *Bondit sur les flots*. La poésie se termine ainsi : « A minuit je m'arrêtai sans avoir conclu, comme la vie s'arrête. Je n'ai pas voulu achever ces vers depuis » (*Commentaire*). Cf. Des Cognets (*la Vie intérieure de Lamartine*) : « Si Lamartine n'a pas terminé cette longue Harmonie, ce n'est peut-être pas manque de loisir, ni indolence, mais peut-être parce qu'il a été effrayé de la hardiesse de sa propre pensée ».



## JUGEMENTS SUR LES « HARMONIES »

Les *Méditations* et les *Harmonies* sont complètes par elles-mêmes, et n'ont besoin d'aucune histoire ni d'aucune géographie pour se révéler pleinement...

... Lamartine a fait passer dans la poésie la sensibilité de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Parny ne suffisait plus.

Gustave Planche,

*Revue des Deux Mondes* (1<sup>er</sup> mai 1835 et 1<sup>er</sup> juin 1851).

D'autres pourront même, je le vois, trouver des accents plus forts, plus pénétrants, bouleverser l'abîme de l'âme : mais ce fait large, continu, intarissable d'harmonie; mais cet épanchement qui ne connaît ni obstacle ni limites, qui ne renverse rien mais qui engloutit tout; cet empire tranquille, irrésistible, de l'écrivain sur la langue, du poète sur le versificateur, en un mot, la langue en vers parlée comme elle est dans les *Harmonies*, c'est un prodige qui ne peut pas se répéter.

Vinet,

*Etudes sur la littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*  
(tome II, 1845).

Aux *Méditations* succédèrent les *Harmonies* où l'aile du poète atteint de plus sublimes hauteurs et semble mêler son vol au rayonnement des étoiles; il y a, dans ce volume, des pièces d'une ineffable beauté et d'une mélancolie grandiose. Jamais, depuis Job, l'âme humaine n'a poussé en face des redoutables mystères de la vie et de la mort une plainte plus éperdue, plus désespérée que dans *Novissima Verba*. Le succès fut unanime, mais il ne put, quoiqu'il en fût, l'œuvre fût supérieure, dépasser celui des *Méditations*. Du premier coup l'admiration avait donné à Lamartine tout ce qu'elle peut accorder à un homme, elle avait épuisé pour lui ses fleurs et ses encensoirs.

Théophile Gautier,

*Portraits contemporains*.

Dans les *Harmonies* le souffle grandit, le vers est d'une trempe meilleure, mieux construit, plus sonore, moins sacrifié à l'ensemble de la strophe, la pensée s'élève et s'accentue. Il y a ici un éclat et un mouvement lyriques très supérieurs à tout ce qu'on admire dans les *Méditations*. C'est pour cela sans doute que les lecteurs enthousiastes mettent le *Lac* fort au-dessus de *Novissima Verba*. Cela était inévitable. Le succès moins retentissant des *Harmonies* explique leur plus haute valeur d'art.

Leconte de Lisle,

*Le Nain Faune* (1864) et *Derniers poèmes* (fin).



Le livre qui donne la mesure complète du génie de Lamartine, ce sont les *Harmonies* (parce que le mérite absolu de Lamartine parmi les poètes est d'avoir chanté Dieu).

Barbey d'Aurevilly,  
*Dix-neuvième siècle* (2<sup>e</sup> série).

Cette voix chante les beautés et les dangers de la nuit (*Hymne de la nuit*), l'ivresse virginale du matin (*Hymne du matin*), l'oraison mélancolique des soirs (*Hymne du soir*) ; elle devient la douce prière de l'enfant au réveil (*Hymne de l'enfant au réveil*), l'évocation du chœur des orphelins (*Cantate pour les enfants d'une maison de charité*), le gémissement plaintif des souvenirs en automne quand les feuilles jonchent la terre et qu'au penchant de la vie soi-même on suit coup sur coup les convois des morts (*Pensée des morts*). Elle exhale enfin dans *Novissima Verba* ces quarts d'heure de mourante agonie qui, comme une horrible tentation ou un avertissement salutaire, s'emparent souvent des plus nobles mortels au sommet de l'existence et les inondent d'une sueur froide, rapetissés soudain et criant grâce au sein de la félicité et de la gloire.

Sainte-Beuve,  
*Portraits contemporains* (tome I<sup>er</sup>).

Cette force, presque tous les hymnes des *Harmonies* en sont la manifestation. Et d'où viendrait cette abondance inépuisable qu'on ne peut s'empêcher de remarquer dans le nombre de ses ouvrages, dans l'étendue de ses périodes, dans ces strophes immenses, dans ces rimes multipliées, d'où viendrait une si remarquable richesse, si elle n'était pas un épanchement de la force ?

Ch. de Pomairols,  
*Lamartine. Etude de morale et d'esthétique* (1889).

Son âme était comme possédée par un christianisme poétique où le scepticisme à peine senti apportait la passion et la lutte, où une sorte de panthéisme inconscient et intermittent ouvrait des horizons éblouissants et des mirages trompeurs. La vieille foi survivait, triomphait, appuyée sur des traditions séculaires et sur les enseignements maternels, toujours présente à son esprit et renouvelée même après la gloire.

Jules Simon,  
*Discours prononcé à Mâcon lors du centenaire de Lamartine.*

Les idées de Lamartine sont inconsistantes : elles flottent à tous les vents du siècle. Il mêle l'ancienne loi et la nouvelle loi. Dieu est pour lui tantôt le Jéhovah biblique, tantôt le Christ, tantôt l'Esprit-Saint avec toutes sortes de métamorphoses ; tantôt le Dieu du Vicaire savoyard, à moitié rationaliste ; tantôt l'âme de la nature et

la nature elle-même, confondues : de sorte qu'on l'accusa de panthéisme non sans apparence... mais c'est moins le panthéisme philosophique que le panthéisme lyrique.

Émile Deschanel,  
*Lamartine* (1893).

Les *Harmonies* de Lamartine me paraissent être avec les *Contemplations* de Victor Hugo le plus magnifique débordement de poésie lyrique qui soit dans notre langue. Si différents de forme et d'inspiration, les deux recueils ont pourtant quelque rapport par leur objet. C'est, ici et là, la plus haute et la plus large poésie qui soit : ce sont deux âmes de poètes en plein contact avec l'immense nature et l'humanité. Mais, de ces deux imaginations souveraines, l'une nous ravit par sa spontanéité et sa grandeur, l'autre nous étonne par son énormité et sa violence. L'une nous enchante d'harmonies, l'autre nous éblouit d'antithèses.

Jules Lemaitre,  
*Les Contemporains* (tome VI, 1896).

La période lamartinienne, presque sans coupes ni enjambement : par conséquent uniforme dans son cours, — avec sa profusion de participes présents et ses *si* et ses *quand* éternellement reproduits, — et qui, se terminant presque toujours sur une énumération, ne s'arrête que lorsque l'imagination du poète a épuisé les objets énumérables, est une vague immense, aux plis symétriques et souples, qui monte, se gonfle et expire, « où le ciel est bercé » et qui nous berce... Avec leurs rimes non cherchées, la monotonie de leurs coupes, la fluidité, l'allongement indéfini de leurs périodes, leurs négligences et leur à-peu-près d'expressions, en dépit même des restes de phraséologie surannée qu'ils charrient çà et là dans leurs plis, les vers de Lamartine me semblent le plus souvent approcher de ce que serait « la poésie pure ».

Jules Lemaitre,  
*Les Contemporains* (tome VI, 1896).

Les vers de Lamartine nous offrent d'innombrables exemples de symbolisme. Pour rendre le chant de son âme profonde, il s'est servi des formes de la nature avec une aisance souveraine. Nul n'a plus intimement associé les aspirations du cœur aux apparences des choses.

Zyromski,  
*Lamartine, poète lyrique* (1897).

Ce recueil (des *Harmonies*) est la substance même de la poésie de Lamartine quand, au lieu de se contenir et de se surveiller, elle s'épanche. Elle trahit ainsi, en effet, sa véritable nature qui est

précisément de ne pas savoir se borner et de tendre non seulement à la philosophie mais à la philosophie panthéiste, et, à force d'abondance, au vague et à l'indétermination.

Brunetière,

*Manuel de l'histoire de la littérature française* (1898).

Cette pièce de *Novissima Verba* est faite d'une suite de morceaux qui jaillissent de l'âme du poète comme les eaux d'une source intermittente ou, si l'on préfère, les coulées de lave d'une éruption volcanique. Pas de dessin conscient, pas de plan, pas de but : des vagues de souvenirs brûlants d'émotion. Ces vagues se succèdent plus ou moins amples, plus ou moins fortes. Peu à peu l'émotion intérieure, à force de s'évacuer, se ralentit, se raréfie, et enfin le mouvement s'arrête, la pièce demeure inachevée... *Le Soir* et le *Souvenir*, qui ne sont que musique, avec quelques *Harmonies* qui sont des élévations de l'âme portée par l'élan des rythmes, me paraissent marquer la limite de l'art de Lamartine du côté de la poésie pure.

Lanson,

*Le Romantisme et les lettres* (1928).

## QUESTIONS SUR LES « HARMONIES »

## LIVRE PREMIER

## HYMNE DU MATIN

- Étudier la composition. Insister sur l'ampleur de la conclusion qui unit ensemble tous les éléments du poème pour une louange éternelle au Créateur.
- La philosophie religieuse de Lamartine d'après cette Harmonie.
- L'*Hymne du matin* et les *Psaumes*.
- Comparer ce poème avec d'autres poésies de Lamartine : *Dieu, l'Occident, l'Infini dans les cieux*.
- Analyser les éléments qui concourent à donner à cet acte d'adoration une si grande beauté poétique.
- Les images. Rechercher et expliquer les « comparaisons ascendantes ».
- La variété et la souplesse du rythme. En justifier les changements.
- N'y a-t-il pas dans ce poème des vers que l'on peut rapprocher de certains vers de Leconte de Lisle?
- Comment peut se justifier la préférence que Lamartine avait pour ce poème au moment de sa composition?
- N'y a-t-il pas pourtant, par suite d'imprécision et d'obscurités, quelques taches dans cette belle œuvre?

## HYMNE DE L'ENFANT A SON RÉVEIL

- Quelles sont les trois parties que l'on peut y distinguer?
- Comment la tendresse paternelle de Lamartine pour sa fille apparaît-elle dans cet hymne?
- Caractériser, d'après ces strophes, le lyrisme familial du poète. A-t-il réussi complètement à traduire les effusions simples et pures d'un cœur d'enfant?
- Rapprocher cette poésie de certains chœurs de *Esther* et d'*Athalie*.
- La comparer avec des poèmes analogues de Victor Hugo (notamment la *Prière pour toi des Feuilles d'automne*). L'inspiration est-elle pourtant la même?
- Que pensez-vous des idées de Lamartine sur la poésie de l'enfance? Est-il juste pour L. Fontaine dans son *Commentaire*?
- Quelles sont les raisons qui ont pu rendre cet hymne si populaire?

## PAYSAGE DANS LE GOLFE DE GÈNES

- Étudier la composition et marquer les divisions principales.
- Que pensez-vous du reproche de panthéisme adressé à Lamartine, en particulier d'après cette poésie?
- Quels sont les souvenirs d'Ossian que l'on peut y retrouver?
- Lamartine et Bernardin de Saint-Pierre. Lequel a été le plus précis et le plus coloré dans ses descriptions, du prosateur ou du poète?
- Rapprocher ces descriptions d'autres descriptions semblables de Lamartine (comme *Ischia* et l'*Hymne du matin*).
- L'évocation de la lune chez Lamartine et chez Chateaubriand.
- Comparer cette poésie avec les *Soleils couchants* de Victor Hugo (*Feuilles d'automne*).
- Que pensez-vous du rapprochement fait par J. Lemaitre de cette Harmonie avec la poésie hindoue?
- Les images et les rythmes dans cette poésie.
- Quelles obscurités peut-on y relever? N'y a-t-il pas une certaine monotonie parfois dans les descriptions?
- Montrer pourtant comment « l'invocation à la lune et l'incantation religieuse entre lesquelles s'encadre le développement principal sont deux des plus beaux morceaux de la poésie proprement lamartinienne » (M. Levaillant).

## LIVRE DEUXIÈME

### PENSÉE DES MORTS

- Étudier la composition de ce poème. Est-elle très rigoureuse et n'y a-t-il pas parfois un peu de flottement dans l'ordonnance de la pensée?
- Quels sont les souvenirs et les émotions qu'éveille dans l'âme du poète la pensée des morts?
- Quels sont les liens mystiques que Lamartine espère et suppose entre les morts et les vivants?
- La description de l'automne dans les premières strophes. Faire des rapprochements à ce point de vue entre d'autres poésies de Lamartine et des pages bien connues de Chateaubriand.
- Quels sont les passages que l'on peut rapprocher de *la Maison du berger* d'A. de Vigny?
- Les images et les comparaisons.
- Dans quelles poésies Lamartine a-t-il ailleurs évoqué la pensée des morts? Rapprocher notamment avec *la Cloche du village*, *le Premier Regret*, *Milly*, *la Vierge* et *la Maison*.
- Lamartine et le sentiment de la famille. Quels sont les deuils qu'il pleure ici?
- Montrer comment le poète, de ses douleurs personnelles sait s'élever jusqu'à la conception générale et humaine de tous les deuils et, par suite, quelle vertu de consolation et d'espoir contient cette Harmonie pour tous les cœurs éprouvés.
- Rapprocher cette poésie de *la Prière pour tous* de Victor Hugo (*Feuilles d'automne*).
- Connaissiez-vous des poètes modernes ou contemporains qui aient développé le même thème de cette communion mystique entre les vivants et les morts?
- On a comparé (M. Braunschwig) ce lugubre défilé des êtres chers qui ne sont plus, aux victimes qui se pressent à la porte du tombeau dans le « Monument aux Morts » de Bartholomé (Père-Lachaise). Justifiez cette comparaison.

### L'OCCIDENT

- Étudier le plan et la progression lyrique.
- Montrer la largeur de l'inspiration et ce qu'il y a de grandiose dans la conception de cette poésie.
- Le symbolisme lamartinien : comment l'âme du poète communique et se confond avec la nature tout entière.
- Le reproche de panthéisme que l'on a fait à cette poésie est-il justifié, et dans quelle mesure?
- Les images, les comparaisons, et le rythme.
- Quelles sont les poésies de Lamartine dont on peut rapprocher cette Harmonie pour l'évocation grandiose de la nuit et du monde sidéral? *L'Occident* et *les Etoiles* (*Nouvelles Méditations*).

### L'INFINI DANS LES CIEUX

- Quelles sont les cinq parties que l'on peut y distinguer? En montrer l'unité fondamentale.
- Comment, par les descriptions de *l'Infini dans les cieux*, Lamartine arrive à suggérer tout naturellement l'Infini lui-même, c'est-à-dire Dieu.
- Ce que Lamartine doit à Pascal et au célèbre morceau des *Deux infinis*.
- Comment il a utilisé la science. Cette science fait-elle tort à la poésie? Appréciez la poésie scientifique de ce poème.
- Connaissiez-vous d'autres poètes qui ont essayé de faire avec les découvertes de la science œuvre poétique? Y ont-ils réussi?
- Quels sont les passages où Lamartine fait plus que d'utiliser la science : où il en devine et pronostique les résultats avec un véritable sens prophétique?
- N'y a-t-il pas pourtant certaines erreurs de fait dans ces affirmations? Sont-elles capables de nuire à la magnifique impression de l'ensemble?
- Analyser l'opinion de Lamartine sur le rôle de la pensée humaine d'après cette pièce.
- Pourquoi cette évocation grandiose d'un monde qui nous dépasse nous laisse-t-elle cependant une telle impression de paix et presque de béatitude?

- Comparer l'*Infini* dans les *cieux* et les *Etoiles* (*Nouvelles Méditations*).
- Étudier les images et les symboles. Comment le poète a su rajeunir certaines comparaisons traditionnelles. Préciser.
- Quels vers vous ont paru les plus évocateurs de cet *Infini*? En chercher notamment dans le passage sur la création incessante des astres.
- Cette Harmonie ne suffirait-elle pas à montrer que Lamartine ne s'est pas toujours complu dans les paysages idylliques ou les sentiments langoureux, mais a su s'élever jusqu'aux conceptions les plus hautes de la science et de la philosophie.
- Rapprocher ce poème de la IX<sup>e</sup> Époque de *Jocelyn* (« l'École aux enfants »).
- Comparer également avec les poèmes de Victor Hugo : *Abîme* (*Légende des siècles*) et *Saturne* (*Contemplations*).

## LE CHÊNE

- Montrer en quoi la composition de ce morceau est remarquable par une progression continue (l'humble naissance du chêne sorti du gland — la grandeur et la puissance du chêne — l'hommage au Créateur et la conclusion philosophique — la description, l'hymne et l'adoration).
- Comment Lamartine voit dans le chêne, symbole de la nature, le mystère de la vie et la puissance divine. Montrer la clarté pleine d'aisance de ce raisonnement poétique.
- On a comparé le lyrisme de cette pièce à celui de David et de Pindare. Ce rapprochement vous paraît-il justifié? (Étudier en particulier les images et les comparaisons.)
- Étudier le rythme particulier et très original de cette poésie (alternance de vers octosyllabes et d'alexandrins, et mélange des deux mètres). Justifier ce rythme par la pensée du poète et le mouvement même de la pièce.
- Apprécier la justesse du style et sa grandeur simple et forte — Comment l'expression est toujours soutenue par l'idée — L'art puissant du poète quand il n'est plus seulement improvisateur (comme dans cette Harmonie d'une forme presque parfaite).
- Définir d'après cette pièce le christianisme de Lamartine (plus sentimental que rationnel).
- Le *Chêne* et la théorie philosophique des causes finales. Comment Lamartine rajeunit et vivifie par ce symbole cette vieille idée.

## ÉTERNITÉ DE LA NATURE, BRIÈVETÉ DE L'HOMME

- Quelles sont les deux parties très nettement distinguées de ce « cantique » et sur quelle antithèse en repose la conception?
- L'originalité de ce poème parmi les autres Harmonies.
- Montrer l'inspiration toute spiritualiste de ce poème : comment l'homme qui semble dissous dans la nature reprend ici, par la pensée, son éminente dignité.
- Rapprocher Lamartine de Pascal (le « roseau pensant ») et aussi de Descartes (*Cogito ergo sum*).
- L'antithèse entre la nature et l'homme est-elle absolument solide? L'univers et l'humanité ne se renouvellent-ils pas également par une renaissance sans fin?
- Comment cette Harmonie se distingue par le ton et aussi par la force et l'ampleur. Montrer notamment comment le rythme employé (la strophe de dix vers de huit syllabes) contribue à donner à la fois une impression de grandeur et de rapidité.
- Quels sont les vers que l'on peut rapprocher de la *Maison du Berger* d'A. de Vigny?
- Sur quels arguments repose la supériorité de l'homme par rapport à la nature? Expliquez pourquoi, aux yeux de Lamartine, l'âme humaine échappe aux servitudes du temps et de l'espace.
- Les ressemblances et les différences avec les *Adieux d'Harold à la nature*, l'*Occident* et l'*Infini dans les cieux*.
- Les images et les comparaisons dans ce poème. Quelles sont celles déjà utilisées dans les grandes Harmonies?
- Le jugement de Lamartine, qui voyait dans ce cantique « le modèle idéal du lyrisme » dont il aurait voulu approcher, vous paraît-il justifié?



## LIVRE TROISIÈME

### MILLY OU LA TERRE NATALE

— Marquer les cinq parties de cette longue Harmonie : la netteté du plan. Montrer comment le rappel des mêmes détails à la fin fait mieux encore valoir l'unité profonde de l'ensemble — et comment la description va s'élargissant jusqu'à la fin dans une noble simplicité.

— Par quelles qualités pouvez-vous expliquer que cette pièce soit une des plus belles Harmonies et une des plus populaires?

— Mérite-t-elle même tout à fait d'être appelée une Harmonie? Comment ce poème du souvenir et du regret se distingue-t-il des autres pièces du recueil?

— Montrer pourtant comment la conclusion de ce poème s'élargit dans une vision religieuse et mystique : le dogme de la résurrection des corps et la réunion au sein de Dieu de la famille dispersée.

— Justifier le sous-titre de « la Terre natale ». Montrer le choix des détails tous symboliques; expliquer comment, en décrivant son petit coin natal, le poète décrit et chante toute la vie de la *campagne*.

— Rechercher dans d'autres poèmes de Lamartine (par exemple *les Laboureurs* dans *Jocelyn*) cette étroite fusion du particulier et du général.

— On a dit que Lamartine nous rappelait ici Homère et les tableaux gravés sur les armes d'Achille par Vulcain. Expliquer et justifier.

— L'amour filial chez Lamartine. Quelle affection, — un peu différente, — l'unissait à son père et à sa mère?

— Pourquoi il aime la terre natale elle-même comme une mère. Comment les moindres détails y sont reliés à tous les souvenirs de son enfance et du beau passé disparu, et gardent l'empreinte des êtres chéris qui ne sont plus. Analogie du sentiment de la terre natale et du sentiment familial. Rechercher les vers qui expriment le plus poétiquement ce lien mystérieux unissant l'âme de l'homme à sa petite patrie.

— Rapprocher la philosophie de *Milly* et celle de la fin du *Lac*. Le spiritualisme dans *Milly* (cf. le v. 161).

— Comment les descriptions de Lamartine ne sont souvent que des évocations.

— Montrer pourtant ce qu'il y a de précis et de pittoresque dans certains détails. Rechercher les vers les plus suggestifs et les plus colorés. N'en est-il pas même quelques-uns de magnifiques au point de vue peinture ou tableau?

— Connaissiez-vous d'autres poètes qui ont chanté la terre natale et marqué les affinités secrètes de l'homme avec la nature, surtout celle où il a vu le jour?

— Quels sont les vers de *Milly* que l'on peut rapprocher de la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo?

— Les périphrases classiques, les mots nobles et les abstractions dans *Milly*. Comment ces procédés ajoutent à la généralité du poème (sans en être l'élément essentiel).

— Quelle est la leçon morale qui se dégage de *Milly* pour les jeunes gens d'aujourd'hui?

— Comparer *Milly* avec la fin des *Préludes* (*Nouvelles Méditations*) et avec la *Vigne et la Maison*. Rapprocher *Milly* des descriptions en prose des *Confidences* (V, VI) et des *Mémoires inédits* (I, 6).

### HYMNE AU CHRIST

— Marquer les cinq grandes parties du poème.

— Ce qu'il y a de traditionnel (protestation contre l'esprit voltairien) et pourtant de libéral dans la conception de Lamartine.

— Lamartine et Chateaubriand. Lamartine et Lamennais.

— Comment cette Harmonie est la seule qui soit d'esprit nettement catholique.

— Étudier l'argumentation de Lamartine. Comment explique-t-il et justifie-t-il le miracle permanent et la victoire du Christ : l'argument historique. Lamartine et Bossuet.

— Le Christ réformateur moral. Comment Lamartine développe éperdument cette idée.

— Les découvertes de la science et la religion. Rapprocher l'*Hymne au Christ* de Rolla (de

Musset). Comment les deux poètes ont donné à cet antagonisme des réponses différentes. L'esprit de Lamartine n'a-t-il pas cependant été ébranlé, ému par certaines découvertes modernes?

— Rapprocher cet hymne de certains poèmes de Victor Hugo (le *Prélude des Chants du crépuscule*), et aussi de la *Préface des Feuilles d'automne*.

— Quelles sont les idées que Lamartine a pu emprunter à J.-J. Rousseau (*Emile*)?

— Quels sont les passages de l'*Hymne au Christ* que l'on peut rapprocher du *Crucifix* ou de l'*Immortalité*?

— Les images bibliques. Quelles sont, dans les *Poèmes barbares*, les poésies de Leconte de Lisle dont l'inspiration pourrait être rapprochée de celle de l'*Hymne au Christ*?

— Étudier le rythme et l'éloquence de ce grand poème. Lamartine et le lyrisme oratoire.

## LIVRE QUATRIÈME

### LE ROSSIGNOL

— Les caractères essentiels de ce court poème qui n'est qu'une gracieuse mélodie.

— Comment les parties du poème s'enchaînent insensiblement, sans coupure apparente.

— Le rossignol symbole de la nature tout entière. Comment son chant est la voix même de cette nature. Montrer la progression discrète de ce symbole.

— A quelle autre Harmonie ce poème vous paraît-il le plus ressembler?

— Le rythme et la musique de ces vers.

— Si la voix du rossignol est celle de la nature, n'est-elle pas aussi la voix du poète lui-même élevant vers Dieu son hymne de reconnaissance?

— Analyser et expliquer la dernière strophe. Que peut-on en conclure au point de vue de « l'optimisme » de Lamartine? La poésie et la douleur. Rapprochement entre Lamartine et Musset (le *Pélican*).

### LE PREMIER REGRET

— Le sens exact de ce titre. Ce qu'il ne signifie pas (que Lamartine regretterait pour la première fois Graziella).

— Place de cette élégie au milieu des autres Harmonies.

— L'idéalisation de Graziella dans le *Premier Regret*. Apprécier ce portrait.

— L'idéalisation de l'amour lui-même qui crée le bonheur de vivre. La peinture de l'amour chez la jeune fille. En noter certaines nuances d'une psychologie très fine, parfois même d'une féminité très délicate.

— Lamartine et A. de Musset. Quels vers peut-on rapprocher de la comédie : *A quoi rêvent les jeunes filles*?

— La composition du poème. Quelle est la strophe qui sert de *leitmotiv*? Expliquer le doublement du poète qui est partagé entre l'attendrissement douloureux et le rêve d'une mélancolie pleine pourtant de douceur. Pourquoi l'attitude du poète qui veut « rêver et non pleurer » est-elle retournée à la fin de cette élégie?

— La peinture et l'évocation du paysage. Comment celui-ci est intimement lié au portrait de l'héroïne. Le symbolisme lamartinien d'après ce poème : comment l'enchantement d'une âme illumine l'univers tout entier.

— La description de la mer dans cette élégie et dans les autres Harmonies.

— Quels sont les vers les plus chargés d'émotion humaine de ce poème?

— Rechercher par ailleurs les vers les plus colorés et les plus harmonieux. Apprécier notamment, au point de vue de la musique, le premier vers de l'élégie.

— Les images et les comparaisons dans cette poésie.

— Comparer la philosophie du souvenir chez Lamartine avec celle de Hugo et de Musset.

— Expliquer ce qui fait la beauté de ce vers : « Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes! » Comment il est à la fois imagé, émouvant et harmonieux.

— Montrer comment la conception de l'amour n'a pas changé chez Lamartine depuis *le Lac*. Apprécier notamment l'évocation, à la fin du poème, de « la terre où tout doit refleurir ». Comment l'amour chez Lamartine mène à Dieu et à l'espoir consolant de l'immortalité.

### NOVISSIMA VERBA

— Expliquer le titre et le sous-titre de ce poème.

— En marquer les divisions principales.

— Comment cette Harmonie diffère des autres par un certain pessimisme et un réel découragement. Les causes (particulières et générales) de ce pessimisme. Rapprocher avec *le Désespoir* (*Premières Méditations*).

— Analyser la double déception du poète (par l'amour et la philosophie). Lamartine et A. de Vigny.

— Comment le poète hésite entre la « malédiction » et la « résignation ».

— Pourquoi l'optimisme finit par l'emporter dans ce cœur qui ne se ferme jamais à l'espérance.

— Montrer comment il trouve ces consolations, non dans la volupté, mais dans la philosophie tout instinctive de sa conscience.

— Comment il la trouve surtout dans son cœur et dans les souvenirs d'un beau passé d'amour.

L'amour qui le mena à Dieu ne doit-il pas aujourd'hui l'y ramener?

— Les vers d'amour de ce poème. *Novissima Verba* et le *Premier Regret*.

— Comment il ne sépare pas l'amour du bonheur domestique : le tableau de la fin.

— Pourquoi cette Harmonie est-elle restée inachevée?

— Rapprocher ce poème de certains passages de *l'Occident* et de *l'Infini dans les cieux*.

— Rapprocher, à propos du tableau final, *Novissima Verba* d'*Ischia* et du *Premier Regret*.

N'y retrouve-t-on pas la même impression de lumière et d'harmonie?

— Rechercher les plus beaux vers au point de vue des images et de la mélodie. N'en est-il pas certains d'une facture presque parnassienne?

## SUJETS DE DEVOIRS

*Narrations :*

— La mère de Lamartine et plusieurs de ses enfants éprouvèrent le désir de revoir leur maison d'autrefois et, celle-ci appartenant à des gens hostiles, il ne purent faire qu'en secret.

Lamartine raconte à une sœur absente cette visite furtive, interrompue par le retour subit du nouveau maître au moment où, après avoir parcouru le jardin et la maison, ils se trouvaient dans la chambre où le père a rendu le dernier soupir.

— Lamartine, doucement ému en revoyant la maison, les prés, les bois, la montagne où s'écoula son enfance, s'écrie :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme  
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

Décrivez, d'après vos impressions personnelles, la douce émotion du retour au pays natal.

— Dargaud raconte qu'en visite chez Lamartine à Saint-Point (septembre 1831) fut le témoin de la petite scène suivante : Julia, la fille du poète (qui devait mourir quelques mois plus tard), accourut dans le parc auprès de son père pour lui raconter le désespoir d'une pauvre vieille paysanne, la mère Jeanne, qui pleurait sa vache morte, sa seule ressource. « Mais la voilà consolée, dit l'enfant. — Et qui l'a consolée? demanda Lamartine. — C'est moi. » Et la petite fille avec beaucoup de modestie raconta comment elle avait pris sur ses économies huit louis d'or, avait acheté une autre vache pour la donner à la mère Jeanne, avec dix francs qui restaient après cet achat. La vieille fut consolée, mais, ajouta l'enfant, « elle aurait bien dû toujours être un peu triste d'avoir perdu sa première vache qu'elle connaissait et qu'elle aimait ». (d'après J. de Cognets.)

Vous reconstituerez la scène et le récit de la petite Julia.

*Lettres :*

— Lamartine vient de recevoir *les Feuilles d'automne* (1831) de Victor Hugo. Il félicite le poète et lui fait part de ses impressions.

— Victor Hugo écrit à Lamartine qui vient de perdre sa mère. Il lui dit combien partage sa douleur et pour quels motifs.

— Lamartine, jeune encore, avait écrit à son ami Guichard sur l'*Emile* de Rousseau : « Je veux faire de ce livre mon ami et mon guide. »

Moins enthousiaste, son ami le met en garde contre ce qu'une telle lecture a de séduisant à la fois et d'insuffisant moralement. Il marque dans quelle mesure l'influence de Rousseau peut être saine et féconde sur un jeune poète qui doit s'efforcer avant tout de rester lui-même.

— Lamartine écrit à son ami Dargaud pour lui exprimer sa conception de la poésie et essayer de prévoir quelles seront, dans la société nouvelle, les destinées de la poésie. (Se rappeler les déclarations que Lamartine a faites par ailleurs : « La poésie sera philosophique, religieuse, politique, sociale; elle sera intime surtout, personnelle, méditative et grave; non plus un jeu d'esprit, un caprice mélodieux de la pensée légère et superficielle, mais l'écho profond, réel, sincère des plus hautes conceptions de l'intelligence, des plus mystérieuses impressions de l'âme. »)

*Dissertations :*

— « Les *Harmonies*, dit Lamartine dans sa Préface, semblent n'avoir aucun rapport l'une avec l'autre; considérées en masse, on pourrait y retrouver un principe d'unité dans leur diversité même; car elles étaient destinées, dans la pensée de l'auteur, à reproduire un grand nombre des impressions de la nature et de la vie sur l'âme humaine; impressions variées dans leur essence, uniformes dans leur objet, puisqu'elles auraient été toutes se perdre et se reposer dans la contemplation de Dieu. » Que pensez-vous du principe d'unité des *Harmonies*, et pensez-vous le retrouver en parcourant les pièces de ce recueil?

— Un article du *Globe* (30 août 1831) reprochait à Lamartine d'avoir déclaré dans la Préface des *Harmonies* : « Ce livre ne peut être senti que d'un petit nombre d'amis », et demandait quel intérêt pouvait offrir cette « poésie biographique ». Le *Globe* rap-

pelait à Lamartine, comme à Vigny et à Victor Hugo, que l'art souffrait de l'exagération de l'individualisme. Que pensez-vous de ce reproche adressé aux *Harmonies*?

— « Selon moi, disait Lamartine, ce sont là (le poème de *Novissima Verba*) les vibrations les plus larges et les plus palpitantes de ma gloire de poète et d'homme. » Qu'en pensez-vous?

— Le christianisme de Chateaubriand et celui de Lamartine d'après le *Génie du christianisme* et les *Harmonies*.

— Commentez ces mots de Jules Lemaître : « Les *Harmonies* sont, pour la plupart, des paysages qui prient. » « Prier, c'est, pour lui, communier avec le symbolique univers et jouir avec exaltation de la beauté des choses. »

— « J'ai usé, écrit Lamartine dans le *Tailleur de Saint-Point*, mes yeux et ma langue à lire, à écrire et à parler de Dieu dans toutes les fois et dans toutes les langues. » Expliquer et commenter.

— « Tandis qu'on accorde à Lamartine l'abondance et la grâce, on semble lui refuser la force et le pittoresque, ou plutôt on ne songe plus à se demander s'il les a. Il les a pourtant, et au plus haut degré. » Justifier ce jugement de J. Lemaître d'après les *Harmonies*.

— Étudier les comparaisons et les images dans les *Harmonies*.

— Expliquer, d'après les *Harmonies*, cette définition de J. Lemaître : « L'essence de la poésie, c'est peut-être le sentiment continu de correspondances secrètes, soit entre les objets de nos divers sens, formes, couleurs, sons et parfums, soit entre les phénomènes de l'univers physique et ceux du monde moral, ou encore entre les aspects de la nature et les fonctions de l'humanité. »

— Expliquer et commenter ces mots de Lamartine : « Je suis Français par le cœur et Italien par les sens. » Au seuil de la vieillesse il devait écrire encore : « J'habitais alors l'Italie, cette seconde patrie de mes yeux et de mon cœur. »

— Lamartine, poète rustique et poète de la famille, d'après les *Harmonies*.

— Lamartine poète scientifique et poète philosophique, d'après les *Harmonies*.

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Page
RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE LAMARTINE . . . . .	4
NOTICE SUR LES HARMONIES . . . . .	5
<i>Livre premier</i> : Hymne du matin . . . . .	1
Hymne de l'enfant à son réveil. . . . .	2
Poésie ou Paysage dans le golfe de Gênes. . . . .	27
<i>Livre deuxième</i> : Pensée des morts . . . . .	34
L'Occident. . . . .	41
L'Infini dans les cieux. . . . .	41
Le Chêne. . . . .	50
Éternité de la nature, Brièveté de l'homme. . . . .	54
<i>Livre troisième</i> : Milly ou la Terre natale. . . . .	57
Hymne au Christ. . . . .	61
<i>Livre quatrième</i> : Au rossignol. . . . .	71
Le Premier Regret. . . . .	81
— Novissima Verba ou Mon âme est triste jusqu'à la mort	87
JUGEMENTS SUR LES « HARMONIES » . . . . .	91
QUESTIONS SUR LES « HARMONIES » . . . . .	101
SUJETS DE DEVOIRS . . . . .	101

---



# CLASSIQUES LAROUSSE

SUITE

## XVIII<sup>e</sup> siècle

BEAUMARCHAIS : Le Barbier de Séville, 1 vol. Le Mariage de Figaro, 2 vol.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : Paul et Virginie.

BUFFON : Pages choisies.

CHÉNIER (André) : Poésies.

CONDILLAC : Traité des sensations.

DIDEROT : Œuvres choisies, 2v.

L'Encyclopédie (Extraits).

FLORIAN : Fables choisies.

FONTENELLE : Extraits.

LESAGE : Turcaret. Gil Blas (Extraits). 3 vol.

MARIVAUX : Le Jeu de l'Amour et du Hasard.

MONTESQUIEU : Pages choisies, 2v.

ORATEURS DE LA RÉVOLUTION. Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut.

REGNARD : Le Légataire universel. Le Joueur. 2 vol.

RIVAROL : Discours.

ROUSSEAU (J.-J.) : Emile, 2 vol.

La Nouvelle Héloïse, 2 vol.

Dialogues, Réveries, Correspondance. Les Confessions.

Lettres sur les spectacles. 7 v.

SEDAINE : Le Philosophe.

VAUVENARGUES : Choix.

VOLTAIRE : Œuvres philosophiques. Œuvres critiques et poétiques. Siècle de Louis XIV. Charles XII.

Lettres. Zaïre. Contes. 8 vol.

## XIX<sup>e</sup> siècle

BALZAC : Eugénie Grandet, 2 vol. Le Père Goriot, 2 vol.

BAUDELAIRE : Pages choisies.

CHATEAUBRIAND : Génie du Christianisme. Atala, René, Les Natchez. Les Martyrs. Mémoires d'Outre-Tombe. 4 vol.

A. COMTE : Cours de philosophie positive (Extr.).

B. CONSTANT : Adolphe (Extr.).

COURIER (P.-L.) : Pages choisies.

FLAUBERT : Madame Bovary.

GAUTIER (Th.) : Pages choisies.

LAMARTINE : Méditations. Harmonies. Recueils. 3 v.

MÉRIMÉE : Colomba. Carmen. 2 vol.

MICHELET : Extraits, 2 vol. Jeanne d'Arc.

MUSSET (Alfred DE) : Poésies

choisies. Œuvres en prose. Fantasio. On ne badine pas avec l'Amour. Il ne faut jurer de rien. Lorenzaccio. 6v.

NEVAL (G. DE) : Pages choisies.

SAINT-BEUVE : Port-Royal (R.).

SAND (George) : La Petite Fadette, 2v. La Mare au Diable.

Lettres d'un voyageur.

M<sup>me</sup> DE STAËL : De la Littérature, De l'Allemagne.

STENDHAL : Racine et Shakespeare. Le Rouge et le Noir, 2v.

La Chartreuse de Parme.

THIERRY (Augustin) : Récits des temps mérovingiens.

Conquête de l'Angleterre.

Verlaine et les poètes symbolistes.

VIGNY (Alfred DE) : Poésies choisies. Chatterton. 2 vol.

En vente chez tous les libraires  
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris (6<sup>e</sup>).

Un indispensable instrument de travail

# LE DICTIONNAIRE LAROUSSE

L'ouvrage que vous consulterez avec profit sur toutes les questions. Remarquablement documentés au point de vue littéraire, historique, artistique, etc., les *Dictionnaires Larousse* vous donneront notamment tous les renseignements dont vous pourrez avoir besoin au cours de vos lectures et vous aideront à lire avec fruit les chefs-d'œuvre des grands écrivains. Vous aurez utilement recours à eux pour tout ce qui concerne la langue française, l'histoire des littératures, etc., etc.

Nouveau Petit Larousse Illustré, en un vol. 1775 p. (13×20).

Larousse Universel, en deux vol. 2600 pages (21×30).

Larousse du XX<sup>e</sup> siècle, en six vol. 7000 pages (32×25).

## TROIS OUVRAGES

qui vous rendront de précieux services dans vos études

Par Daniel MORNET

professeur de littérature française à la Sorbonne

**Histoire générale de la Littérature française**  
exposée selon une méthode nouvelle, en deux parties : *Précis de littérature française*; — *Histoire des grandes œuvres*. Un fort volume de plus de 500 pages f<sup>o</sup> 13,5×20 (les deux parties peuvent être achetées séparément).

**Cours pratique de composition française**

La technique de l'art d'écrire : comment il faut composer une rédaction, chercher les idées à développer, construire le plan, etc. Un volume (13,5×20).

**La Littérature française  
enseignée par la dissertation**

400 sujets passant en revue toute la littérature, avec des conseils pour faire une bonne dissertation. Un vol. (13,5×20).

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES  
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6<sup>e</sup>